

BDec

ISSN 0223-5498

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

Faites l'humour



pas la guerre



93

revue trimestrielle

52 F

D E S C L É E D E B R O U W E R

Collection
« Témoins d'Humanité »



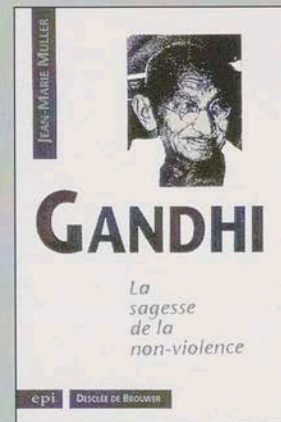
128 p., 60 F.



128 p., 60 F.



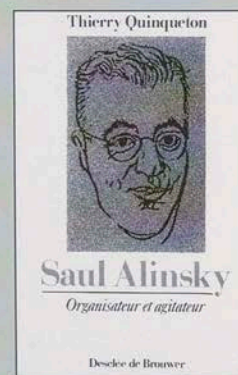
128 p., 60 F.



128 p., 60 F.

Des hommes,
des valeurs,
des livres.

La vie et le combat
d'un grand témoin
d'humanité



128 p., 68 F.

DDB

ÉDITORIAL

« *L*e vrai humour, écrit Robert Escarpit, est une forme d'esprit qui exclut la méchanceté. »¹ L'humour est à distinguer, en effet, de l'ironie et de la raillerie, qui, elles, savent être grinçantes, amères, souvent féroces. L'humour traduit en réalité une philosophie de l'existence, en faisant voir le monde tel qu'il est, c'est-à-dire pas nécessairement comique.

L'humour peut entraîner du rire, mais tous les rires ne sont pas forcément très sains. C'est si facile de rire de quelqu'un, de se moquer de lui, de le ridiculiser. Après, on se demande pourquoi certaines personnes se suicident ! En fait, « *c'est très compliqué l'humour* », comme le dit Gérard Cohen².

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a de l'humeur dans l'humour. L'humeur à entendre ici au sens médical du grand Hippocrate qui distinguait quatre humeurs-secrétions dans le corps humain, apparentées aux quatre éléments. Au Moyen Âge, les humeurs-secrétions déterminaient encore, pensait-on, le tempérament et les dispositions de l'être humain. C'est à la Renaissance, qu'en Angleterre, « *the humour* » a commencé à désigner le genre littéraire qui privilégie les mots d'esprit. Il revient à Voltaire d'avoir introduit dans la langue française le mot « *humour* », mais son entrée triomphale dans le dictionnaire de l'Académie française ne remonte qu'à 1932.

Tandis que le rire affecte plus généralement le corps, allant jusqu'à le secouer, l'humour s'adresse plutôt à l'esprit, exprimant avec gravité des choses légères et avec légèreté des choses sérieuses. Que l'humour émane de l'intelligence, dont on a pu dire qu'il était le charme, Freud l'a ainsi compris, évaluant même l'humour comme l'une des manifestations les plus élevées du psychisme³.

Quel lien la non-violence entretient-elle avec l'humour ? Les deux vont de pair. Si l'on quitte l'un, on quitte l'autre. Un constat s'impose : une manifestation non-violente réserve toujours une place centrale à l'humour, que ce soit dans l'expression verbale ou dans la surprise créée par la position des acteurs (personnes allongées, etc.). L'emploi de l'humour permet ainsi de résister aux tentations de la violence quand les forces de l'ordre arrivent. Rien de cruel ne se dégage d'une manifestation non-violente, même si les responsables de l'injustice sont clairement cités.

Pour attirer l'opinion publique, une manifestation non-violente cherche à séduire les passants et l'œil des journalistes, or l'humour est l'arme de la séduction. Les amoureux le savent bien. Les explications viennent ensuite ! L'humour est également une arme qui ne coûte rien. Ce bilan économique mérite d'être noté. La force des partisans de la non-violence repose sur la justesse de leurs analyses, non sur des pouvoirs financiers.

L'histoire des hommes est tissée d'événements où l'humour a été employé pour déloger des injustices, pour faire tomber des pouvoirs. Il suffit d'évoquer la lutte des sociétés civiles de l'Est contre le communisme. En Pologne comme en Tchécoslovaquie, pour ne citer que ces pays, les histoires drôles ont maintenu éveillée la flamme de toute une population de résistants qui, peu à peu, est descendue dans la rue les mains nues.

Tous ces aspects si divers de l'humour sont abordés dans ce numéro d'ANV, où nous avons voulu que soit aussi traitée la place de l'humour à donner dans une éducation non-violente.

François VAILLANT

1) Robert ESCARPIT, *L'humour*, Paris, PUF, 1960, p. 26.

2) Gérard COHEN, *L'humour, un état d'esprit*, Paris, éd. Autrement, 1992, p. 4 de couverture.

3) Cf. Sigmund FREUD, *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, PUF, 1988, p. 400-406.



L'humour des manifestations non-violentes

Rien ne vaut autant que des exemples !

Printemps 1979

POUR LE LARZAC À TOULOUSE

A lors que le gouvernement menaçait d'exproprier des paysans du Larzac, des militants du 103-Man décident de « *faire quelque chose* ». L'idée de réaliser une manifestation traditionnelle est vite abandonnée car elle bloquerait des voitures. Résultat : un samedi, à 14 h, sur la place derrière le Capitole, là où les autobus déchargent leurs nombreux passagers, cinq personnes se mettent chacune en bas d'un arbre. Un fourgon se gare derrière un autobus. Des panneaux de 2 m² en sortent ainsi qu'une échelle. Celle-ci est portée en 3 minutes au pied de chacun des cinq arbres. Un militant non-violent y grimpe à toute allure. Une fois perché, il lance une corde et on lui monte des panneaux « *Gardarem lo Larzac* »... L'un d'eux recueille aussi en haut de son arbre un magnétophone et un mégaphone à piles. Jusqu'à 19 h, la place piétonne retentira de bêlements de brebis grâce à la cassette du magnéto amplifiée par le mégaphone. Le Cun du Larzac avait enregistré pour l'occasion les bêlements d'une bergerie à l'heure de la traite.

Tout est en place en moins de cinq minutes. Des policiers arrivent en voitures, toutes sirènes hurlantes. L'un deux demande à un perché combien de temps il va rester dans son arbre : « *Oh, une semaine !* » Le policier court affolé avertir son chef... Le "militant négociateur" discute avec la police : « *Nous sommes décidés à rester jusqu'à 19 heures.* » La police radiophone depuis une voiture pour que les pompiers viennent avec la grande échelle. Le "militant discret" entend toute la conversation : « *Nos pompiers ne viendront pas tant qu'il n'y a pas de danger de chute.* »

En bas des arbres, le spectacle commence. Les bêlements couvrent le bruit des autobus. Les enfants demandent à leurs parents ce que font ces personnes dans les arbres. Des policiers ceinturent trois distributeurs de tracts. Ceux-ci font le

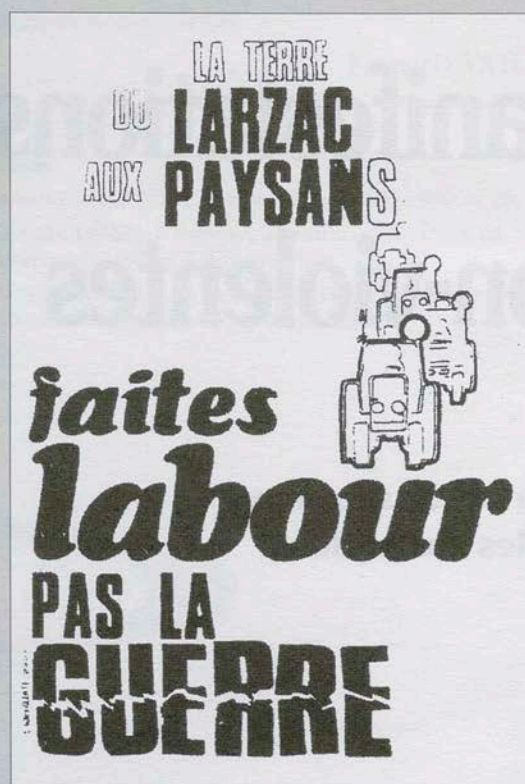
mort. Le "négociateur" explique aux policiers que pour les emmener dans les fourgons cellulaires, il faut les porter par les bras et les jambes. Ce qu'il font. La foule, 300 à 400 personnes, fait une ovation aux militants emmenés au poste.

Des policiers arrachent les tracts des mains des distributeurs. Ceux-ci en ont chaque fois à nouveau... Ils étaient réapprovisionnés par un "militant discret" qui faisait la

navette avec un magasin ami où étaient entreposés les tracts. A 15 h, la police lâche prise.

Jean Authier avait prévenu des journalistes. En plus de l'impact formidable de cette manifestation faite par vingt personnes, la *Dépêche du Midi* offre le lendemain à ses lecteurs une photo en première page avec un bon article, intitulé « *L'art d'élever une protestation* ». F.V.

De 1971 à 1981, les paysans du Larzac (Aveyron) ont lutté non-violamment contre le projet d'extension du camp militaire, dont l'idée avait germé dans le tête de Michel Debré, ministre de la Défense. L'humour des paysans, et de ceux qui les soutenaient, est parvenu très vite à mobiliser toute une opinion publique, comme en témoignent ces affiches éditées en 1972-73 par la Communauté de recherche et d'action non-violente d'Orléans.



1983

“JEÛNE POUR LA VIE” :

25 FRIGOS POUR LE GEL NUCLÉAIRE

A l'occasion du “Jeûne pour la Vie”, commencé le 6 août 1983 par treize personnes dont quatre Français pour demander aux cinq grands un « *geste significatif en faveur du désarmement* », le groupe de soutien de Lyon avait ciblé ses actions sur la mairie de Villeurbanne, dont le maire Charles Hernu était le ministre de la Défense de l'époque. Un jeûne tournant avait été mis en place devant la mairie et chaque jour une action non-violente était réalisée pour demander le « *gel des armes nucléaires* ». Pour marquer le 25^{ème} jour du jeûne, le 31 août donc, les animateurs lyonnais ont décidé de livrer 25 frigos à Charles Hernu. Une camionnette est alors partie pour faire le tour des décharges, ce qui a permis de récupérer une dizaine de frigos. En faisant le tour des militants, on est monté à une vingtaine puis comme l'heure de l'action arrivait, les militants sont aller sonner à toutes les portes de la rue Bodin où se préparait l'action. Les gens intrigués étaient tout contents de se débarrasser de leurs vieux frigos et, en une heure, plus d'une dizaine de frigos étaient ainsi récupérés. Ce sont donc finalement plus de 30 frigos qui ont été livrés à la mairie sous les yeux ébahis de la presse locale.

Michel Bernard, de Silence

1984

RAINBOW WARRIOR

Pour protester contre l'attentat contre le bateau de Greenpeace, le Rainbow Warrior, les groupes pacifistes lyonnais cherchaient un moyen d'interpeller Charles Hernu, maire de Villeurbanne, ministre de la Défense et fortement suspecté d'avoir autorisé l'attentat. Un militant des Amis de l'Arche propose alors d'utiliser deux vieux canoës de ses enfants et de les repeindre aux couleurs de Greenpeace pour les emmener sur les bassins situés sur la

place de la mairie. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un rendez-vous est donné aux militants par téléphone et une centaine de personnes se retrouvent devant la mairie. Mais une fuite avait eu lieu... et quand les canoës rebaptisés Rainbow Warrior 2 et 3 arrivent, les bassins ont été vidés par la mairie. Des employés municipaux nous attendent et se moquent des militants dépités. Méfiez-vous des écoutes téléphoniques !

M.B.

1984

SUPERPHÉNIX : L'ABERRATION

Pour annoncer un rassemblement antinucléaire en 1984, les groupes locaux réalisent un plagiat de *Libération* sous le nom *L'Aberration*. Après de longues heures de recherche pour retrouver les formes de lettrage utilisées, le numéro de huit pages est tiré à 20 000 exemplaires. 200 groupes vont le diffuser et tout le tirage sera vendu en une journée. Le plus drôle se passe dans les locaux de *Libération*. Arrivée à l'aube, deux militants attendent la réaction de *Libération*. A l'entrée du journal, une pile de journaux du jour attendent les journalistes. Ils sont discrètement remplacés par le plagiat. Les réactions sont multiples. Certains journalistes partent dans leur bureau sans même se rendre compte de la substitution. D'autres râlent en croyant qu'une nouvelle grève a fait sortir un numéro incomplet (8 pages, c'est un peu mince), d'autres grognent en voyant le titre de la une (« *A Malville EDF fait la bombe* ») : ce n'est pas le titre décidé la veille collectivement. Enfin, certains éclatent de rire. Derniers arrivés : les directeurs qui, eux, voient rouges et menacent les militants d'un procès. Il n'en sera rien. *Libération* se contentera de faire un tour de téléphone à toute la presse pour leur demander de ne pas parler de l'action.

A signaler que c'est à la suite de ce plagiat que quelques mois plus tard le groupe humoristique lancera sa série de faux journaux dont le premier s'appellera aussi *L'Aberration*.

M.B.

1987

SUPERPHÉNIX : OPÉRATION "KILO-OUATE"

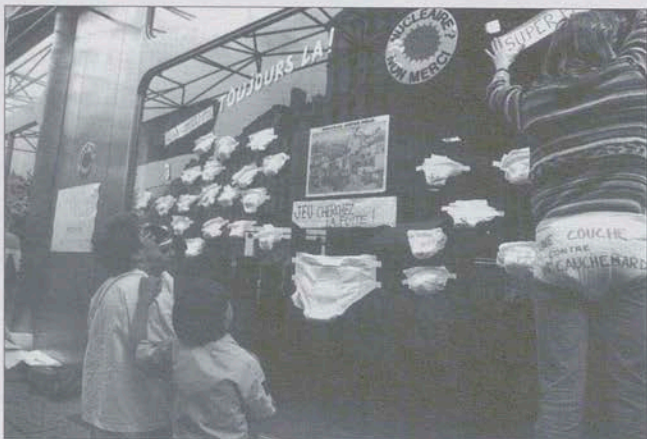


Photo Comité Malville

Le 8 mars 1987, un voyant s'allume sur la table de contrôle de Superphénix. Il faudra près d'un mois pour que soit clairement expliqué ce qui signifie cette alarme : le sodium du réacteur fuit dans la double enceinte de protection. Le réacteur va devoir s'arrêter pour de longs mois. Plutôt que de lancer une nouvelle campagne demandant l'arrêt du réacteur, le comité Malville vient s'installer devant l'ancienne agence d'information d'EDF, à l'époque située dans les rues piétonnes de Lyon, et demande aux passant de signer une pétition imprimée sur des couches culottes. Les milliers de personnes qui passent sont pliées de rire devant les tenues des militants, tous en couches-culottes ! A l'époque, le tube de la radio est « *c'est la ouate qu'elle préfère* », à l'origine de nombreux jeux de mots. Les gens signent les couches et le soir, 300 couches signées sont remises aux responsables de l'agence pour les aider à colmater la fuite...

M.B.

Mai 1989

A MONTPELLIER, POUR UNE RÉDUCTION DES DÉPENSES D'ARMEMENT

Se faire voir, sans gêner la circulation des piétons et des voitures, est tout un art. Le samedi 27 mai, quinze militants du Man-Montpellier manifestent dans le cadre d'une campagne menée par le Man-national. A 13 h, la rue de la Loge, une artère passante du centre-ville, est occupée... par la mise en place d'une banderole.



Photo Pierre LAURENCE



Photo Pierre LAURENCE



Photo Hélène ARTIERES

Escalade d'une colonne Meurice et d'une cabine téléphonique. La banderole est ensuite déployée. Plus de 1 200 signatures sont récoltées ce jour-là sur la pétition du Man.

Et comme il faut amortir la dépense de la banderole, elle resservira durant un mois en d'autres lieux passants de Montpellier.

F.V.

Juin 1989

A MONTPELLIER, PLACE DE LA COMÉDIE



Photo Jean-Philippe TURPIN

Manifester en faisant la sieste, c'est possible ! L'avantage, c'est aussi que les militants qui ne dorment pas allongés peuvent discuter avec les passants, tout en leur distribuant un tract sur les coûts d'une défense armée et ceux, infiniment plus bas, d'une défense civile non-violente. Manifestation organisée place de la Comédie à Montpellier par le Man et les Amis de l'Arche.

F.V.

1990

SILENCE PLASTIQUE ROCARD !

En 1989, France-Nature-Environnement signait un accord avec le GECOM, groupement des producteurs de bouteilles en plastique, pour monter une "Opération Pélican" qui consistait à installer des containers dans les écoles et à demander aux élèves d'amener leurs bouteilles en plastique... sans que l'on sache très bien ce que deviendraient ces bouteilles.



De dos, Christian Glasson de Silence, animateur de la campagne. Photo Michel BERNARD

La revue écologiste *Silence* réagissait assez rapidement en publiant une série d'articles à partir de mai 90 montrant le coût énergétique du recyclage des plastiques et surtout en révélant que le recyclage était quasiment inexistant: moins de 1 % du PVC était ainsi recyclé.

En septembre 1990, devant l'absence de réaction de la FNE, *Silence* décidait de lancer une campagne de pétitions demandant l'interdiction des bouteilles en plastique. La pétition avait ceci d'original que chaque signature était envoyée dans une bouteille en plastique à Michel Rocard, alors Premier ministre. L'opération connaissait un certain succès. Lors de l'édition du Salon Marjolaine en novembre 1990, plusieurs milliers de bouteilles sont ainsi collectées et déposées à Matignon. Les Verts, Greenpeace relaient la campagne puis finalement de nombreuses associations membres de la FNE. Au moins 5 000 bouteilles envahissent Matignon. Imaginez le volume que cela prend ! Le GECOM propose même à Matignon de les récupérer ! De nombreux groupes locaux se retirent de l'Opération Pélican. *Le Progrès*, quotidien lyonnais titre « *Les écolos plastiquent Rocard* »... mais c'est de manière non-violente.

Cette action a été reprise par des groupes de consommateurs et d'écologistes des Deux-Sèvres. Pour protester contre les teneurs trop élevées de l'eau en nitrate dans le département, ils ont déposé le 26 novembre 1993 plus de 4 000 bouteilles de plastique vides dans la cour de la préfecture.

M.B.

1993

GREENPEACE DÉTOURNE UNE RENAULT

Les voitures peuvent-elles consommer moins d'énergie ? Pour répondre positivement à cette question, Greenpeace-Allemagne a décidé de montrer au public la Renault Vesta qui en juin 1987 avait consommé moins de 2 litres aux cent kilomètres entre Bordeaux et Paris. Renault refuse de prêter le véhicule qui officiellement n'est plus en état de marche. Après de multiples péripéties, Greenpeace retrouve deux exemplaires sur les huit fabriqués : au musée de la firme. Renault refusant d'en vendre un exemplaire, Greenpeace va créer une fausse "fondation" organisatrice d'une fausse exposition sur les économies

d'énergie et sous cette couverture va négocier le prêt de la Vesta. Renault tombe dans le piège. Le 2 septembre la Vesta arrive à Cologne. Des "journalistes" demandent à voir le véhicule rouler pour faire un reportage télévisé. La voiture est sortie à l'extérieur... et disparaît dans la circulation. Le 8 septembre, Greenpeace lance une campagne « *commandez la voiture économique* » devant l'entrée du salon international de l'automobile de Francfort... et présente une réalisation concrète : la Vesta. Surprise des constructeurs ! Greenpeace a ensuite gardé la voiture. Renault a porté plainte et fin novembre, la police allemande a retrouvé la voiture dans un entrepôt de Greenpeace. Malgré ce contrecoup, Greenpeace maintient sa pression sur Renault pour obtenir une fabrication en série.

extrait de *Silence*, mars 94

Décembre 1993

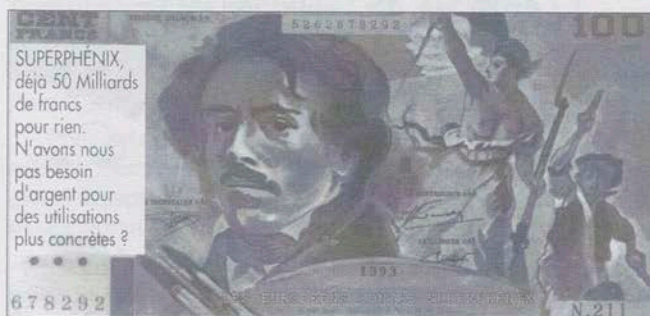
MANIFESTATION CONTRE LE PROJET DE LOI BAYROU, POUR L'ÉCOLE PUBLIQUE

Les grandes manifestations nationales donnent lieu à une création de banderoles où triomphent les bons mots. On pouvait lire à Paris contre le projet de loi Bayrou : « *Je ne suis pas content* » ; « *Plus de frites à la cantine* » ; « *Liberté + égalité + solidarité = laïcité* » ; « *Étudier, c'est un droit, pas un privilège* » ; « *Pas de téléthon pour l'école publique* » ; « *Ne privez pas le public* » ; « *École Sainte-Nitouche, chantier interdit au public* » ; « *École publique, école héroïque, crédits rachitiques* » ; « *Non à Bac + Dieu* » ; « *La seule école libre, c'est l'école buissonnière* » ; « *Falloux, hiboux, genoux, cailloux, Bayroux dans les choux* ». D'autres banderoles ne partageaient pas l'éthique de la non-violence : « *Des pavés dans le privé, des briques pour le public* » ; « *Dieu s'est fait Marie, il ne se fera pas Marianne* » ; « *Des sous pour les laïques, des lions pour les chrétiens* »...

Printemps 1994

SUPERPHÉNIX : AUX BILLETS DE 100 FRANCS...

Pour clore la Marche Malville-Matignon du printemps 1994, à Paris, il est prévu de réaliser un char style carnaval comprenant une maquette du réacteur sur lequel deux personnes en tenues de protection nucléaire distribueraient de faux billets de 100 F sur lesquels est marqué « *Superphénix coûte 100 F toutes les cinq secondes* » et de l'autre côté « *Ne pourrions-nous rien faire de mieux de cet argent ?* ». Les billets circulent d'abord chez les militants et provoquent un énorme éclat de rire.



Tout le monde trouve cela si génial que la distribution commence sans attendre Paris. La réaction arrive quelques jours plus tard : la banque de France porte plainte pour fausse monnaie ! Le billet tiré en monochromie n'a pourtant rien de semblable avec un billet. Cette plainte donne un succès inouï aux billets : toute la presse en parle ! Il est publié jusque dans les journaux de Bretagne alors que la marche est en Alsace ! Les *Européens contre Superphénix* poursuivent l'humour par un communiqué ayant pour titre : « *La Banque de France à la recherche des 50 milliards disparus* » (la somme déjà dépensée pour le réacteur tout le temps en panne). Après des interrogatoires par la police, l'affaire en reste là... et les billets continuent toujours à circuler.

M.B.

Juin 1994

GREENPEACE S'EST INVITÉ À EUROSATORY

Au cœur même d'Eurosatory, le grand salon européen d'armement, qui se tient tous les deux ans, Greenpeace a introduit cette année un stand, en se faisant passer pour un exposant proposant du matériel de déminage, *Friedefeld* (le "champ de paix"). Ce stand aménagé dans un conteneur "à double fond" appelait à l'interdiction de la production de mines. Placé par les organisateurs du salon entre Giat et Thomson-CSF, deux producteurs français de mines, le stand de *Friedefeld*, alias Greenpeace, faillit être inauguré par M. Léotard, le ministre français de la Défense en personne.

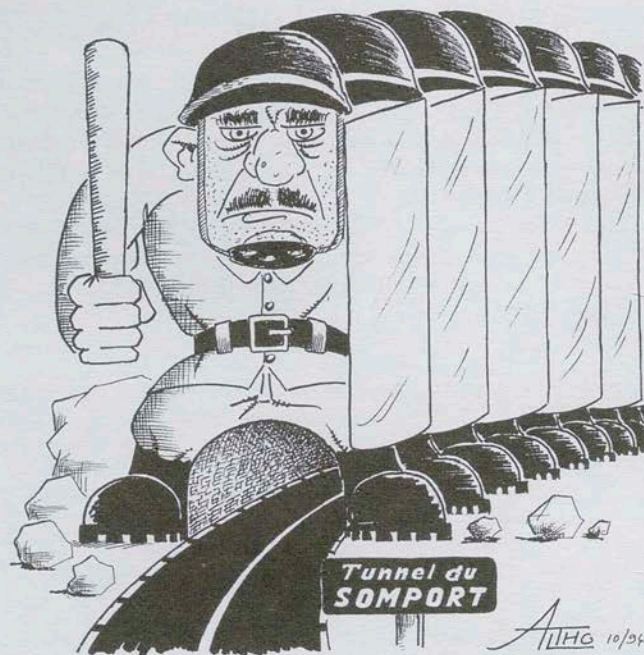


Symboliquement, Greenpeace a ensuite ouvert Eurosatory au grand public en créant sa propre entrée, un escalier passant par-dessus les grilles d'enceinte du salon. Devant Eurosatory, un champ de mines jonché de dizaines de corps — des mannequins mutilés et ensanglantés — a été créé. C'était l'image de ce que produisent les mines en quelques heures à travers le monde. Une banderole « *Ne transformons pas la terre en champs de mines* » a été déployée le long des grilles. Une conférence de presse a aussi été organisée avec Handicap international, Médecins sans frontières et l'Unicef pour demander l'interdiction de la fabrication de mines.

Cette semaine d'action de Greenpeace à Eurosatory était organisée dans la perspective de la conférence des Nations unies pour réviser le protocole des mines, conférence qui devrait se tenir dès le début de l'année prochaine. Chaque mois, les mines tuent en moyenne 1 400 personnes et en blessent 700. Les pays où l'on trouve le plus d'amputés sont le Cambodge, l'Angola, la Somalie et l'Ouganda. Le Giat Industrie fabrique en France des mines et les exporte à l'étranger.

D'après **François Boron** de *La petite revue de l'Indiscipline*

Le numéro 1 des "Aspaches" relate le déroulement des dernières manifestations. L'humour est du côté des opposants au tunnel au Somport comme en témoignent les récits suivants :



Automne 1994

LES "ASPACHES" CONTINUENT DE SE MOBILISER CONTRE LE PROJET FOU DU TUNNEL AU SOMPORT

L'affaire du Somport est en train de devenir semblable au Larzac des années 70... Le processus de destruction de la vallée d'Aspe se poursuit. Les aménageurs sont plus que jamais décidés à réaliser un grand projet d'axe autoroutier transpyrénéen, passant par le Somport. Alors qu'il conviendrait de seulement réaménager le trafic ferroviaire. Éric Pétetin et ses amis ont réussi à organiser de nombreuses manifestations. Plus de 50 comités Somport existent actuellement en France.

Les schtroumpfs matraqueurs

La Grande messe internationale contre le tunnel du Somport a rassemblé 10 000 personnes au Col du Somport le 22 mai 1994. Nonobstant les sermons des "gentils organisateurs", 2 000 brebis égarées sont descendues aux Forges d'Abel (où se construit le tunnel), et 800 sont même rentrées dans le chantier.

Elles ont apprécié l'accueil chaleureux des 400 gendarmes mobiles. Entre autres, elles ont eu droit aux vapeurs d'encens lacrymogène, aux offrandes d'hosties explosives avec salves tendues et à leur bénédiction servie au goupillon rédempteur. Certains manifestants ont particulièrement savouré le traitement des hommes bleus qui leur ont offert un supplément aux réjouissances : une visite médicale gratuite. Et quatre autres ont eu droit au panier à salades.

Partie de pêche

Le 17 juin, les valléens n'ont pas attendu l'appel du lendemain pour faire acte de résistance, et ce, en bloquant le chantier du Pont d'Esquit (situé à 5 km de Bedous et à une vingtaine des Forges d'Abel) où se déroulent les travaux d'élargissement de la RN 134.

L'armée d'occupation arrêta l'un d'eux (le docteur Bergès) qui avait malencontreusement garé sa voiture devant le parking des engins massacreurs pour aller pêcher ! Il a eu la chance inouïe de passer devant la justice "martiale" le 28 juillet pour « *entrave aux travaux publics par voie de fait* », soutenu par 150 résistants. Le procureur a requis 3 000 F d'impôt militaire et 8 jours de cachot avec sursis.

Qui va à la pêche perd sa place. Les civils remplacent les mobiles : « C'est extra » !

Le 14 juillet à 14 h 50 les Aspaches de différents comités Somport et de la Goutte d'Eau fêtent la mort de Ferré au Pont d'Esquit.

Pour cela, ils informent joyeusement les touristes en distribuant des tracts et en déployant leurs banderoles. A leur grand désappointement, ils n'ont pas eu droit au feu d'artifice des hommes bleus.

A 17 h, emportés par leur allégresse, ils se rendent à Canfranc (côté espagnol) où les gardes civils leur interdisent de manifester leur enthousiasme (pourtant on croyait que Franco était mort !!!).

La fête continue

Le 15 juillet, toujours aussi fêtards, nous remettons ça à l'initiative du Comité d'habitants en bloquant des camions à Bedous.

Garde à vue, garde à vous, gare à vous...

Le 1^{er} août, la chaleur de l'été nous donne des ailes : une trentaine d'Aspaches se rendent à nouveau sur le chantier du Pont d'Esquit où ils stoppent une machine pendant une heure. Cette fois-ci, les schroumpfs embarquent 7 têtes en l'air et vont chercher l'indien dans son antre : direction la

gendarmerie de Bedous. L'injustice ne prenant pas de vacances, ils ont une place réservée au tribunal correctionnel de Pau le 18 août 1994 à 14 h après 8 h de garde à vue — et ce, pour « *opposition aux travaux publics par voie de fait* ».

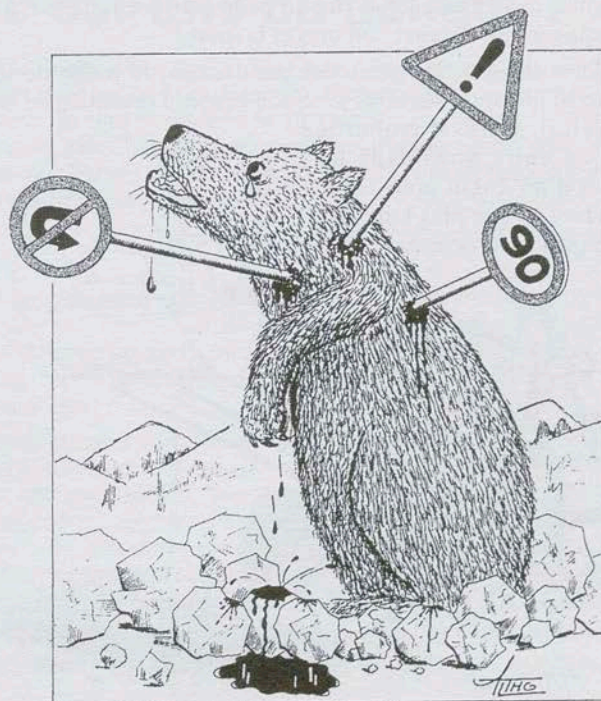
A nouveau la fête

Le 3 août, rebelote : nous vidons nos caisses de tracts au Pont « *d'Esquinte* ».

Nous avons perpétré cette ambiance festive quasi quotidiennement jusqu'au 9 août.

Un peu de poésie : pouët, pouët !

Le 9 août, en signe d'affection, un ouvrier du chantier donne un coup de tracto-pelle à la voiture d'une copine qui avait perdu son ticket de stationnement donnant droit à se garer sur le chantier du Pont d'Esquit. Voulant le remercier de son geste attentionné, nous eûmes droit à quelques mots



d'une grande sensibilité à coloration brune : « *Sous Hitler, on vous aurait tous flingués !* » et « *Tournez-vous le dos quand vous nous parlez, nous ne voulons pas attraper le sida.* » Pour finir en apothéose, un technicien nous sermonna : « *Pour l'exemple, on va en clouer un en haut de la montagne !* » Un Christ ça suffit, deux, bonjour les dégâts !

À leur arrivée, les gendarmes refusèrent d'enregistrer la plainte de la copine et nous conseillèrent très gentiment un arrangement à l'amiable avec l'entreprise qui — vous l'avez compris — nous est tout ouïe.

Gaza localisé au Pont « d'Esquinte »

Le 10 août à 7 h 30, le Comité d'habitants (rejoint par quelques Aspaches) nous propose un petit déj. devant le parc à engins au Pont « d'Esquinte » — et ce, dans le but de les empêcher de gambader sur le lieu de leur œuvre d'art !

Cette occasion nous a permis de déguster des pains gracieusement distribués par le chef de chantier et ses acolytes. En guise de dérouillage, un tracto-pelle nous a enseigné l'art d'esquiver afin d'éviter son bras et la mort.

Ensuite, sous les yeux des gendarmes, le poète de la veille se précipita sur nous avec son marteau (ayant égaré sa faucille). Puis, il embarque trois d'entre nous dans le godet d'un engin pour les déverser un peu plus loin avec quelques rochers.



Surprise par tant de violence, la trentaine de manifestants se métamorphosèrent en Palestiniens et brisèrent les vitres de quelques machines. Même les gendarmes, dépêchés sur le lieu, furent stupéfaits devant la douceur de ces quelques ouvriers. Suite à cette manifestation, des plaintes avec constitution de partie civile auprès du doyen des juges d'instruction du tribunal de Pau furent déposées par des manifestants à l'encontre du chef de chantier et de l'ouvrier belliqueux : cette procédure donne lieu au moins à l'ouverture d'une information judiciaire. Pour leur part, ces excités ont eu le toupet de porter plainte pour « *bris de matériel et blocage de la route* ».

Bedous dans tous ses états... de siège !

Bien qu'étonnés mais nullement impressionnés par les événements du 10 août, les Aspaches décidèrent de fêter La Sainte-Marie sur le chantier du Pont d'Esquit. À défaut du champ d'un paysan exproprié bientôt (après avoir donné son accord, il s'est rétracté au dernier moment prétextant qu'il ne voulait pas avoir d'ennuis), ils plantèrent les tipis sur le chantier pour les 13, 14 et 15 août.

Durant ce long week-end, ils informèrent les gens de passage dans une ambiance détendue et distribuèrent des cailloux du chantier afin de collecter de l'argent pour les procès à venir.

Pendant ces 3 jours et 3 nuits, nous eûmes droit à la présence quasi permanente des visages pâles en tunique bleue et quelques manœuvres d'intimidation (gendarmes mobiles casqués et armés devant notre campement). Ils remplaçaient les engins qui avaient détalé chenilles au cou dans le parc de la DDE (Direction départementale de l'équipement) à Bedous.

À l'issue de ce long week-end, le 16 août à 6 h du matin, nous levâmes le camp pour aller à l'entrée de Bedous. En effet, nous avions préparé une petite surprise à nos "anges gardiens" : nous avons effectué une opération escargot entre Oloron et Bedous devant le porte-chars destiné à remonter les engins sur le chantier, et nous l'avons accueilli avec un feu de joie et une barricade de pierres à son arrivée à Bedous. Un instant décontenancés par notre action, 85 schroumpfs (pour 60 Aspaches), retrouvèrent rapidement leurs esprits !

Ainsi, ils envahirent Bedous et firent une chasse à l'homme à travers bois-champs-rues. Cette occupation militaire se fit dans le dos du maire du village.

Résultat des courses : tiercé gagnant ! Henri, Pao et Nicolas en garde à vue durant 7 heures et conviés à la remise des prix au tribunal de Pau le 6 octobre 1994 pour « *entrave à la circulation sur la voie publique* ».

Représentation exceptionnelle !

Le 18 août à 14 h, nous nous rendîmes au cirque de la justice. Pour y participer activement, nous y avons amené des jongleurs et des musiciens. Pour six de nos Aspaches, la 50^{ème} représentation de la pièce de « *l'in-justice* » fut une réussite totale : salle comble, Éric Pétetin parfait dans son

monologue, le procureur égal à lui-même dans son numéro de clown !

En final, par sa pantalonnade, le pantin du parquet propose 3 000 F d'amende et 15 jours de prison avec sursis pour tous, sauf pour Éric (15 jours de prison ferme).

Le dernier acte de cette parodie judiciaire, notre troupe se rendit par la suite dans les locaux de *La République des Pyrénées*, canard spécialisé dans le travestissement de la réalité, afin de faire publier un droit de réponse à un article tendancieux à propos de notre action du 16 août (ce qui fut fait dans l'édition du lendemain). Notre occupation (d'une heure) fut pacifique et non pas militaire !

Après avoir pris congé des valets du pouvoir, nous sommes spontanément descendus manifester dans les rues de Pau afin de mieux nous moquer de leurs turpitudes.

Pourquoi la vallée d'Aspe est-elle en danger ?

Depuis 1990, date du début des travaux de l'axe européen E7, des habitants de la vallée d'Aspe et des opposants venus de toute l'Europe ont goûté à la répression policière et militaire sous toutes ses formes (lacrymo, grenades assourdissantes, coups de matraque, garde à vue, procès, amendes, prison). Par exemple, le village de Bedous (situé à environ 5 km du chantier du Pont d'Esquit) a subi une situation d'exception (quadrillage du village par les gardes mobiles, chasse au manifestant dans les rues), suite à une opération blocage d'un porte-engin à son entrée le 16 août 94, et ce, sans que le maire de cette commune en soit informé ! De plus, cette répression se conjugue désormais avec la violence de certains ouvriers travaillant sur le chantier.

Les armes des gardes mobiles ne suffisent-elles plus ? Quelques ouvriers du chantier utilisent maintenant leurs engins de destruction pour briser les manifestations pacifiques, au risque de blesser gravement, voire de tuer des opposants au tunnel. Seraient-ils eux aussi rémunérés par le ministère de l'Intérieur ? A tel point que les gendarmes sont contraints d'arrêter les machines pour empêcher un drame. Ce qui a été le cas lors d'un blocage de chantier organisé par le Comité d'habitants le 10 août 94.

En outre, l'hostilité de certains habitants aux anti-tunnel se matérialise par des insultes, des actions violentes. Quelques exemples sont éclairants sur leur gentillesse à notre égard : wagon incendié

à la Goutte d'Eau en juin 92, coups de feu contre cette même Goutte en août 94, un manifestant tabassé par trois pro-tunnel dans les rues de Bedous le 16 août 94. De surcroît, lors de manifs pacifiques, quelques pro-tunnel n'hésitent pas à débrayer moteur emballé avec la ferme intention de faire un strike sur les anti-tunnel, comme au bowling !

Tout cela se déroule sous les yeux des gendarmes qui ne bronchent pas.

Autant la justice est prompte à poursuivre les anti-tunnel pacifistes (cf. Pétetin), autant elle protège les pro-tunnel violents. Malgré leurs actes criminels, nulle poursuite n'a été engagée à leur rencontre. Nous rêvons d'une telle mansuétude judiciaire à notre égard !

Nous tenons à réaffirmer les raisons de notre opposition tenace à ce massacre de la Vallée d'Aspe qui n'est que l'aboutissement de la logique libérale, organisée notamment par le traité de Maastricht : augmenter sans arrêt le flux de marchandises entre les pays européens, et ce, au profit des lobbies routiers et des BTP. Sans se préoccuper de l'Homme et de son environnement, ce chantier est le symbole du libéralisme bafouant ses propres lois.

En effet, l'étude comparative entre les différents modes de transports possibles (route, « ferroutage ») n'a pas été faite, alors



qu'elle est rendue obligatoire par la loi Loti de 1982. De plus, la Convention de Berne sur les espèces protégées est violée. Et l'étude d'impact du programme Pau/Somport ne porte pas sur l'ensemble du projet, comme l'impose le décret français sur les études d'impact ainsi que la directive de la CEE n° 85/337.

C'est pourquoi nous sommes plus que stupéfaits devant la précipitation de l'État à réaliser cet ouvrage destructeur.

Mais pour les partisans du programme Pau/Somport, il est urgent d'agir : il faut « désenclaver » la vallée d'Aspe et la développer économiquement. La logique qu'ils prônent est « celle du développement de la vallée pour que la nature soit protégée » car « dans les années 1980, notre vallée et l'ensemble du Haut-Béarn prenaient conscience qu'avec une ligne de fer abandonnée et une route périlleuse, nous sombrions inexorablement dans la désespérance de la mort lente »¹.

Ainsi leur argumentaire repose sur « un credo, celui qu'un axe routier est automatiquement un stimulateur économique [...]. Le mythe du tunnel salvateur est né : il représente la pièce maîtresse d'un axe européen qui doit sauver l'économie de la vallée ! »²

Or la commission Balent³ a émis de sérieuses réserves sur cette thèse du développement économique : « A l'échelon du département [...] l'intérêt général prime l'intérêt particulier de la vallée

d'Aspe. [...] L'impression de la commission [...] est que [...] les élus et socioprofessionnels voient dans ce tunnel une panacée au mal-développement de la région »⁴.

Ce qui a été le cas en vallée de la Maurienne il y a 10 ans : réalisation d'un projet similaire. Aujourd'hui, cette vallée ne s'est pas développée économiquement. Pire, elle a perdu ses atouts d'avant : elle n'est plus qu'un couloir à camions !

Devons-nous nous résigner à ce qu'un deuxième crime se commette en vallée d'Aspe ?

Quatre ans de lutte intense en vallée d'Aspe ont permis de ralentir les travaux et d'aboutir à un rassemblement de 10 000 personnes au Col du Somport le 22 mai 94.

Maintenant, par l'élargissement de nos actions, nous devons les stopper. La lutte n'est plus seulement à mener dans la vallée, elle doit se faire désormais sur tout le territoire français et européen.

Faire reculer ce projet insensé n'est pas seulement sauver la vallée d'Aspe, mais c'est s'opposer à la politique de « *déménagement du territoire* » à la sauce pasquaienne : 6 000 km d'autoroute, 6 000 km de ligne pour le TGV, 70 000 hectares de remembrement entre autres. C'est pourquoi nous lançons un appel à la mobilisation de toutes et de tous à travers les comités Somport ou autres.

Extrait de *Aspaches* n° 1

- 1) Jean Lassalle, maire de Lourdiès-Ichère, conseiller général CDS du canton d'Accous dans la vallée d'Aspe, vice-président de l'Assemblée départementale depuis 1992, dans *Le Monde des débats*, n° 11, septembre 1993.
- 2) Claude Dendaletche, biologiste, président du comité scientifique du parc national des Pyrénées, même source.
- 3) Rapport aux ministres de l'Équipement et de l'Environnement, 15/2/93, sous la présidence de M Balent, directeur de recherches à l'INRA-Toulouse.
- 4) Extrait de *Programme routier Pau/Somport*, brochure du Collectif alternatives pyrénéennes à l'axe E7, p. 9, octobre 1993.

Pour tout comprendre du tunnel du Somport, lire l'excellent n° 174 de la revue *Silence*, 20 F, 4 rue Bodin, 69001 Lyon.

1994

ALGÉRIE : HUMOUR ? LA FORCE DU PLUS FAIBLE !

En Algérie, attentats et répression se répondent sans trêve. La vie d'une personne perd de son prix. La violence devient fatalité. Les diverses ambassades invitent leurs ressortissants à partir si leur présence n'est plus jugée nécessaire... et la plupart des étrangers quittent le pays. « *Alors, pourquoi restes-tu ici ?* » La question est lancinante.

Mieux que beaucoup de discours, le geste d'une fillette de dix ans, mongolienne, m'a apporté un trait de lumière. Je ne suis pas près de l'oublier. Le voici : je travaille comme psycho-pédagogue dans des centres éducatifs de jeunes déficients mentaux. Une éducatrice m'a demandé, récemment, d'observer un peu plus la petite Salima. Elle lui paraissait particulièrement retardée. Pour mener mon observation, j'ai commencé par faire, avec la jeune handicapée, un triage de couleurs. Le rouge, le bleu, le jaune, c'était acquis... Mais, en voulant insérer le vert ou le blanc, tout se mélangeait. Têtes inclinées vers la table, nous nous appliquions à mettre les couleurs bien en place. Soudain, la petite fille lève le bout de son nez, se tourne vers moi et m'embrasse. Je la regarde étonné. Elle me sourit. L'exercice pédagogique, sa technique, ses progressions, tout cela, brusquement, lui semblait sans importance ! Ne voulait-elle pas signifier quelque chose de plus essentiel ?

Ce geste d'affection n'est pas isolé. Je suis amené à l'admirer bien souvent lorsque les enfants handicapés l'adressent à leurs éducatrices ou à leurs éducateurs, au cours de leur travail.

L'enfant ne prend-il pas conscience que, puisque l'on s'intéresse à ce qu'il fait, c'est que sa petite personne a de la valeur et peut grandir ? Au-delà de ce qu'on veut lui imposer, ne perçoit-il pas que la qualité d'une relation est plus précieuse que tout ? Ne réalise-t-il pas que le bonheur est possible, qu'il existe et que, pour le mettre, dans un groupe, il n'y a pas de moyen plus efficace que la confiance et l'amitié ? Que sais-je ? Ce fut un peu tout cela que je perçus dans le geste de l'enfant handicapé.

Au même moment, tout autour, c'est la violence que l'on voyait. Elle tentait de prouver qu'elle était le seul moyen pour redonner à la société son équilibre.

C'est alors que le faible m'apparut comme un défi ! Son visage désarme. Son humour à lui, n'était-il pas de relativiser la force des puissants, l'intelligence des savants ? Il ne sait pas prononcer les mots qui résonnent si bien, mais qui sont si vite usés parce qu'ils sont trop facilement bafoués : « *Justice, solidarité, respect...* » Il se contente, lui, de les dire à travers un geste d'amour qui engage. Ce geste porte une telle force qu'il est capable de purifier les regards, transformer les relations et, de ce fait, ouvrir les voies d'une société nouvelle. Ce geste est un appel. Cet appel est fort parce qu'il vient du plus démuné. A lui seul, il motive notre présence.

Emmanuel de Marsac,
un fidèle abonné à ANV

**OFFREZ-VOUS
UN ABONNEMENT A ANV**

(180 F, voir en dernière page)

VOUS IREZ MIEUX, ET NOUS AUSSI !

La démocratie avec Plantu

FRANÇOIS VAILLANT*

* Enseignant à l'Institut Universitaire Saint-Jean de Marseille (sciences de l'éducation) ; auteur de *La non-violence. Essai de morale fondamentale*, Paris, Cerf, 1990, 282 p. ; *La non-violence dans l'Évangile*, Paris, Éditions ouvrières, 1991, 136 p.

Les dessins de Plantu dans *Le Monde* ne sont pas seulement divertissants. Ils rappellent les exigences de la démocratie dans une société qui souffre du chômage, de la corruption, du racisme, des intégrismes religieux... La raison aime à être tenue éveillée par l'humour.



François VAILLANT en 1960

C'est à partir des révolutions de 1830 en France et en Angleterre, puis de celles de 1848, que le dessin humoristique se mit au service du processus de démocratisation, grâce à la presse. Le système démocratique demeure encore de nos jours le seul système politique qui institutionnalise la critique et la rectification, comme principes et ressorts vitaux de son fonctionnement. Les dessinateurs de presse jouent un rôle important dans l'élément critique.

Pourquoi n'avoir retenu que Plantu dans cette étude ? Tout simplement parce que cet humoriste est parvenu à s'imposer en première page du quotidien *Le Monde*, journal d'actualité au regard large, honnête et perçant. Il faudrait tenir compte, pour une étude plus poussée, de Faizant, Cabu, Wolinski et quelques autres, dont Altho et Lécroart qui dessinent chaque trimestre bénévolement dans ANV. On ne les remerciera jamais assez ! Que serait ANV sans eux ? Et aussi sans Plantu ? Celui-ci nous a autorisés (par écrit) à reproduire de ses dessins parus dans *Le Monde*. Ce que nous faisons

assez régulièrement. Si bien que Plantu connaît un peu ANV, car nous lui envoyons chaque fois un exemplaire des numéros où sont reproduits certains de ses chef-d'œuvres.

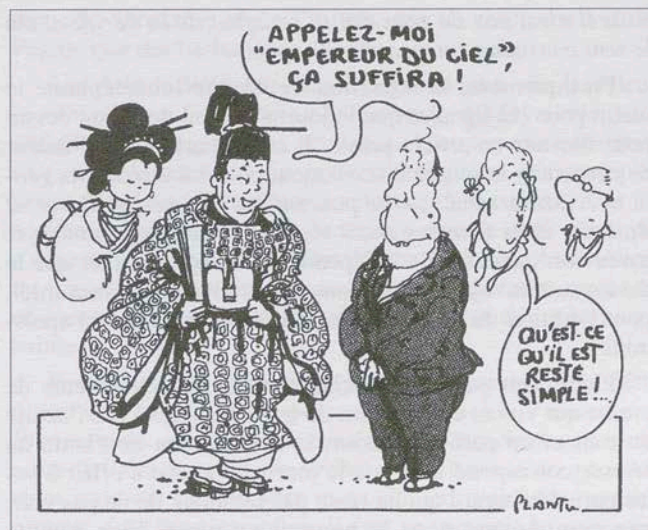
Plusieurs auteurs se sont débinés pour rédiger cet article, ce qui n'est pas drôle. Décidé finalement à le faire, je me suis rendu compte de la pertinence du propos de Michel Melot : « *Le dessin humoristique a suscité peu d'études.* »¹ Cet homme est censé s'y connaître puisqu'il est président du Conseil supérieur des bibliothèques. Le dessin humoristique n'a donc pas encore fait couler beaucoup d'encre, et son lien avec le fonctionnement démocratique encore moins.

Plantureusement vôtre

Qui est Plantu ? Il est né à Paris, dans une famille peu aisée, au début des années 50. Son vrai nom est Jean Plantureux². « *J'ai toujours adoré le dessin, raconte-t-il, mais de par mon contexte familial, il n'était pas envisageable de choisir cette voie ; mon frère travaillait déjà à la SNCF... A dix-sept ans, j'aurais voulu faire du théâtre, ou me lancer dans la chanson. J'ai donc commencé sagement des études de médecine. Ce n'était pas plus brillant qu'au lycée.* » Au bout de deux ans, Plantu laisse tomber la fac et va étudier la BD à Bruxelles.

Il faut signaler que la période de Mai 68 a comporté pour lui certains avantages. Pendant que ses copains dépavaient les rues et arpentaient les AG, Plantu se retrouvait seul avec le professeur au cours de dessin. Le rêve ! « *L'idée de jeter à bas la répression parentale, j'étais plutôt pour, comme tous les jeunes. J'avais cependant en horreur toute forme de violence, ça m'a toujours dégoûté.* »

Ses premiers cartons, il les présente à la *Vie du Rail* et à *Pariscope*. Puis un jour, muni de ses grands yeux bleus, il décide de franchir le seuil prestigieux du *Monde*, rue des Italiens. « *On ne peut pas dire qu'ils m'aient accueilli les bras ouverts, mais ils ne m'ont pas découragé. Il y avait Konk depuis 1969.* » Pendant dix ans, avec un statut de pigiste, Plantu joue les bouche-trous au *Monde*... Un beau jour, Laurens et Fontaine décident une politique délibérée de dessins humoristiques à la Une. Plantu est retenu pour ce travail délicat qu'il assume donc depuis 1985.



Le Monde du 02-03/10/94

Pour trouver son inspiration, Plantu écoute la radio, lit beaucoup et regarde aussi la télévision. Trouver le truc pour illustrer demande un travail permanent. « *C'est un peu le même principe que pour les calembours, explique-t-il. On n'a pas spontanément à l'esprit des réparties, des associations d'idées... Mon dessin n'est pas fulgurant mais plutôt laborieux.* » Plantu ne se sépare jamais de son appareil photo. Il accumule des documents et cherche le détail révélateur et authentique. S'il croque une lituanienne, elle sera en véritable costume lituanien. Pour cela, il aura pris la peine d'acquiescer auprès d'un organisme touristique un catalogue avec des Lituaniens en costumes traditionnels. Cette exigence de précision l'a conduit parfois à d'étranges situations : « *Un jour, dans le métro, je consultais une revue avec des chars soviétiques, trouvée chez un bouquiniste. En face de moi, il y avait des touristes d'un pays de l'Est. Ils m'ont regardé d'une drôle de façon.* »

De par son travail au *Monde*, Plantu est condamné à traiter les grands événements politiques et sociaux de toute la planète. Il les traite à sa manière, puisqu'à la différence de plusieurs dessinateurs de presse qui se glorifient de leur cruauté, « *c'est un caricaturiste qui a du cœur, commente André Fontaine, un peu comme jadis Jean Effel, trop rond pour être jamais féroce. Le trait de Plantu est plus... pointu,*

mais il n'est pas de ceux qui se satisfont de la dérision. On le sent constamment en quête d'espoir. »³

Pratiquement, la rédaction du *Monde* lui téléphone le matin pour lui signaler que le journal attend de lui un dessin pour illustrer un article précis. Il arrive parfois que l'auteur de cet article le joigne discrètement pour lui dire « sois gentil avec Mitterrand », « ne pourrais-tu pas mettre Chirac et Balladur dans le même sac ? »... Plantu écoute, s'amuse, et garde son inébranlable indépendance d'esprit. Il faut que le dessin soit envoyé en télécopie, impérativement avant midi, pour l'édition du journal qui sera mis en vente dans l'après-midi.

Plantu fait partie de la cinquantaine de dessinateurs de presse qui vivent entièrement de leurs dessins. Avec l'acuité du trait et un parti d'humour, la contribution de Plantu au *Monde* correspond à ce que le journal cherche à offrir à ses lecteurs. Un regard qui ne fasse pas semblant de ne pas voir, peu complaisant pour le pouvoir en place, hier comme

aujourd'hui. « A sa manière, écrit André Laurens, Plantu sert ces fonctions normales que doit assurer un journal digne de ce nom : l'information, l'explication, la discussion, la critique. »⁴ C'est peut-être pourquoi la plupart des lecteurs du *Monde* commencent la lecture de ce quotidien par le dessin de Plantu.

Démocratie rime avec humour

La force des dessins de Plantu est de donner à penser sur ce qui déshonore tout processus démocratique, lié au respect des droits de l'homme et du citoyen : racisme, ventes d'armes, corruption des hommes politiques, chômage intensif... De tels dessins provoquent des sourires. Pour ma part, je n'ai encore jamais vu quelqu'un rire aux éclats avec l'un d'eux. Le sourire ne serait-il pas en vérité la forme la plus élevée de la communication ? Plantu n'entre pas dans le "rire business" des années 90, avec ses modes, ses cabines d'essayage et certaines BD où il faudrait s'éclater, avec des rires-prothèses pour bouches frustrées.

L'humour avec Plantu met très souvent en scène une critique du pouvoir, parvenant à nous faire discerner les limites de nos pouvoirs. Une telle performance ne tient pas seulement d'une performance politique. C'est aussi un acte de langage qui nous alerte sur les dysfonctionnements de la démocratie, malade de la corruption, de l'incompétence, de la bureaucratie. Les dessins de Plantu invitent les lecteurs à ne pas devenir aussi tristes que les personnages pris au piège de leur déraillement. Avec leurs bulles, ces dessins se lisent comme des signaux qui alertent tout citoyen du danger qui existe pour soi-même à mentir, à s'en mettre plein les poches, à être injuste avec autrui. C'est ainsi que l'humour politique avec Plantu se présente comme une protection contre ce qui dénature la démocratie. Mieux qu'un long article, ce type de dessin se révèle être un lieu privilégié de la communication. Elle invite les citoyens à sourire, pour tenter de faire valoir la *polis* et ses valeurs de justice et de paix.

Le travail de Plantu n'a aucune royauté à rétablir, aucun trône à restaurer, aucun privilège à faire valoir. Sa fonction humoristique n'est pas d'opposer une violence à une autre violence, mais plutôt de substituer au triomphe des nantis la



Salon de l'aéronautique au Bourget (Le Monde du 02-03/10/94)

Le sourire plus que le rire

Li égrène une à une ses histoires pour rire, les savoure malicieusement par anticipation, en règle la cadence à l'aune de son public d'amis confortablement assis. On éclate, on s'éclate. A se tordre. A se rouler par terre. Pliés en deux. Les côtes malmenées. Détente, délire, dérive, dérision, dé...

Je cède volontiers au plaisir de ces séances folles. Ça fait du bien ! Les muscles faciaux et abdominaux, le temps d'une pointe fine ou grossière, perdent leurs formes crispées ou arrondies. Le corps entier est en fête. Plus léger. Presque flottant.

Histoires de belges, de suisses, de chanoines, de curés, de corsés, de gendarmes, de la multitude de catégories des Autres. Par la vertu de défauts caricaturaux, elles entraînent le moi aux confins de l'oubli de soi. Les autres ! Bien sûr, pas soi ! Le temps d'une histoire, temps de la distance, loin de toute réalité, loin de soi-même ; le temps de quelques brasses jouissives dans les écumes du rire fou.

Mais ces séances de défoulement, de déchaînement — dois-je l'avouer ? — me laissent souvent un léger goût d'amertume. A peine le calme revenu, que les questions se bousculent. Qu'ai-je voulu oublier de mon existence ou même refuser ? Et ceux qui rient avec moi ? Quel secret, quel mystère en leur conscience sont-ils en train de fuir ou d'enfouir ?

Le rire, évasion, illusoire libération ! Une échappée passagère. Un court voyage loin des contraignantes réalités. Un envol incontrôlé. Au retour, à l'atterrissage, revoilà les réalités, toujours là à imposer leurs exigences et leurs nécessités.

Le rire, oui, je l'aime. J'aime les gloussements étouffés, les cascades suraiguës, les pouffées irrésistibles. Ces rires éclatants, oui, je les aime. Mais je préfère le sourire, le sous-rire, le rire par-dessous, discret, qui protège la maîtrise du corps, du regard et de la tête. Plus encore le sourire intérieur, le sourire qui savoure de sourire. Fine saveur de l'existence.

Oui, plus que le rire, le sourire.

Hyacinthe VULLIEZ

Lu dans le n° 80 de la revue *Jésus*, intitulé "Rire. L'humour qui libère"

force de la non-violence. La fraternité, qui est le fruit de la liberté et de l'égalité promues, rayonne de fait sur bien des visages croqués, avec cette douce jubilation de l'esprit qui est le signe de la véritable humanité. Quand non-violence et humour se marient en politique, il y a abandon de la déri-

sion, du sarcasme et de l'injure, qui ne sont, comme dit Péguy, que des barbaries.⁵

Les dessins de Plantu donnent également à voir le ridicule véhiculé par la tyrannie.⁶ Qu'est-ce que la tyrannie ? La définition classique, « *est tyrannique tout pouvoir autoritaire* », semble inexacte. Le pouvoir judiciaire, par exemple, serait forcément tyrannique selon cette assertion ; or la société demande aux juges de rétablir dans le droit celui qui s'adresse à eux comme victime d'une violence. A vrai dire, un personnage autoritaire peut se garder de toute tyrannie, et, inversement, un tyran peut être conciliant, démagogue ou habile.

Pour éclairer l'opposition tyrannie/démocratie, une définition de Pascal vient à point nommé. Selon l'auteur des *Provinciales*, « *la tyrannie consiste au désir de domination, universelle et hors de son ordre*. »⁷ Le tyran n'est pas tant celui qui veut commander que celui qui veut commander partout, dans tous les ordres. Il faut se souvenir ici que pour Pascal il existe trois ordres de grandeur : l'ordre de la chair (le pouvoir), l'ordre de la raison (le savoir) et l'ordre de la charité (l'amour).

En démocratie, celui qui exerce un pouvoir politique, un ministre par exemple, ne tient pas son pouvoir d'un savoir ou d'un amour même divin, mais d'une volonté transmise, à quelque degré que ce soit, par le suffrage universel. Il est fréquent d'entendre par exemple des médecins et des infirmières s'écrier : « *De quel droit le ministre de la Santé, qui ne connaît rien à la médecine, doit-il nous dire ce que nous devons faire ?* » De quel droit ? Mais du droit de la démocratie ! Force est donnée au peuple, en démocratie, de changer un ou plusieurs tenants du pouvoir politique par le moyen d'élections, au terme d'une échéance, ou à la suite d'une volonté populaire exprimée lors d'importantes manifestations.

Le pouvoir n'est pas à confondre avec le savoir, même s'il est vrai, précision importante, qu'il est souhaitable que le peuple délègue tel ou tel pouvoir à ceux qui possèdent tel ou tel savoir. Mais, en son principe, son fondement et son origine, le savoir ne doit jamais être la condition du pouvoir. Si c'était le cas, nous n'aurions plus affaire à une démocratie mais à une technocratie. C'est pourquoi il est affligeant d'entendre des dirigeants affirmer « *qu'il n'y a pas d'autre politique* » que celle qu'ils font.

On peut dire, à la suite de Pascal, que le tyran est celui qui veut tout commander partout. Il a le pouvoir politique, mais en plus il prétend tout savoir et être le meilleur des hommes. Le savoir est en réalité sans pouvoir et sans amour, comme l'amour est sans savoir ni pouvoir, comme le pouvoir, en tant que tel, est sans amour et sans savoir. Le tyran est celui qui confond sans arrêt pouvoir, savoir et amour. C'est pourquoi notre société est remplie de petits tyrans, dans les écoles, les universités, les hôpitaux, les administrations...

Que faire contre la tyrannie ? Il faut rire, en rire, nous dit Comte-Sponville, car la tyrannie, c'est le ridicule au pouvoir.⁸ Quoi de plus ridicule, en effet, que de vanter sa propre vertu en guise de programme électoral, comme le fait par exemple Philippe de Villiers ? Quoi de plus ridicule que de confondre morale et politique comme procèdent les intégristes religieux ? Quoi de plus ridicule que de confondre science et politique, comme l'enseignait Staline avec sa "politique scientifique" ? Une fois ces confusions débusquées, on peut rire du ridicule au pouvoir.

Il serait aisé d'allonger la liste des tyrans presque ordinaires, de ceux qui jouent au moins dans deux ordres de grandeur : le général d'armée qui à la retraite se transforme en représentant de commerce pour Dassault ; le policier qui joue à l'assistante sociale comme l'assistante sociale qui joue au policier ; l'enseignant qui veut se faire aimer au lieu de rendre son enseignement appréciable, etc.

Tout cela est ridicule, et n'a point échappé à Plantu. Les grands et les petits tyrans de la vie ordinaire sont croqués avec humour, comme pour souligner le ridicule de leur situation.

Remarquons au passage que les tyrans, les chefs, petits ou grands, mènent une vie dépourvue d'humour. A force de vouloir tout commander partout — ils ne pensent même qu'à ça, nos énarques et nos polytechniciens ! — leur esprit semble ne connaître aucun élan supérieur vers l'humour, dont la fine fleur consiste à rire de soi. Cette belle forme de rire communicatif signifie qu'on se dépossède au lieu de posséder, qu'on est capable de prendre de la distance à l'égard de ce que l'on est comme de ce que l'on fait, au lieu de se croire toujours le plus fort, le plus savant, le plus vertueux. Rire de soi est le privilège des mendiants de la vie heureuse. Ils rient d'eux-mêmes pour manifester que l'espoir est toujours possible, et non parce qu'ils seraient ridicules.



Le Monde du 02-07/10/94

C'est exactement ce qui a caractérisé par exemple l'humour polonais au temps difficile du syndicat Solidarité. La plaisanterie du Polonais de base avait une forte connotation de résistance au pouvoir communiste. S'amuser du fait qu'il n'y avait pas toujours de files d'attente devant les magasins polonais, c'était rappeler au gouvernement qu'il y en avait seulement lorsque les étals étaient achalandés ! Tout peuple possède de l'humour en ses profondeurs. On ne peut pas en dire autant de ses dirigeants !

Un pouvoir fort n'a pas d'humour

La langue de bois, c'est la langue du pouvoir, malheureusement aussi en démocratie. Cette langue très savante n'a pas pour but de décrire des réalités, mais au contraire de les occulter ou de les escamoter derrière un rideau de fumée. Ce n'est pas un hasard si Plantu s'en prend parfois à cette langue, en mettant dans les bulles d'hommes politiques ou du monde religieux quelques vérités auxquelles ils semblent n'avoir jamais pensé.

Un pouvoir autoritaire n'a pas d'humour. Il s'en méfie plutôt. Ce phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Déjà au

début du christianisme, saint Benoît avait précisé dans sa règle monachiste : « *Quand aux bouffonneries portant à rire, nous les condamnons à tout jamais et en tout lieu, et nous ne permettons pas au disciple d'ouvrir la bouche pour de tels discours.* »⁹ Très vite l'Église s'est méfiée de l'humour et du rire, prétextant que Jésus n'aurait jamais ri. En effet, nulle part l'Évangile ne dit que Jésus aurait ri, alors qu'on le voit plusieurs fois attristé ou même pleurant.¹⁰

Il s'ensuivit au cours des siècles une immense polémique, visant à déterminer l'aptitude ou le refus de rire chez le Dieu incarné, polémique que reflètent fidèlement les réparties véhémentes des personnages d'Umberto Eco dans le *Nom de la Rose*. C'est à Hugues de Saint-Victor, au XII^e siècle, puis à Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, que l'on doit une première réhabilitation du "rire honnête", avec la notion d'*eutrapelia*. Dans la leçon X du *Commentaire sur l'éthique à Nicomaque* d'Aristote, Thomas d'Aquin distingue l'*eutrapelia* comme une bonne disposition à la gaieté, d'où vient l'humour et le rire.

Cette réhabilitation est contemporaine de changements profonds dans la société médiévale. Ne parlons pas de démocratie, mais de libertés peu à peu acquises, entre autres dans l'enseignement avec la naissance de l'université. L'humour s'est-il alors libéré ? Oui, si l'on en croit les auteurs du fabuleux livre *L'humour en chaire*.¹¹ C'est à cette même époque qu'apparaît la mode du carnaval, où le comique remplit un rôle libérateur à l'égard d'observances

civiles et religieuses. Le monde carnavalesque, avec ses renversements de hiérarchies, est toléré, car son désordre éphémère garantit finalement l'ordre permanent voulu par les autorités civiles et religieuses. Mais le ton est donné, l'humour et le rire ont leur champ social. Plus tard, beaucoup plus tard, ils se conjugueront avec la volonté démocratique, la liberté de la presse, le suffrage universel... La force contestataire et créatrice de l'humour n'a pas fini de nous étonner.

- 1) Cf. Nelly Feuerhahn, *Traits d'impertinence*, préface de Michel Mélot, Paris, Centre Georges Pompidou, 1993, p. 7.
- 2) Les propos qui suivent sont redevables des articles de Christiane Barts dans *Semaine Provence* du 11/03/88, Éric de Bellefroid dans *La Libre Belgique* du 22-23/04/89, et de l'interview de Plantu réalisé par Laurent Grzybowski paru dans l'*ARM* du 15/01/94.
A vrai dire, j'ai écrit à Plantu pour lui demander de la documentation. Sa secrétaire, Clarisse Gautier, une femme formidable au téléphone, a cherché dans les archives et m'a envoyé plusieurs articles, me précisant qu'il n'y avait eu jusqu'à maintenant aucun article portant sur Plantu et la démocratie.
- 3) Préface du recueil de Plantu *Pas nette la planète*, La découverte/Le Monde, 1984.
- 4) Préface du recueil de Plantu *C'est le goulag*, Maspéro/Le Monde, 1983.
- 5) Cf. *L'humour, un état d'esprit*, ouvrage collectif, Paris, éd. Autrement, 1992, p. 183.
- 6) Les paragraphes qui suivent sont directement influencés par le livre de André Comte-Sponville, *Valeur et vérité. Études cyniques*, Paris, PUF, 1994.

7) *Pensées*, 58-332, cité par Comte-Sponville, *op. cit.*, p. 167.

8) Cf. *op. cit.*, p. 168-182.

9) *La Règle de saint Benoît* (VI, 8), éd. Adalbert de Vogüé et Jean Neufville, Paris, Cerf, coll. "Sources chrétiennes", n° 181.

10) Bien peu de personnages bibliques semblent avoir eu ce sain humour qui fait rire, du moins si l'on s'en tient au texte. Sara, femme d'Abraham, a bien ri, mais elle est un peu seule. Cf. l'article de Patrick Jacquemont, "Les rires de Sara", dans la revue *Jésus*, n° 80, p. 27-28 (*Revue Jésus*, 27240 Damville, n° 80, 35 F).

11) J. Horowitz et S. Menache, *L'humour en chaire*, Genève, Labor et Fides, 1994.



Collèges et lycées devront interdire le port de signes « ostentatoires » (*Le Monde* du 02-21/09/94)

L'arme de l'humour chez Paul Alinsky

THIERRY QUINQUETON*

Saul Alinsky (1909-1973) a été aux USA un animateur social qui a usé d'humour dans des tactiques non-violentes pour aider des "laissés-pour-compte" dans le combat contre l'establishment tout-puissant.



Thierry Quinqueton

Qu'un article sur l'humour soit ennuyeux, ce serait quand même assez drôle... Alors, je vais commencer par raconter une histoire, qui me permettra à la fois de présenter un peu ce personnage étonnant qu'a été Saul Alinsky, et de dire quelques mots sur la place qu'il donnait à l'humour. Dans une session de formation, j'avais déjà utilisé cette anecdote pour introduire à la même question... et cela avait produit un "bide" total. Je persévère pourtant ; peut-être puis-je compter sur le comique de répétition ?

L'affaire Kodak

Cela se passe aux États-Unis au début des années soixante. Rochester est une ville moyenne de 300 000 habitants où se sont installées quelques firmes de pointe comme Xérox et Kodak. Apparemment, tout va bien pour cette cité dynamique, à un "léger détail" près : dans un quartier ghetto, un dixième de la population, de race noire (ce qu'on appelle aux États-Unis les « *colored people* »), vit une situation

* Auteur de Saul Alinsky, organisateur et agitateur, Paris, Desclée De Brower, 1989

d'exclusion, avec tout ce que nous pouvons imaginer, du chômage à la violence en passant par toutes sortes de dislocations sociales.

C'est au cours de l'été 1964 que cette poudrière explose : un banal incident de police à cause d'une personne ivre dégénère en trois jours d'émeutes d'une violence inouïe. Le bilan est consternant : quatre morts, trois cent cinquante blessés et plus d'un millier d'arrestations.

La SCLC de Martin Luther King tente d'intervenir, mais son discours, « *Dieu, amour, intégration, liberté...* », a beaucoup de mal à passer. Aussi, en accord avec les pasteurs noirs de Rochester, le lieutenant de King, Andrew Young, fait-il appel à Saul Alinsky. Ce dernier accepte les mots d'ordre qui lui sont proposés, mais les présente aux jeunes noirs révoltés dans un ordre qui les leur rend beaucoup plus acceptables : « *Freedom Intégration — God — Honor — Today* » (les initiales forment *FIGHT*, ce qui signifie "combat").

Par sa mobilisation, l'organisation *FIGHT* parvient à mettre en place des formations pour les jeunes chômeurs et obtient de Xerox la signature d'une convention par laquelle la firme s'engage à recruter un certain nombre de jeunes issus de ces stages. *FIGHT* et Alinsky font monter la pression contre la firme Kodak, mais rien n'y fait, celle-ci casse rapidement la négociation ouverte. « *La seule chose que Kodak ait jamais fait pour les "colored people", s'insurge Alinsky, c'est d'avoir inventé le film couleur !* »



Paul Alinsky, en 1967, avec les chômeurs de Rochester, où règne Kodak.

Quelques mois après, la firme, qui sponsorisait de nombreux programmes culturels, organisa, en point d'orgue de sa "stratégie d'image", un gala avec l'orchestre symphonique de Rochester, à destination de la haute société de la ville. Saul Alinsky fit alors savoir à la direction de la firme qu'il avait acheté une centaine de billets pour cette manifestation "haut de gamme", et que, faute d'une reprise immédiate des négociations, ces entrées seraient distribuées aux habitants les plus pauvres du ghetto, lesquels auraient préalablement été "gavés" de haricots blancs pendant toute l'après-midi. Essayez d'imaginer la soirée : le spectacle aurait été dans la salle...

Les dirigeants de Kodak, quant à eux, ont dû rapidement s'imaginer la situation, puisque *FIGHT* n'eut pas à mettre sa menace à exécution.

« *Et vous trouvez ça drôle ?* » me fut-il rétorqué ce jour où, présentant Alinsky, j'avais rapporté cette anecdote. C'est le genre de réaction qui vous ferait souhaiter de disparaître sous terre, accablé tant de ridicule — « *Ça ne fait rire vraiment personne !* » —, que de honte — « *Mais comment osez-vous rire de cela ?* ». C'est que l'humour n'est pas neutre : tout le monde n'a pas le même sens de l'humour, tout simplement parce qu'il est indissociable d'autres aspects de la personnalité, qu'on ne peut pas l'isoler de l'attitude globale de quelqu'un, de ses choix, de ses combats, de sa vie.

Ainsi, l'humour de Saul Alinsky, qu'on apprécie ou pas, est-il inséparable d'une part, de sa préoccupation constante d'améliorer le rapport de force entre les plus démunis et le reste de la société, et d'autre part, de cet irrespect, de cette irrévérence, de cette impolitesse parfois, qu'il avait érigés en principe éthique : « *Je crois que l'irrévérence fait partie de l'idéal démocratique, parce que dans une société libre, tout le monde doit pouvoir être questionné et contesté* », déclarait-il en 1965 dans une interview à *Harper's Magazine*.

Alors je le confesse, peut-être parce que je me reconnais dans les préoccupations de Saul Alinsky, je trouve cette histoire prodigieusement amusante. Et il y en aurait des centaines d'autres à raconter sur lui. Je suis séduit par cette forme d'esprit qui, dans une situation bloquée, prend du recul, et de façon totalement libre et incongrue, donc drôle, redistribue les cartes tout autrement.

L'humour n'a pas de recette

Mais observons ce qu'Alinsky en dit lui-même. Dans son dernier livre, *Rules for radicals*, publié quelques années avant sa mort, en 1971, il tente de détailler les compétences qui doivent être développées chez un organisateur de communautés. Il y a la curiosité, l'irrévérence, l'imagination, le pressentiment d'un monde meilleur, une personnalité organisée, un schizophrène politique bien intégré, un fort ego, un esprit libre et ouvert, une relativité politique ; il y a enfin le sens de l'humour.

Voici ce qu'il en écrit : « Si nous ouvrons à nouveau le dictionnaire, nous trouvons la définition suivante de l'humour : "c'est le pouvoir qu'a l'esprit de découvrir,

d'exprimer ou d'apprécier, dans les idées, les situations, les événements ou les actions, les éléments comiques, farfelus ou grotesques", ou encore "un état d'esprit mouvant et non déterminé".



L'organisateur qui cherche avec un esprit libre et ouvert, qui ne connaît pas la certitude, qui hait le dogme, trouve, dans le rire, non seulement une façon de garder l'esprit sain, mais également une clé qui lui permet de comprendre la vie. Dans son essence, la vie est une tragédie et, le contraire de la tragédie, une comédie. On peut, en modifiant quelques lignes de n'importe quelle tragédie grecque, en faire une véritable comédie, et vice versa. Sachant que les contradictions jalonnent la voie du progrès, l'organisateur les guette. Le sens de l'humour lui permet de les identifier et de leur donner une signification.

Pour un tacticien, l'humour est un élément essentiel de succès car les armes les plus puissantes du monde sont la satire et le ridicule. Le sens de l'humour lui permet de garder une juste perspective des choses et de prendre la réalité pour ce qu'elle est, une pincée de poussière qui brûle en l'espace d'une seconde. Le sens de l'humour est incompatible avec l'acceptation d'un catéchisme ou de toute autre recette de salut, qu'elle soit religieuse, politique ou économique. Le sens de l'humour se fond avec la curiosité et l'imagination en un tout homogène. »

L'archevêque de Chicago, prélat éclairé, avait fait appel à Saul Alinsky pour former ses prêtres à l'organisation des communautés. Ce ne fut pas sans poser de problèmes tant Alinsky, juif agnostique, ne respectait pas plus l'Église qu'aucune autre institution. Ainsi, insistant sur le fait qu'un organisateur devait résister à la tentation de s'installer dans la communauté qu'il venait d'organiser, Saul disait à ces hommes d'Église : « S'il reste plus de trois ans, il risque d'être crucifié... »

Avec du chewing-gum

Je donnais une conférence dans un collège dirigé par une secte protestante fondamentaliste, extrêmement conservatrice. Après la conférence, quelques étudiants m'accompagnèrent à mon hôtel pour discuter avec moi. Ils m'expliquèrent qu'ils ne pouvaient avoir aucun divertissement sur le campus. Danser, fumer ou boire, même de la bière, leur est expressément défendu. Ma conférence avait porté sur la question des stratégies et sur la façon de les appliquer pour introduire des changements dans la société. Je leur rappelais qu'une tactique consiste à faire ce que vous pouvez avec ce que vous avez. Bon, qu'est-ce que vous avez ? Que vous est-il permis de faire ? « Pratiquement rien, répondirent-ils, sauf, bien sûr, mâcher du chewing-gum. » Parfait. Votre arme, c'est le chewing-gum. Rassemblez deux ou trois cents étudiants, demandez à chacun d'en acheter deux paquets, d'en faire une grosse boule et de la jeter dans les allées du campus. Un véritable tohu-bohu s'ensuivra. Pourquoi ? Parce qu'avec cinq cents boules de chewing-gum je peux paralyser Chicago en arrêtant toute circulation dans le Loop. Ils me regardèrent effarés, comme s'ils avaient affaire à un cinglé.

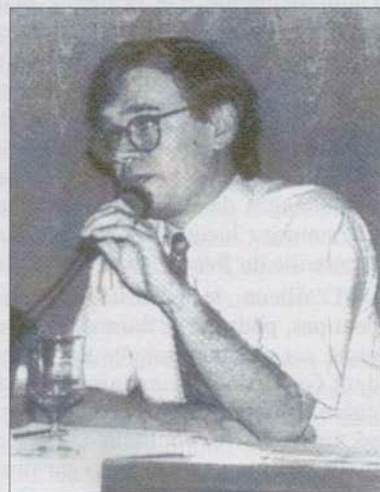
Deux semaines plus tard, je recevais une lettre : « C'est absolument fantastique. Cela a marché. Maintenant nous pouvons pratiquement faire tout ce qui nous plaît, du moment que nous ne mâchons plus de chewing-gum. »

Extrait de Saul Alinsky, *Manuel de l'animateur social. Une action non-violente*, Paris, Seuil, 1971, pp. 195-196

Les paradoxes de l'humour télévisuel

JACQUES-YVES BELLAY*

Avec *Le bébé* et les *Guignols de l'info*, les personnages de l'État amusent et sont souvent plus sympathiques que nature. Mais la télévision ne cesse de rétrécir le vrai débat politique.



Jacques-Yves Bellay

De tout temps, on s'est moqué du pouvoir et on a caricaturé les hommes politiques. Agrippa d'Aubigné et les auteurs de la *Satire Ménippée* nous ont laissé d'inoubliables tableaux de la fin du XVI^e siècle, et lorsqu'on feuillette l'album des caricatures d'Honoré Daumier dans les journaux du XIX^e siècle, on se dit qu'aujourd'hui le *Canard enchaîné* ou les *Guignols de l'info* appartiennent à une tradition bien française. Qu'on se souvienne aussi des chansonniers dont d'ailleurs certains continuent leurs propos à la télévision, je pense à Jean Amadou et à son influence sur *Le bébé* et *show*.

De l'air frais avec les marionnettes

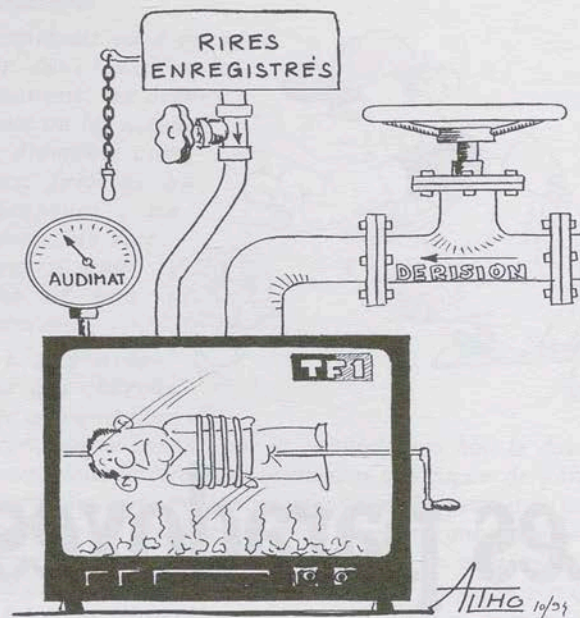
Ce n'est donc peut-être pas tant la nouveauté d'une satire politique qui serait à analyser que le média qui à présent la véhicule, à savoir principalement la télévision. Celle-ci est désormais au cœur de la vie des Français, elle occupe

* Chargé d'enseignement à l'École nationale de la santé publique

bon nombre de conversations et des émissions comme *Le bête show* ou les *Guignols de l'info* s'érigent en contrepoint de la vie politique. Lorsque dans les années 88/90, on a ciblé François Mitterrand en tant que monarque, on le doit en grande partie à la caricature de la grenouille dans l'émission de Collaro, Roucas et Amadou, présentée alors comme Dieu soi-même. De la même manière, le personnage de Jacques Chirac après la nomination d'Édouard Balladur à Matignon, un Chirac qui s'ennuie et attend « *son boulot de dans deux ans* », celui-ci est apparu alors presque plus vrai que nature. En forçant le trait et en observant les hommes politiques en vue par le bout de la lorgnette de l'humour, les amuseurs de la télévision visent juste et rendent les personnages de l'État tout compte fait plus sympathiques que nature : Jacques Chirac est touchant aux *Guignols* et la grenouille du *Bête show* paraît plutôt débonnaire.

D'ailleurs, les professionnels de la politique ne s'y trompent pas, pour qui le *must* de la carrière devient d'être représenté par une marionnette sur le petit écran. Certains cependant font grise mine : ainsi Giscard d'Estaing n'apprécie guère d'être représenté en éternel revenant. L'humour télévisé anticipe l'événement : Michel Rocard, petit homme malingre, s'emmêlant dans un discours alambiqué, pouvait voir dans sa représentation aux *Guignols de l'info* l'annonce d'une faillite politique annoncée.

Tout cela ne tirerait pas beaucoup à conséquence si, dans le même temps que la satire politique à la télévision se développait, cette même télévision ne devenait le seul lieu politique. Le phénomène médiatique a pris une telle ampleur dans nos sociétés modernes que la vie politique se joue désormais sur le petit écran. *L'heure de vérité*, *Sept sur Sept* ou les apparitions au journal de 20 heures, font partie de la vie démocratique au même titre que les débats à l'Assemblée nationale. Or ici, c'est moins le fond que la forme qui importe et la profession qui fait florès dans le milieu politique n'est plus attaché parlementaire mais conseiller en communication. Comme d'un autre côté l'individualisme contemporain tend à replier le citoyen sur sa sphère de proximité — le corps, la famille, la résidence à la campagne —, on assiste à un déplacement du traitement du politique, de l'agora vers l'intimité. Olivier Mongin dans son dernier ouvrage, *Face au scepticisme*¹, a raison de parler de désincorporation démocratique : celle-ci n'a plus d'autre teneur que les joutes télévisées et la qualité première d'un



responsable public semble bien être de réussir ses passages à la télévision, le débat étant réduit à des face-à-face falots entre des journalistes tellement respectueux du pouvoir qu'ils en perdent toute velléité d'impertinence et des politiques s'amusant à jouer à la petite phrase qui tue.

On ne veut malgré tout pas enfourcher les éternels arguments des anti-télévision primaires qui s'apparentent à de la démagogie : celui qui harangue la télévision voit le public applaudir des deux mains, le même public qui, à peine regagné son foyer, s'empresse de ne pas rater Dechavanne ou Drucker. La télévision est aussi, à côté de ses perversions, comme le souligne Dominique Wolton, un lieu de lien social. « *La télévision, comme on le dit souvent, est "le miroir" de la société. Si elle est son miroir, cela signifie que la société se voit — au sens fort du pronom réfléchi — à travers la télévision, que celle-ci lui offre une représentation d'elle-même. Et en faisant se réfléchir la société, la télévision en crée non seulement une image et une représentation, mais elle offre un lieu à tous ceux qui regardent simultanément. Elle est, d'ailleurs, une des seules instances où finalement cette société se réfléchit, tout en permettant à chacun d'accéder à cette représentation.* »

Dès lors, la satire à la télévision vit une réalité paradoxale² : d'un côté, elle participe au non-débat politique, s'imposant comme l'envers d'une comédie qui rend passif le citoyen ; de l'autre, elle est ce lieu politique nécessaire, tout comme l'est l'intervention des responsables que la télévision rend, au sens strict du terme, populaires. Entre le Chirac de *L'heure de vérité* et celui des *Guignols de l'info*, nulle différence, on est dans le domaine du paraître et la politique se résume à la prestation quasi théâtrale — il a été bon ou pas — ou à la justesse de la caricature — Chirac doit effectivement être inoccupé depuis 1993, à tout le moins son agenda est semblable à celui édité par *Canal Plus*. Et cependant, en prenant de la distance, on ne peut que s'interroger : un tel parcours, même si les idées politiques ne nous conviennent pas, doit, à tout le moins, cacher quelques talents...

On le voit, les émissions satiriques participent à la fois de l'anesthésie politique dominante et aussi de la vie démocratique qui ne peut se résumer à l'attitude éternellement beauf de nos concitoyens face aux gouvernants.

Il ne faut en effet certainement pas jeter le bébé avec l'eau du bain. L'humour est un superbe antidote face aux abus des pouvoirs. Qui ose s'attaquer aux bastions de *TF1*, à Patrick Poivre d'Arvor et à la déontologie fumeuse d'un Gérard Carreyrou ? *Canal Plus*. Qui chaque jour pointe la tyrannie des images sur la vie démocratique ? Daniel Schneidermann dans *Le Monde*. Ce dernier n'est pas un humoriste, soit, mais sa plume corrosive est exemplaire du travail à accomplir.

Le travail de la vérité

L'humour n'est jamais aussi pertinent que lorsqu'il se moque, à l'intérieur de l'institution, de l'institution elle-même. Les blagues juives sur les juifs sont des plus drôles. En ce sens, la critique satirique de la télévision sur elle-même est des plus salutaires et des plus indispensables. Imaginons un Silvio Berlusconi à la française au pouvoir : on comprendrait alors la fonction d'un certain narcissisme télévisuel. Il est facile pour les concepteurs de la télévision de se moquer des politiques : les chansonniers pratiquent depuis longtemps cet art. Il est plus courageux à la télévision de rire de la façon dont elle-même traite l'événement.

Prenons un seul exemple : le commandant Stallone aux *Guignols*, sorte de GI abruti raisonnant comme un tambour. Il signe les incohérences d'une politique étrangère américaine, manichéenne en diable, frappant quand il n'y a guère de risque ou quand ses intérêts vitaux, le pétrole par exemple, sont en jeu, et d'une prudence frisant la couardise lorsque le rêve américain n'est pas menacé. C'est drôle et intelligent. Mais cette même télévision, pendant la guerre du Golfe, aurait dû tirer à boulets rouges sur le comique de la situation : des journalistes informés sur rien, des experts militaires convoqués au 20 h pour dissenter sur le rien, avec au bout du compte un téléspectateur surinformé de non-information sur une guerre qu'on montra résolue en douceur avec seulement une poignée de soldats occidentaux au champ d'honneur. Il y eut au moins 100 000 morts du côté irakien. Mais ceux-ci sombrèrent dans les poubelles de l'histoire. Comme l'affirme le commandant Stallone, il y a « nous » et « les bougnouls », et ceux-ci sont quasiment infra-humains.

Il y a un point sur lequel l'humour à la télévision sonne juste et mal à la fois, c'est lorsqu'il s'attaque à l'homme de la rue. Il est facile chez Bouvard ou à *Rien à Cirer* de tourner en dérision les égarements de l'homme modeste. On joue ici sur du velours. Sauf qu'on est parfois à la limite de l'incongruité, tout comme on frise l'anticléricalisme primaire quand on cible la religion. Il ne s'agit pas d'aborder tel ou tel sujet, ou de ne pas rire de nos travers quotidiens. Mais il ne faut jamais l'oublier : la frontière est ténue entre l'humour et le sarcasme, et ce dernier n'est jamais plaisant, parce qu'il ne respecte pas l'individu.

L'humour ne se suffit pas à lui-même : il est nécessaire quand il accompagne un vrai débat démocratique, il peut participer de la désespérance dominante s'il est laissé à lui-même. Il est nécessaire s'il s'accompagne du respect des gens, il peut être pervers quand il revient à culpabiliser les hommes et les femmes de ce qu'ils sont. Il y a beaucoup d'humour à la télévision mais le meilleur est sans doute celui que le téléspectateur met en œuvre en n'étant pas dupe de ce qui est raconté "dans le poste".

1) Olivier Mongin, *Face au scepticisme*, Paris, La Découverte, 1994.

2) Dominique Wolton, *Éloge du grand public*, Paris, Flammarion, 1990, p. 126.

CHARLIE CHAPLIN, FRANTZ KAFKA :

le comique pour améliorer le monde

*« Un chapeau melon, une canne, des godillots
et, au centre, le destin toujours marqué de l'homme,
cette pitié et cette bouffonnerie énormes. Moi, vous, lui. »*

Alexandre Arnouk

Peu de gens savent que, lorsque Frantz Kafka lut les premières pages du *Procès* à ses amis, ceux-ci éclatèrent de rire. La représentation que l'on se fait du personnage, on l'imagine triste, malingre et malade, alors que jusqu'à 30 ans c'était un sportif, aimant la vie et les tavernes pragoises ; le passage dans le langage courant de l'adjectif "kafkaïen" pour désigner une sorte d'absurde, les premières traductions de l'œuvre qui en accentuèrent le côté "noir", tout a concouru à gommer du travail littéraire de Kafka le côté comique. On oublie ainsi l'influence qu'il a subi du théâtre yiddish induisant chez lui un art de la situation où le héros, sans cesse pris à contre-pied par la réalité, se débat avec lui-même, avec les engrenages du monde, entraîné dans des situations insolites et burlesques.

Frantz Kafka naît en 1883 et six ans après vint au monde un autre génie de ce temps, juif lui aussi, Charlie Chaplin. Là où Kafka va mettre en scène l'impossibilité de l'homme à vivre, Charlie Chaplin va s'attaquer à la misère et à l'injustice du monde. Charlot est un paria

continuellement en conflit avec la loi et l'ordre. Le petit homme au chapeau melon (Kafka portait d'ailleurs lui aussi souvent un melon) ne va s'en tirer face à l'oppression qu'en rusant avec elle, en la pervertissant par la malice, le comique jaillissant toujours de la disproportion entre la faute commise — infime — et le châtement qui s'abat sur lui l'entraînant dans des péripéties sans fin.

Joseph K. et Charlot sont deux figures du suspect. Livrés au monde dans une sorte de naïveté primordiale, ils prennent celui-ci en pleine figure et c'est ce tragique qui chez eux se mue en comique. Deux messieurs, tout à fait banals, surprennent un matin Joseph K. au lit, lui déclarent qu'il est arrêté et se mettent à manger le petit déjeuner que la servante avait préparé. Loin de les chasser, Joseph K., en chemise de nuit, se justifie devant eux. On comprend le rire des amis de Kafka devant le grotesque de la situation comme on comprendra soixante-dix ans plus tard que le futur président de la République tchèque, Vaclav Havel, dramaturge lui aussi, se joue du totalitarisme avec les seules armes de l'intelligence et de l'humour : il ne faut pas

oublier que la révolution de velours en 1989 avait établi son quartier général dans un grand théâtre de Prague, la Lanterne magique. Ce n'est pas pour rien non plus que Philip Roth a rêvé de tourner un film du *Château* avec Groucho Marx dans le rôle de l'arpenteur et Chico et Harpo dans ceux des deux aides.

Mais il y a une différence entre le comique de Chaplin et celui de Kafka. Chez Kafka, le comique n'est pas l'antidote du tragique, il ne le rend pas supportable par la légèreté du ton, il tue le tragique dans l'œuf, ne lui laissant même pas la consolation du rire. Chez Charlie Chaplin en revanche, le comique sauve Charlot et celui-ci, à la fin de la *Ruée vers l'or* ou des *Temps modernes* peut s'en aller vers des horizons lointains après avoir triomphé, momentanément, de l'iniquité des hommes.

On remarquera aussi que chez ces deux créateurs, tout commence sur le seuil ; dans *Le Procès* et *Le Château*, le héros est réveillé par quelqu'un et l'action commence alors, entre veille et sommeil. Chez Chaplin, toutes les fois qu'il est rejeté d'un endroit — mis à la porté le plus souvent à coups de pied au derrière d'une usine ou d'un commissariat —, une autre situation se présente dans l'instant qui va le tirer vers l'avant. Le comique jaillit de l'entre-deux : le héros n'est ni ici ni là, il est dans un *no man's land*, fragilisé mais aussi tout entier réceptif à ce qui survient.

Chez Chaplin, Charlot commet des tas de bêtises et il passe son temps à subir ou à fuir le châtement. Avec Kafka, au contraire, le châtement précède la faute : on le condamne d'abord et tout le roman va être tourné vers la recherche de la faute : qu'ai-je bien pu faire pour que cela m'arrive ?

Sans vouloir enfermer Charlie Chaplin et Frantz Kafka nous pourrions dire qu'ils proposent deux formes de comique. Chez Kafka, on a affaire à un comique quasi mystique : l'absurde des situations n'existe que pour révéler la quête d'un ailleurs qui n'est jamais là, toujours à

venir et que les systèmes humains ne cessent de parasiter. Avec Chaplin, on est dans l'ordre du "malgré tout" : malgré la misère et l'injustice, il est possible de s'en tirer à condition de pratiquer l'art de l'esquive dont l'humour est l'une des armes les plus redoutables. Il est un comique de désespoir et un autre qui laisse la porte ouverte. Ce sont deux formes de résistance au monde : Kafka crée un héros qui au fil du temps va s'éloigner jusqu'à disparaître, ne laissant derrière lui que des formes de plus en plus ténues — de Joseph K. à simplement K. —, comme s'il signait la phrase de saint Jean, « *Mon royaume n'est pas de ce monde* », lorsque Charlie Chaplin fait vivre le charme irrésistible du petit homme issu du peuple face aux puissances du "désordre établi". On comprend mieux pourquoi Kafka fut interdit en Tchécoslovaquie pendant toute la période du communisme et pourquoi Chaplin eut les pires ennuis avec l'Amérique : le comique porté à ce niveau est subversif en diable.

Ces deux monstres du XX^e siècle nous disent peut-être que l'humour et le comique ont en eux deux vertus inégalées : celle qui consiste à prendre de la distance et à rire du sérieux avec lequel les hommes jouent à vivre ; celle qui dit que l'une des façons de combattre les discours par trop totalisants, c'est de savoir s'en moquer et de les parodier. Charlie Chaplin et Frantz Kafka ont créé deux formes artistiques qui possèdent, sur un registre différent, la force révolutionnaire — au sens strict du terme — du rire. S'il est vrai, comme dit Wim Wenders, qu'il convient « *d'améliorer les images du monde pour améliorer le monde* », Joseph K. et Charlot sont aussi deux visages de la bonté et celle-ci demeure l'un des rares remèdes aux ravages du temps.

Jacques-Yves Bellay

L'humour de Vaclav Havel interprété par Sigmund Freud

JEAN-MARIE MULLER*

* Auteur de nombreux livres, dont *Stratégie de l'action non-violente*, Paris, Seuil, 1981 ; *Simone Weil, l'exigence de non-violence*, Paris, ETC, 1991 ; *Gandhi, la sagesse de la non-violence*, Paris, Desclée de Brower, 1994.



Jean-Marie Muller

L'humour a été en Tchécoslovaquie une force pour résister et faire tomber le communisme, au sens où pour Freud l'humour défie l'injustice et la souffrance.

Plusieurs facteurs sont intervenus pour créer le processus de la révolution anti-totalitaire qui a abouti, le 9 novembre 1989, à l'effondrement du mur de Berlin. Parmi ceux-ci, celui qui fut certainement le plus décisif est la mobilisation des citoyens des sociétés de l'Est dans une résistance non-violente à l'ordre totalitaire. Cette irruption de la non-violence dans l'histoire avait été préparée de longue date par l'engagement des dissidents qui avaient refusé « la vie dans le mensonge » pour prendre le risque de « la vie dans la vérité » (selon les expressions de Vaclav Havel). A l'origine de la résistance de ces dissidents se trouve une exigence éthique, mais ils sont convaincus que celle-ci doit être le fondement d'une action politique efficace.

Parmi les raisons pour lesquelles ces dissidents de l'Est ont pu faire face avec honneur à nombre d'événements douloureux, Vaclav Havel a souligné l'importance de leur sens de l'humour. « Il se pourrait, dit-il alors, que nous ne soyons pas en mesure d'assumer nos tâches historiques et de faire le sacrifice que notre situation nous demande, si n'existait

pas ce décalage par rapport à la réalité et à nous-mêmes. »¹ Et il parle de l'étonnement des étrangers qui ont du mal à comprendre qu'ils soient capables de supporter de telles épreuves et qu'en même temps ils ne cessent d'en rire. Pour lui, ce sens de l'humour était précisément ce qui leur permettait d'affronter avec sérénité la gravité de la situation : « *S'il ne faut pas, affirme-t-il, se dissoudre dans son propre sérieux au point d'en devenir comique, il faut avoir le sens de l'humour et de la dérision. Quand on les perd, notre activité perd aussi, paradoxalement, de son sérieux.* »²



Tchécoslovaquie. Autour d'un brasero, Vaclav Havel discute, en novembre 1989 avec des membres du Forum civique, de la poursuite des événements.

Le mot humour

Ces propos de Vaclav Havel ne sont rien moins que fortuits et il importe de réfléchir sur la signification de l'humour en se demandant s'il n'existerait pas une correspondance par laquelle il s'accorderait avec la non-violence. Le mot "humour" est repris à l'anglais *humour*, lui-même étant un emprunt de l'ancien français *humeur*, lequel provient du latin *humor* qui signifie un élément liquide. *Humeur* a d'abord désigné un liquide organique du corps humain et ensuite le caractère car, autrefois, on faisait dépendre celui-ci de la composition des "humeurs" du corps humain (les quatre humeurs principales sont le sang, la bile, l'atrabile et le flegme). *Humeur* eut alors deux emplois antinomiques, tantôt signifiant la "disposition à la plaisanterie" (la bonne humeur), tantôt la "disposition à l'irritation" (la mauvaise humeur). L'anglais *humour* a repris au français le premier de ces sens, et il est revenu s'intégrer comme tel à la langue française.

Ce retour en arrière pour retracer la formation du mot *humour* nous permet de mieux en discerner la signification.

Celui qui adopte une attitude d'humour face aux événements, c'est celui qui se trouve dans une situation où tout devrait concourir à le disposer à l'irritation et qui, contre toute attente, renverse le cours normal des choses et décide de se disposer lui-même à la plaisanterie, c'est celui qui, au vu des circonstances, devrait être de mauvaise humeur et qui décide d'être de bonne humeur, c'est celui qui, face aux difficultés de sa vie, est déterminé à ne pas être d'humeur noire, à ne pas se faire de mauvais sang ni de bile, à refuser toute attitude atrabilaire, mais, au contraire, à garder son sang-froid, à ne pas perdre son flegme et à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

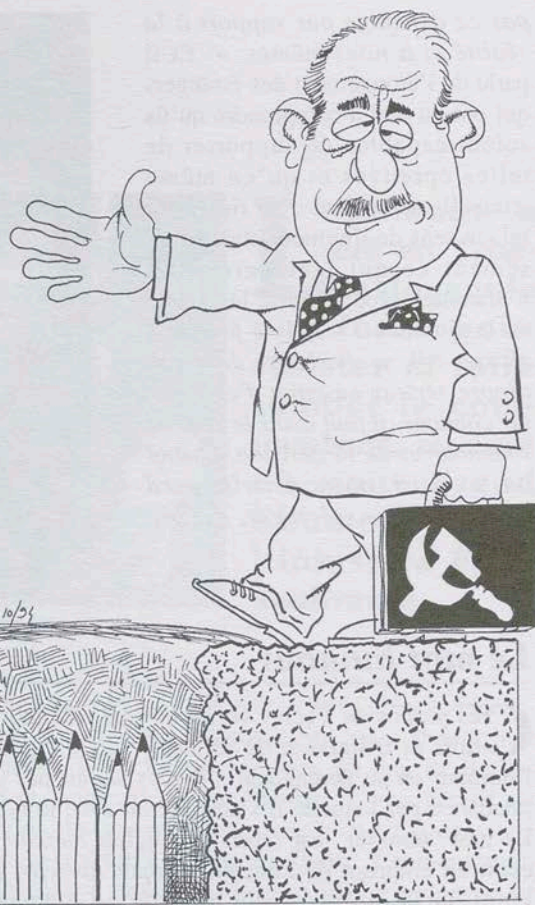
Les éclaircissements de Freud

Selon Freud, qui nous a livré sur ce sujet des réflexions pénétrantes, le plaisir de l'humour provient de « *l'économie d'une dépense de sentiment* »³, il émane d'une « *économie*

de dépense affective »⁴. En règle générale, précise-t-il, nous faisons preuve d'humour « aux dépens de l'irritation, au lieu de nous irriter »⁵. L'"humoriste" se trouve dans une situation telle qu'on peut normalement s'attendre à ce qu'il se montre profondément affecté, « il va se mettre en colère, se plaindre, extérioriser de la douleur, s'épouvanter, peut-être même se désespérer » et, cependant, « il n'extériorise aucun affect, mais fait une plaisanterie »⁶.

Freud entreprend de considérer l'humour « à la lumière d'un processus de défense » qui a pour but d'« échapper à la contrainte de la souffrance »⁷, de « prévenir la naissance de déplaisir »⁸ et il le conçoit comme « la plus haute de ces réalisations de défense »⁹. Ce que veut exprimer celui qui recourt à l'humour pour faire face à une situation qui comporte pour lui un réel danger pourrait se traduire ainsi : « Je suis trop grand(iose) pour que cela me touche de façon pénible »¹⁰. Ainsi, par l'humour, le moi entend-il affirmer son invincibilité, son invulnérabilité face aux dangers extérieurs : « Le moi se refuse à se laisser offenser, contraindre à la souffrance par les occasions qui se rencontrent dans la réalité ; il maintient fermement que les traumatismes issus du monde extérieur ne peuvent l'atteindre ; davantage : il montre qu'ils ne sont pour lui que matière à gain de plaisir »¹¹. Ainsi l'humour est-il une méthode de résistance contre l'adversité : « L'humour n'est pas résigné, il défie »¹².

En permettant à l'individu de se défendre contre l'irritation, la peur et la souffrance, l'humour lui offre la possibilité de se protéger contre la haine et la violence. Par ailleurs, l'humour possède en lui-même une formidable force de contagion, un immense pouvoir de conviction. Le spectateur-auditeur qui regarde et entend l'humoriste se trouve disposé à le suivre dans la voie qu'il a empruntée et répond volontiers à l'invitation qui lui est faite à venir partager son plaisir humoristique.



1) Vaclav Havel, *Interrogatoire à distance*, Paris, Éditions de l'Aube, 1989, p. 101.

2) *Ibid.*, p. 102.

3) Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, col. Folio essais, 1993, p. 411.

4) Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, col. Folio essais, 1993, p. 321.

5) Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *Ibid.*, p. 404.

6) Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, *Ibid.*, p. 322.

7) *Ibid.*, p. 324.

8) Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, p. 407.

9) *Ibid.*

10) *Ibid.*, p. 408.

11) Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, *Ibid.*, p. 323.

12) *Ibid.*, p. 324.

La caricature politique en Angleterre au XIX^e siècle

BERNARD QUELQUEJEU*

** Professeur d'éthique philosophique à l'Institut catholique de Paris, directeur de la Revue des sciences philosophiques et théologiques, auteur de nombreux livres dont La volonté dans la philosophie de Hegel, Paris, Seuil, 1972 ; Une foi exposée, en collaboration avec J-P. Jossua et P. Jacquemont, Paris, Cerf, 1983*

Alors que la morale victorienne cherchait à s'imposer, la revue *Punch* surgit, exprimant la résistance de tous ceux que l'ordre établi brimait dans leur existence quotidienne et leurs libertés.

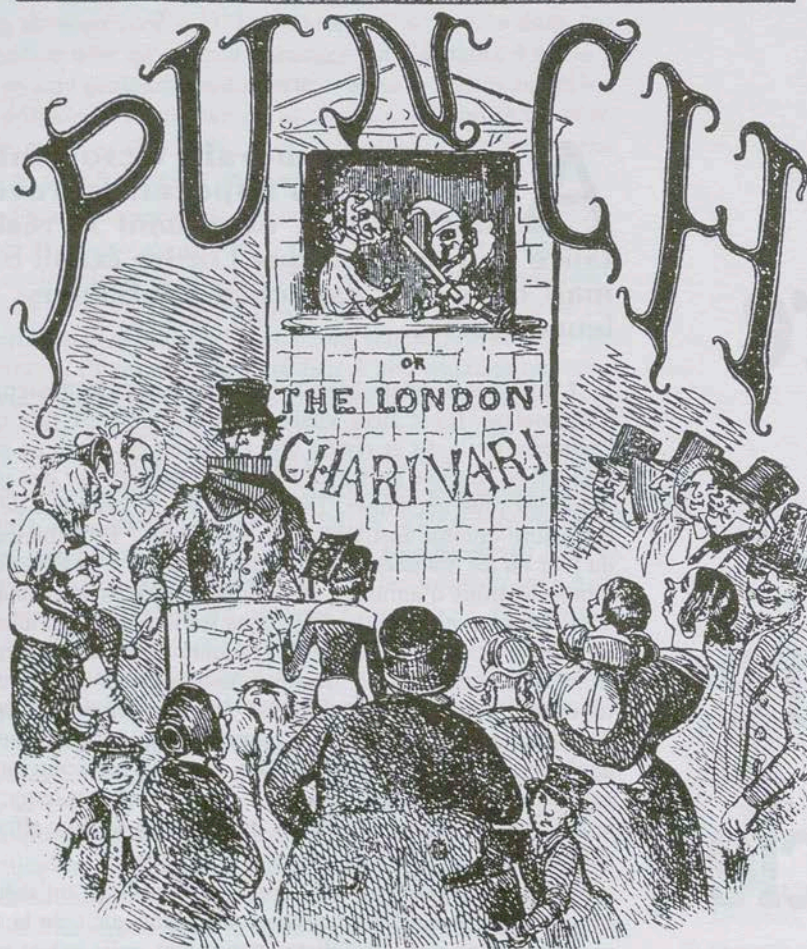
L'humour a existé bien avant que le mot le désignant n'apparaisse. Il est aussi vieux que la joie, c'est-à-dire que l'homme. On a dit et répété que l'homme est l'unique animal qui rit. La joie existe au fond des croyances et des religions les plus anciennes. De quand date l'invention de la caricature comme instrument de l'humour ? Probablement du jour où les hommes des cavernes se mirent à dessiner ces représentations d'animaux et d'humains que nous connaissons. On trouve des caricatures dans les tombes égyptiennes de Louxor et dans les ruines de quelques maisons romaines. Il est bien certain que le dessin humoristique n'est pas une invention moderne. On doit par ailleurs remarquer que l'humour le plus subtil, le plus corrosif est très souvent venu des minorités opprimées, qui s'en sont servies pour lutter sans violence contre la violence de leurs oppresseurs, et transformer les rapports sociaux en direction de leur affranchissement.

Selon Sigmund Freud, l'humour ne serait qu'un mécanisme de défense devant certaines situations que crée la vie moderne. Bien des spécialistes constatent qu'il existe une corrélation entre la complexité croissante de la vie, dans la société industrielle, aux prises avec les difficultés et les violences quotidiennes, et la prolifération d'un humour aigu, lucide et combattant. Quoi qu'il en soit, il semble bien que l'humour soit une manière d'affronter certains problèmes quotidiens, un mécanisme social et psychologique qui constitue un moyen pacifique de lutte contre les agressions, une réaction de défense contre tout ce qui amoindrit la vie et aliène la liberté. Nous allons pouvoir le vérifier en examinant

N° 1.]

FOR THE WEEK ENDING JULY 17, 1841.

[PRICE THREEPENCE.]



LONDON:
PUBLISHED FOR THE PROPRIETORS, BY R. BRYANT.

AT PUNCH'S OFFICE, WELLINGTON STREET, STRAND.

AND SOLD BY ALL BOOK-SELLERS.

Page de couverture du premier numéro de Punch. Caractérisée dès son origine par une critique radicale, non dépourvue d'un certain contenu social, cette revue n'épargnait même pas la reine Victoria. Elle est devenue une véritable institution nationale...

la naissance et l'essor d'une des formes les plus achevées de l'humour : la caricature sociale et politique en Angleterre au XIX^e siècle.

Un cas exemplaire : l'humour anglo-saxon

Au cours du XVII^e siècle, l'humour prit en Angleterre une existence littéraire. Il se développe dans l'attitude observatrice et critique des essayistes, dans la satire acerbe de Jonathan Swift et dans le roman célèbre de Henry Fielding, *Tom Jones*. L'humour prédomine de façon plus nette encore chez Laurence Sterne, avec son *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*. Il est peut-être le premier auteur auquel on puisse accoler le qualificatif d'humoriste au sens moderne du mot.

Le XIX^e siècle britannique voit fleurir le roman anglais dont Charles Dickens constitue une figure dominante. A vingt-cinq ans il avait déjà écrit *The Pickwick Papers*, considéré comme l'une des œuvres maîtresses de l'humour anglo-saxon.

Un autre grand classique de l'humour britannique au XIX^e siècle fut William Makepeace Thackeray, grand romancier et l'un des premiers rédacteurs du périodique *Punch* dont nous allons reparler. De par sa nature, Thackeray ne croyait guère en l'humour pour l'humour. Il disait — et cette conviction nous importe beaucoup — : « *L'humoriste ne souligne pas seulement le ridicule des choses ; il doit de plus inspirer la pitié, la tendresse et la compassion pour ceux qui souffrent. L'humoriste est une sorte de prédicateur laïque.* » Depuis *Le Livre des snobs* jusqu'à *La Correspondance de Yellowplush*, Thackeray a maintenu

cette idée d'un humour éducatif et didactique, qui, à l'occasion, ne laissait pas d'être corrosif vis-à-vis des injustices établies.

Une institution britannique : "Mr Punch"

Il n'est pas sans signification que l'époque victorienne, si grave et pondérée en apparence, ait présidé à la naissance de l'humour britannique sous sa forme la plus caractéristique et systématique. S'étalant de 1837 à 1901, cette époque fut une période de transition, et donc de grandes contradictions. Les jeux de l'humour de la Grande-Bretagne victorienne se manifestèrent avec force dans la revue *Punch*, qui pendant un siècle fut la revue humoristique qui sut préserver l'alcrité de cette génération : *Punch* est une véritable institution qui a observé avec une vigilance sans défaut et sarcastique l'évolution matérielle et spirituelle de l'Angleterre.

Comment est-elle née ? Il y a quatre ans déjà que la reine Victoria règne quand *Punch* voit le jour, à Londres. La joyeuse Angleterre — celle que l'on peut deviner sur les gravures de William Hogarth (1697-1764) ou les dessins de Thomas Rowlandson (1756-1827), brillante, dissipée, franche dans ses vices — s'est transformée, avec la venue du prince Albert, époux de Victoria, en un peuple d'apparence vertueuse, qui se croit régénéré par la lecture de la Bible et se voit, noirci par la fumée de ses usines, fier de sa richesse dans le splendide développement de son empire.

Victoria, éduquée d'après les principes de son oncle Léopold I^{er} de Belgique, sincèrement amoureuse de son époux Albert, entreprend d'extirper jusqu'aux moindres velléités libertines hanovriennes qui peuvent subsister. Elle sera l'inspiratrice de cette religion de la décence extérieure que sera la "morale victorienne". Albert, qui est le type du scolastique vertueux et persuasif, s'efforce de faire de son épouse une personnalité à son image et à sa ressemblance, et prétend qu'en retour, la nation s'identifie à sa royale épouse.

C'est alors que paraît la revue *Punch*. Ses textes, mais surtout ses dessins, témoignent d'une parfaite insolence. Le premier numéro sort le 17 juin 1841. Dès le début, la revue se caractérise par une critique radicale, expression d'une volonté manifestement porteuse d'un message social ; aux attaques de cette critique, la reine elle-même, clef de voûte et symbole de la société britannique, n'échappe point.

Le titre de la revue a une double signification. C'est une abréviation de "*Punchinello*", une des marionnettes populaires qui, sous le titre de *Punch and Judy*, sont venues divertir le pays de leurs traits d'esprit, mais aussi exprimer la réaction et la résistance de tous ceux que "l'ordre établi" brime dans leur existence quotidienne et leurs libertés. Mais *punch* signifie aussi "coup de poing" ; il est clair que le nouvel hebdomadaire entend à la fois divertir et combattre. Au cœur du radicalisme cruel de l'époque, *Punch* commence à rire scandaleusement de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*establishment*, c'est-à-dire la Couronne, l'Église et l'ordre établi.

La vente est d'abord de 6 000 exemplaires par semaine, mais avec la publication du premier numéro-almanach, le tirage passe spectaculairement à 90 000 exemplaires. La réalité ne manque pas d'humour : en effet, ce célèbre numéro est, en grande partie, écrit par deux collaborateurs qui sont en prison pour dettes ! Un autre paradoxe des débuts de *Punch*, mais qui atteste clairement sa signification sociale et politique, est que la diffusion de cet hebdomadaire, qui se voulait comique et humoristique, se voit triplée en quelques semaines grâce à la publication d'un poème tragique, intitulé « *La chanson de la Chemise* », dans lequel se trouvent évoqués les malheurs des femmes pauvres, victimes de l'oppression de l'industrie naissante, qui travaillent des journées entières dans les fabriques de chemises pour des salaires de misère. La lutte contre la violence sociale s'est pourvue des armes redoutables de l'humour.

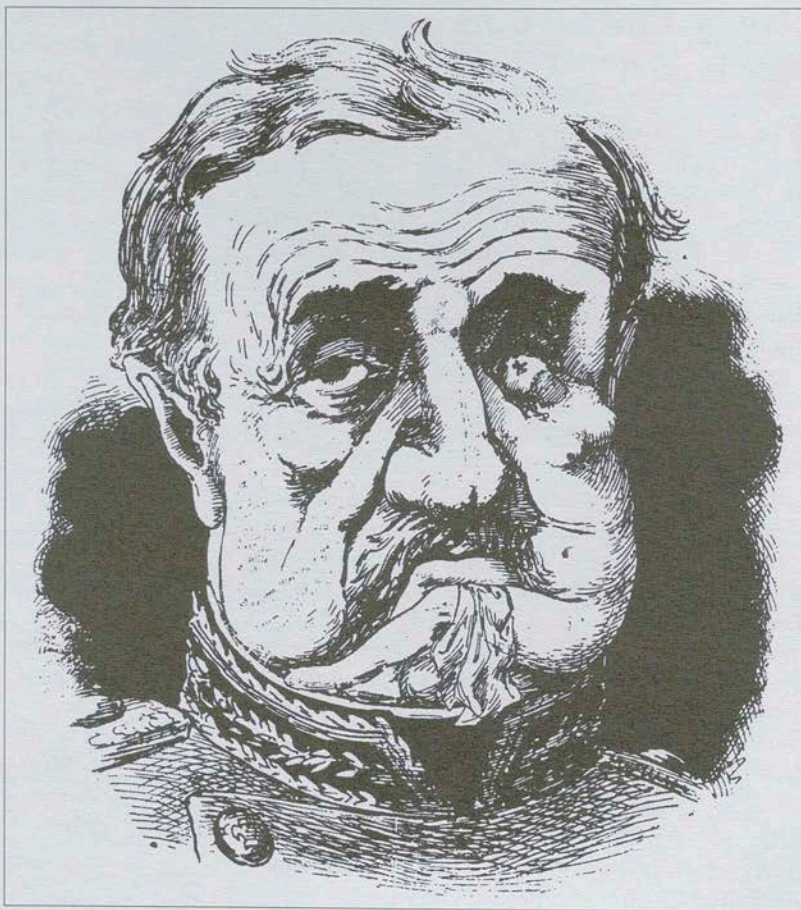
La caricature politique

Dès les début, le dessin humoristique occupe dans *Punch* la première place. *Punch* a pour premier directeur Douglas Jerrold, petit homme intempérant et sarcastique, que Thackeray appelait « *ce petit Robespierre* » ! Mais il n'est pas douteux que celui qui lança la revue fut le grand dessinateur John Lech, qui fut un caricaturiste de génie et un humoriste mordant. Lech fut pendant 23 ans la figure marquante et populaire de la revue. Quand John Lech mourut, à 47 ans, le Premier ministre était Disraeli : le vieux politique juif et conservateur avait été victime des plus féroces attaques

du crayon agressif de Lech ; cela n'avait d'ailleurs pas empêché Disraéli de lui accorder une pension à vie.

Le remplacement de D. Jerrold par un directeur plus conformiste, Mark Lemon, signifie un lent, mais sensible changement d'orientation de la revue. Peu à peu, *Punch* se transforma en une revue agréable à la bourgeoisie, toujours plus éloignée des audaces des intellectuels. Sous la houlette de M. Lemon, *Punch* accentua sa xénophobie nationaliste, et devint une revue très "britannique", d'un humour ésotérique parfois impénétrable, réservé à l'insularité anglaise. A telle enseigne qu'elle fut parfois interdite dans certains pays d'Europe — ce qui, selon son directeur, démontrait, non la force de la revue, mais la faiblesse politique de ces pays ! Comme le respectable *Times*, *Punch* devint la lecture habituelle des bien-pensants, et sans renoncer tout à fait à se servir de l'esprit mordant et combatif de ses premiers et glorieux temps, a continué à être un exemple typique de l'humour britannique, conforme à la définition du Français Jean Richepin : « *Les Britanniques savent rester très sérieux tout en se divertissant vraiment, sans jamais en donner l'impression. C'est en quoi consiste leur humour.* »

Les dernières années de l'ère victorienne se caractérisent par un retour de l'humour en littérature, avec l'usage du jeu risqué de l'ironie et du paradoxe, jeu conçu selon la célèbre définition d'Horace Walpole : « *La vie est une comédie pour ceux qui pensent et une tragédie pour ceux qui sentent.* » Ce seront bientôt les années des grands Irlandais, qui porteront bien haut au théâtre la flamme de l'humour qui aime jouer du paradoxe, comme Oscar Wilde, maître incontesté de ce jeu de rhétorique, et comme George Bernard Shaw, qui eut la gloire de donner à l'humour anglais le prix Nobel de littérature en 1925. L'un des derniers témoins de cette lignée, et non le moins célèbre, sera G.K. Chesterton, humoriste intellectuel créateur d'une prose succulente, rapide et émouvante.



Pendant ce qu'on a appelé la Belle Époque, les revues satiriques firent florès en France et d'extraordinaires écrivains et dessinateurs y collaborèrent.
Caricature du président de Mac-Mahon, parue dans *L'Assommoir*

Mais il reste que la revue *Punch* avait définitivement acclimaté en Angleterre, mais bientôt dans toute l'Europe et au-delà, selon les génies nationaux, ce genre particulier que constituent le dessin humoristique et la caricature. Il l'avait, en particulier, accrédité comme arme non-violente de combat social et politique. L'humour, manié avec lucidité et adresse, peut, en les tournant en ridicule, corroder le prestige des politiciens ou des leaders sociaux et religieux ; il peut

même, à la faveur de certaines occasions, contribuer à leur ruine. Il met en parfaite clarté l'hypocrisie de certaines décisions, de certains arguments. C'est pourquoi tout porteur d'une parcelle de pouvoir craint la critique ironique, plus que tout, le dessin humoristique.



Pourquoi le dessin ? Les caricaturistes d'aujourd'hui aiment à raconter l'anecdote de ce politicien new-yorkais nommé Tweed, qui eut à en découdre en 1870 avec un concurrent qui avait monté contre lui une implacable campagne de graffitis : « *Je me moque bien de ce que l'on peut écrire de moi, disait-il : la majorité de mes électeurs sait à peine lire. Mais ces damnés dessins... !* »

Winston Churchill était passé maître dans l'art d'attaquer ses adversaires en se moquant d'eux et de mettre fin à une situation tendue par une remarque caustique. Harold Mac-Millan, autre Premier ministre britannique, s'entendait aussi fort bien à déconsidérer les autres ; je rappellerai seulement la fameuse séance des Nations unies, au cours de laquelle Nikita Khrouchtchev se servit de sa chaussure pour protester en frappant sur son pupitre ; alors, posément, Mac-Millan demanda : « *J'aimerais qu'on me donne la traduction !* » Les délégués éclatèrent de rire. Pendant la Seconde guerre mondiale, le gouvernement britannique avait un Service de la guerre psychologique qui, entre autres tâches, avait pour mission d'inventer des plaisanteries sur Hitler et sur les soldats de l'Axe. Un homme qui a fort bien compris le pouvoir politique de l'humour, ce fut le président Nasser : au Caire, il avait à sa solde un collaborateur dont toute la mission consistait à lui rapporter les dernières caricatures ou plaisanteries qui couraient sur son gouvernement : Nasser estimait qu'en sachant de quoi les gens se riaient, il connaîtrait mieux ses points vulnérables. Il avait raison. Le président John F. Kennedy avait, lui aussi, de l'esprit, et il savait s'en servir pour briser la rhétorique de l'adversaire.

Oui, depuis *Punch* et, pour une large part, à la suite de *Punch*, chaque grand organe de presse, quotidien ou hebdomadaire, se doit de faire place, en première page bien souvent, à un dessinateur ou à un caricaturiste, chargé de "faire voir" ce que la lecture des nouvelles quotidienne cache le plus souvent, et qu'a excellemment exprimé Pascal, comme aime à le rappeler André Comte-Sponville : « *La tyrannie, c'est le ridicule au pouvoir.* » Et contre le ridicule, connaissez-vous une arme plus puissante que le rire ?

*Les enjeux internationaux — la politique — les idées
la littérature — la philosophie — les avancées de la science
le théâtre — le cinéma — la musique — les questions
sociales et religieuses... vous intéressent :*

LISEZ TOUS LES MOIS

ÉTUDES

à paraître dans les prochains numéros :

Prisons d'Afrique. Enfer et damnation

Alain AGBOTON

Les enfants domestiques en Haïti

Christian SEMUR

Environnement, agriculture
et développement durable

Dominique VERMERCSE

Mondialisation, délocalisations, exclusion

Jean PLUCHARD

L'Eglise d'Amérique latine et la modernité

Sylvie KOLLER

Dans chaque numéro : Choix de films, Chroniques de théâtre, Revue des livres, Choix de disques

Le numéro (144 pages) : 55 F - étr. : 62 F

Rédacteur en chef

Abonnement (11 numéros/an) : 460 F - étr. : 560 F

Jean-Yves CALVEZ

En vente dans les grandes librairies

Pour recevoir un numéro ou vous abonner envoyez vos nom, adresse et règlement à l'ordre d'Études à :
Assas Editions • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - ☎ (1) 44 39 48 48 - Minitel : 36 15 SJ*ETUDES

Le labeur de l'humoriste

ÉTIENNE LÉCROART*

* Dessinateur humoriste, travaillant pour Politis, Le Nouvel économiste, La Croix, Spirou, Talents... ; et aussi bénévolement pour Alternatives non-violentes et quelques autres revues à faible budget.

L'humour est nécessaire. La grande et la petite presse y ont recours en faisant appel à des dessinateurs professionnels. Chacun a son style, une éthique, mais aussi des cas de conscience !

« L'humour, c'est quelque chose qui met les gens en colère quand on leur dit qu'ils n'en ont pas. »

Ronald Searle

Peut-on rire de tout ?

La question des limites, de "jusqu'où peut-on aller ?", se pose forcément à tout humoriste. Il n'y a pas, je crois, de réponse bien définie à cette question.

En tout premier lieu, un humoriste, à quoi ça sert ? A révéler l'absurdité, la bêtise de l'homme. Henri Bergson disait que l'humour provient du mécanique plaqué sur du vivant : « *Le dessin est généralement comique en proportion de la netteté et aussi de la discrétion avec laquelle il nous fait voir en l'homme un pantin articulé [...], mais continue de nous donner l'impression d'un être qui vit.* » Je crois que c'est un peu ça le boulot de l'humoriste : révéler les comportements mécaniques, absurdes de l'homme.

Cet homme c'est :

- soit un homme précis, montré dans le dessin, un personnage célèbre ;
- soit un groupe d'hommes, une société, voire même l'humanité dans son ensemble ;
- soit le lecteur lui-même à travers sa réaction.

Dans ce dernier cas, l'humour peut être purement gratuit, le fond importe moins que la forme ; ce type de dessins



fonctionne comme un piège à lecteurs, il court-circuite ses mécanismes de pensée, le déstabilise, arrive là où on ne l'attend pas. Rient alors ceux qui rient d'eux-mêmes. Ce genre de dessins m'intéresse énormément, mais ici la question des limites ne se pose pas vraiment. C'est différent pour le dessin d'actualité, le dessin de société. Ces dessins-là (appelons-les : dessins de presse) ont toujours une part d'agressivité, ce sont des réponses à la fois défensives et offensives à des agressions, à des absurdités. L'astuce est de trouver les meilleures armes pour y répondre. J'essaie alors de positiver mon agressivité, en transformant ce qui m'agresse en source de plaisir. L'humour peut réussir cela. Malheureusement parfois le dessin répond avec violence à l'agression de départ.

Par exemple, quand un dessin représente une personne, je crois qu'il vaut mieux tenter de la respecter même si cette personne apparaît comme peu respectable. Dans le cas des dessins sur Le Pen, je tente de représenter ce qui me semble déjà monstrueux, inhumain chez lui (racisme, goût du pouvoir fort, mépris de l'autre...). Je renvoie une image déformée, certes, mais c'est son image, ce qu'il me montre. Je ne vais pas me moquer de sa vie privée. Je force juste un peu le trait, mais le personnage a déjà fait 95 % du travail.

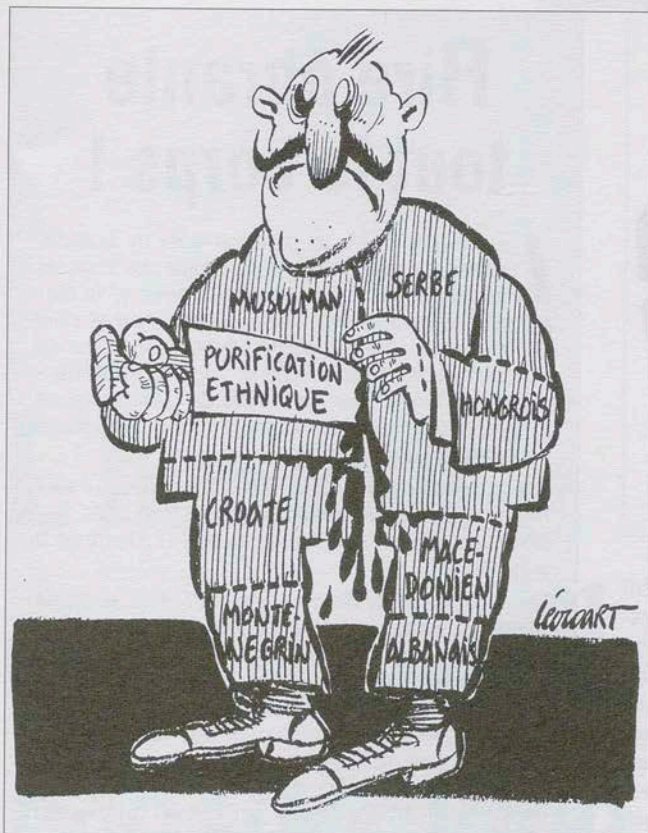
Dans l'actualité récente il y a eu notamment sur la santé et le passé de François Mitterrand des dessins (et des articles) que j'ai trouvés durs à son égard. Même si Mitterrand sait à quoi il s'expose, vu sa situation, peut-on

par exemple lui envoyer sa mort à la figure ? J'ai fait moi-même un dessin sur ce fait d'actualité, mais j'espère avoir évité cela ; je n'ai ni enterré Mitterrand, ni fait de lui un SS. Je force un peu, je caricature mais je ne crois pas le détruire. Ronald Searle disait : « Si vous frappez quelqu'un, il s'obstine dans ses vues, si vous le chatouillez, il se rendra peut-être à vos arguments. »



De toutes façons, ce n'est pas tellement une part de mon travail que j'aime beaucoup : plutôt que de caricaturer, d'agresser une personne, je préfère souvent élargir mon champ en croquant plutôt l'attitude d'un groupe, d'un parti. Cependant, là encore, je ne me permets pas tout. Sur la guerre en ex-Yougoslavie, j'ai vu des dessins qui faisaient des massacres et des viols des prétextes à des gags. Je peux comprendre le dessinateur qui a envie de les faire, et ainsi de répondre par la violence à la violence, mais je me demande toujours si une personne violée elle-même, ou dont la famille a été massacrée, tombant sur ces dessins, pourrait les accepter ? Je ne le crois pas. Alors j'évite cela et je fais des dessins peut-être moins drôles, mais plus distanciés (dessin page suivante).

Il y a pourtant des dessins "violents" qui me font rire (peut-être d'ailleurs parce qu'ils m'agressent), mais tout le



monde ne peut pas en rire. J'ai ri à des dessins sur les camps de concentration, mais j'imagine qu'un ancien déporté ne les supporterait pas ; aussi je ne me sens pas le droit de les faire, ni, encore moins, de les voir reproduits un peu partout. Desproges disait à ce propos : « On peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui. »

Le dessin de presse stéréotypé

Il y a aussi dans le dessin de presse des stéréotypes qui souvent me gênent : un patron sera toujours gros, arrogant, avec un cigare, un paysan sera mal rasé, boueux, avec un béret (et si possible l'air benêt). J'essaye d'éviter ce

genre, mais le dessin d'humour devant être très lisible pour être efficace, il est très difficile d'échapper à ces conventions. J'ai parfois eu des réactions à mes dessins de personnes s'étant senties agressées. J'ai fait par exemple pour *Politis* un dessin où des femmes n'ont pas supporté l'image de la femme représentée. Je peux comprendre leur réaction, cependant j'estime ne pas avoir dégradé l'image de la femme, mais de l'avoir désacralisée tout au plus.



Souvent on m'a reproché, et à d'autres dessinateurs pareillement, de dessiner des femmes laides, or je ne pense pas les faire plus laides que mes bonshommes. Il y a une sorte de tabou sur l'image de la femme, ce qui fait, je crois, que les dessinateurs évitent d'utiliser des personnages féminins. Alors qu'en fait les dessinatrices, elles, peuvent se le permettre plus librement et souvent osent des dessins que je ne pourrais pas faire (voir Brétécher, Beaunez, etc.).



Les réactions des groupes de personnes "opprimées" sont souvent difficiles à prévoir. J'ai ainsi fait pour l'association "Agir ici" un dessin qui a été perçu par certaines personnes comme antisémite, ce dessin leur rappelant « les caricatures de l'entre-deux guerres ». En fait le simple fait de représenter un marchand avec un gros nez (gros nez que l'on retrouve dans la plupart de mes personnages) suffit pour que certains y voit une caricature de juif. Mais ce genre de réaction est accidentelle, et j'essaie toujours de ne pas en provoquer. Néanmoins, si je veux faire un dessin sur un sujet sensible (juif, femme, religion, etc.) je ne me gêne pas. Je prends des précautions, mais je pense dire ce que j'ai à dire.

Pour éviter les réactions trop violentes, l'humour est fort utile, il permet, plutôt que d'aborder les problèmes de front, de les aborder de biais, là où on ne m'attend pas, mettant ainsi les rieurs de mon côté.

Cependant un dessin d'humour est forcément toujours un peu réducteur, un peu grossier. De par sa nature, il caricature. Il ne traite qu'un aspect du problème. Il ne peut pas tout dire, ni tout relativiser, en cela il est nécessairement un peu arbitraire. J'essaie de faire avec. Le dessin de presse est très limité par ses moyens codifiés, mais aussi par son public : il ne touche que peu de gens et souvent prêche pour les convaincus. Je ne pense pas qu'un jour un dessin ait changé les vues d'un tyran. Peut-être peut-il modifier la façon de voir de certains lecteurs, ébranler les certitudes de certains, déjouer l'agressivité d'autres. Peut-être... Peut-être que ce n'est déjà pas si mal !

Rire ébranle tout le corps !

Le rire met en jeu un grand nombre de muscles depuis les petits muscles du visage, les muscles du larynx, les muscles respiratoires et le diaphragme jusqu'à la musculature abdominale et celle des membres. Il s'agit d'une véritable onde qui se transmet de proche en proche en augmentant d'intensité jusqu'à intéresser l'ensemble de la musculature striée (volontaire), mais aussi la musculature lisse (involontaire) de l'organisme.

Les muscles du visage sont de petits muscles qui sont responsables de l'expression. Ils sont soit plats, soit circulaires, et sont symétriques de part et d'autre de la ligne médiane.

Ces muscles plats (frontal, temporal, petit et grand zygomatique) par leur contraction attirent les coins de la bouche et des paupières vers le haut, créant l'expression rieuse. Je note d'ailleurs que zygomatique est à l'origine de « zigomar », personne drôle, comique, amusante, farfelue. Le zigomar fait grand usage de ses muscles zygomatiques, sa bouche s'ouvre largement, il se « fend la pipe » ou la « pêche » ou la « poire » ; toutes ces expressions qui fleurent bon le terroir attestent de l'enracinement du rire dans la culture populaire.

En même temps, les masséters, qui sont les muscles puissants de la mastication, se relâchent, les mâchoires s'écartent. On sait combien la crispation des masséters peut être gênante chez les sujets anxieux, allant jusqu'au grincement de dents permanent (bruxisme) et à l'usure de l'émail dentaire. [...]

Le rire s'accompagne de mouvements amples de la cage thoracique. Lors de l'inspiration interviennent les muscles les plus puissants qui vont amplifier la cage thoracique dans ses trois dimensions : verticale, transversale et antéro-postérieure.

Extrait du livre du Dr Henri Rubinstein, *Psychosomatique du rire*, Paris, Laffont, 1983, pp. 63-65

L'humour comme outil pédagogique

JEAN-PAUL TAIEB*

* Professeur de français au collège Saint-Elisabeth (13),
en formation doctorale

Quand des élèves de troisième ont un professeur de français qui manie traits d'esprit et histoires drôles, ils mémorisent rapidement les règles de syntaxe, de grammaire et d'orthographe, tout en découvrant le plaisir de lire les auteurs classiques.



Jean-Paul Taieb

**Qui suis-je, d'où viens-je,
dans quel état j'erre ?**

L'humour s'est présenté à moi telle une révélation dès que je fus en âge de lire. Par la suite, cet éveil spirituel s'est opéré avec davantage d'exactitude en parcourant les écrits des romanciers du siècle dernier dont certaines idées maîtresses se cristallisaient sous diverses formes comiques.

Rappelons quelques concepts fondamentaux énoncés par Honoré de Balzac, telles les célèbres formules : « *Tout bonheur matériel repose sur des chiffres* »¹ ; ou encore : « *Les lois sont des toiles d'araignées à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites* »².

Les pensées et propos du Sganarelle de Molière m'attirèrent par leur facétie et leur authenticité. On apprend dans *Le médecin malgré lui*, que « *les verrous et les grilles ne font pas la vertu des femmes et des filles* ».

Ainsi, comment focaliser sur une notion ou mettre en relief une attitude caractérisant un être si ce n'est à travers

une forme humoristique ? Comment avouer, dans une autobiographie, par exemple, ce qui n'est pas avouable, remettre en question un principe ou une institution qui ne tolère pas les reproches si ce n'est une fois encore en l'énonçant de manière comique ? Comment enfin exprimer l'essence profonde des êtres et des choses sans "voyeurisme" si ce n'est en plaisantant ?

« Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain. »³

Au départ, mes élèves méprisent la littérature...

Quand j'ai été parachuté, selon la formule consacrée, dans les hermétiques méandres de l'Éducation nationale en tant que professeur de lettres modernes de collège, les élèves de troisième (14-15 ans) ont rapidement manifesté un total mépris pour la littérature. Il m'a semblé dans un premier temps que ma tâche était vaine dans une société où le livre a totalement perdu ses lettres de noblesse auprès des pré-adolescents.

Lire *Hamlet* lorsqu'il est si séduisant de découvrir le personnage sous les traits de Mel Gibson, que c'est tentant ! C'est également alléchant que d'échapper à l'excellent roman épistolaire de de Laclos au profit de M^{me} Close dans *Les liaisons dangereuses* de Milos Forman. Quoi de plus facile que de voir passivement un Renaud, peu convaincant d'ailleurs, plutôt que de lire *Germinal* de Zola !

Contempler Sophie Marceau dans *Fanfan* au détriment du roman de Jardin, avouons que c'est enivrant ; quoique dans ce dernier cas, mieux vaut peut-être effectivement observer l'actrice que la syntaxe de l'écrivain.

Enseigner autrement le français, c'est possible !

Laisant libre cours à ma personnalité fantaisiste, j'ai donc commencé à enseigner le français comme on raconterait une histoire drôle. Nous construisions par exemple une séquence d'apprentissage d'expression orale en

Glossaire

Contrepèterie : Inversion des lettres ou des syllabes d'un ensemble de mots pour en obtenir d'autres dont l'assemblage ait également un sens, de préférence burlesque.

Paronomase : Figure qui consiste à rapprocher des mots presque homonymes dans une phrase.

Antonymie : Juxtaposition de mots qui s'opposent par le sens.

Antinomie : Opposition antinomique de deux lois ou principes.

Métaphore : Figure rhétorique qui consiste dans un transfert de sens par substitution analogique.

Diérèse : Dissociation des éléments d'une diphtongue.

Synérèse : Prononciation groupant en une seule syllabe deux voyelles contiguës d'un même mot.

/ã/ : Son phonétique désignant la nasalisation en "an", "en", "em", etc.

Anaphore : Mot (ou groupe de mots) placé en tête de phrases afin d'obtenir un effet de renforcement et de symétrie.

Rimes suivies (ou plates) : Soit le schéma

— A
— A
— B
— B ; etc.

Rimes suffisantes : Au moins deux homophonies identiques.

Rimes riches : Au moins trois homophonies identiques.

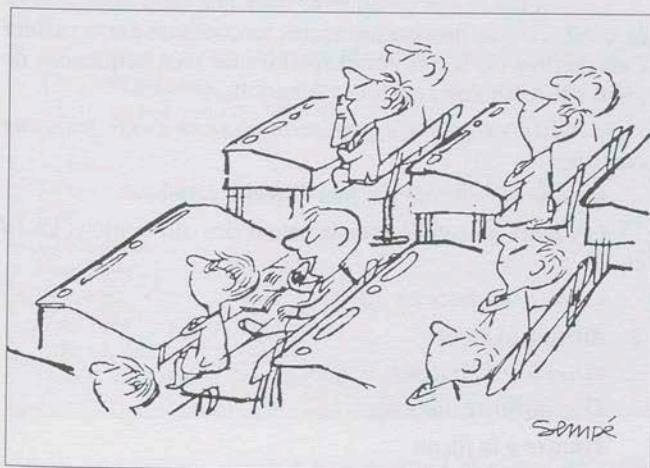
nous basant sur le précepte de Chamfort : « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. »⁴

Les élèves devaient alors construire un scénario dans lequel venait se greffer un quiproquo enclenchant le rire. Le résultat fut plus que satisfaisant.

Les enfants prirent vite conscience que les contrepèteries et les paronomases que je leur adressais en disaient plus que de longs et futiles discours (pour les mots savants, voir le glossaire en encadré). L'apprentissage de la grammaire, sans rien négliger de la morphosyntaxe et autres effets stylistiques, est passé de rébarbatif à nécessaire.

Comme je ne possède pas de charisme capable de générer au sein des foules une attention imperturbable, le manque de travail, de sérieux, l'absentéisme et les innombrables conflits furent réglés, puis révolus, grâce à l'humour.

Mimer de façon caricaturale et burlesque une attitude laxiste ou oisive devant la classe constitue un effet dissuasif garanti, même si le ridicule ne tue plus ! D'ailleurs le Figaro de Beaumarchais disait : « *je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.* »⁵ L'humour m'offrait alors la possibilité de responsabiliser les pré-adolescents sans avoir à les sermonner, ce qui n'aurait fait que dresser de l'animosité entre nous.



Pour illustrer nos propos, notons par exemple que l'attention d'un apprenant s'évapore toutes les vingt minutes, idée aujourd'hui reçue par la plupart des professeurs. Il faut par conséquent martyriser, tel un incontinent verbal, les chers élèves, et ce à trois reprises, si on désire être écouté pendant une heure. J'ai donc décidé de mon plein gré de gérer ces trois coupures inhérentes à toute situation d'apprentissage en racontant des blagues. J'admets que la plupart sont "préparées" ; je veux dire insérées dans mes notes, car elles me permettent d'introduire un point du programme.

Exemple : un "maso" dit à un "sadique" : « *Frappe-moi !* » ; et le "sadique" répond : « *Non !* » Les enfants rigolent, moi

aussi, puis je leur demande en quoi est-ce risible. Type de réponses : « *Parce que le "sadique" jouit de ne pas frapper le "maso" par esprit de contradiction.* » « *Parce que c'est justement contradictoire de sa part de ne pas frapper le "maso".* » Ou encore : « *parce que le "sadique" ne désire pas que le "maso" puisse jouir de ses actes.* » Bref, les élèves viennent de découvrir un principe très important en rhétorique : l'antonymie.

Nous pouvons alors aborder l'antinomie et le paradoxe en toute simplicité puisqu'ils ont déjà compris le fonctionnement ainsi que la portée de ces figures de style.

Pour ouvrir agréablement un cours sur la dérision existentialiste chez Boris Vian⁶, il me suffit de citer la devinette : « *Quelle est la différence entre un dollar et un rouble ?* » Réponse : « *Un dollar.* » Éclat de rire général. S'ensuit une réflexion visant à localiser les instruments du rire qui s'avèrent être la dérision et l'absurde.

Nous avons en partie expliqué l'univers de Vian. Après une étude soignée et approfondie d'un de ses romans⁷, nous avons transféré le thème de l'absurde à celui du non-sens. Même procédé humoristique. Je raconte une rapide plaisanterie en guise de préambule. Exemple :

« — Docteur, j'ai des trous de mémoire.

— Oui, et depuis quand ?

— Depuis quand quoi ? »

Ou : « *Docteur, lorsque je dis "abracadabra", les gens disparaissent. Docteur, où êtes-vous ?* »

Moralité : non seulement je m'amuse littéralement pendant six minutes par heure, temps que j'aurais de toute façon perdu en leur demandant d'être plus attentif ou de cesser de discuter avec le voisin, mais j'en profite souvent pour amorcer une nouvelle leçon ou un "passage obligé" littéraire.

Les joies de la métonymie

L'expérience aboutissant à un succès inespéré, j'ai passé plus de deux années à canaliser la majeure partie du programme de lettres en une forme humoristique. En voici un aperçu. Lors d'une séance de travaux pratiques dont l'objectif premier et avoué était de manipuler à bon escient

un langage imagé, nous nous sommes entraînés à reconnaître des comparaisons, des métaphores et des métonymies dans des textes. Une fois le repérage effectué, les élèves avaient des difficultés à discerner une métonymie d'une métaphore.

Je leur ai fourni quelques clichés plus proches de leur variété linguistique : casser la croûte (pour manger) ; amener la ville (les habitants) ; boire un verre (pour le contenu) ; croiser le fer (pour un duel). Les enfants se sont alors créés leur propre définition de la métonymie. Un linguiste dirait qu'elles demeuraient simplistes et vulgarisées, mais la compréhension s'était néanmoins opérée.

Par la suite, nous avons inversement essayé de construire une définition scientifique et technique du phénomène : *« Procédé stylistique qui évoque un phénomène par le biais d'une image évoquant ce même phénomène. Exemples : avoir le nez qui coule (être enrhumé) ; broyer du noir (s'ennuyer) ; être mort de rire / plié en deux (rire franchement) ; avoir du cœur (des sentiments) ; savoir quelque chose sur le bout du doigt (une bonne connaissance) ; etc. »* La définition du Petit Robert est presque égale. Inutile de vous dire que leur hypothèse est désormais mienne.

L'emploi de métonymies bouffonnes a ainsi permis aux élèves de comprendre cette délicate notion et il m'a de plus donné la possibilité d'améliorer ma fiche pédagogique en l'ancrant davantage dans le vécu des enfants !

Même l'alexandrin peut devenir poétique !

Nous avons abordé le système métrique qui régit la poésie versifiée et prosaïque en créant lors de séances de travaux pratiques des écrits dont la seule vocation était d'enclencher le rire.

En guise de moyen mnémotechnique, les enfants se devaient de trouver à chaque étude d'un point de métrique une formule caractérisant l'effet de style, le définissant et l'utilisant. Complicé, me direz-vous ? Lisez plutôt :

« Alexandrin : La bête à douze pieds qui tiraille vos âmes

Se nomme alexandrin et ce n'est pas un drame. »

Chaque vers comporte bien 12 syllabes.

*« Décasyllabe : Mes répliques comportent dix syllabes
Mais quelques-uns me prennent pour un crabe. »*

Il y a effectivement 10 syllabes.

*« Octosyllabe : Je me prends pour une araignée
Dans les poèmes versifiés. »* Etc.

Ces créations, remarquables disons-le, me servirent de support quant à l'explication du "e" caduc. Elles se prêtèrent aussi à l'analyse de hiatus et des phénomènes de diérèse et de synérèse (voir encore le glossaire pour les mots savants !).

Les exercices s'accomplirent dans une telle effervescence créatrice que nos poètes en herbe continuèrent à manier l'alexandrin ou les allitérations lors de mes séquences de grammaire. En voici quelques échantillons.

« Allitération : Ce son scandé sans cesse par une consonne

Est une allitération qui tout le temps tonne. »

Les deux alexandrins comportent des allitérations en /s/ et /t/.

« Une assonance en "a"

*Attrapa la mala-
die et le grand dada
D'apparaître dans ma
syntaxe à la façon
d'un émoi effroyable. »*

Outre l'assonance en "a" et la régularité rythmique du "poème", on remarque également les allitérations en "n" et en "d" ainsi qu'une assonance en /ā/.

« L'Anaphore est en tête des propositions ;

L'Anaphore a toujours la même position.

L'Anaphore a pour objectif et prétention

D'ancrer dans l'esprit du sujet une notion. »

Cette définition que nous avons élaborée ensemble a le mérite d'insister sur l'intention sémantique recherchée à travers l'anaphore. Le mot clef est lui-même en position anaphorique afin de mettre en évidence son importance. Enfin, les quatre propositions constituent des alexandrins dont les



Devos, virtuose de la sémantique

Avec Raymond Devos, on n'a jamais honte de rire ! Enfileur de calembours, Devos, à 72 ans, continue de jouer avec les mots et donne à voir le tragico-comique de notre société.

Ouï-dire

Il y a des verbes qui se conjuguent très irrégulièrement.

Par exemple, le verbe **ouïr**.

Le verbe ouïr, au présent, ça fait :

J'ois... j'ois...

Si au lieu de dire « j'entends », je dis « j'ois », les gens vont penser que ce que j'entends est joyeux alors que ce que j'entends peut être particulièrement triste.

Il faudrait préciser :

« Dieu, que ce que j'ois est triste ! »

J'ois...

Tu ois...

Tu ois mon chien qui aboie le soir au fond des bois ?

Il oit...

Oyons-nous ?

Vous oyez...

Ils oient.

C'est bête !

L'oie oit. Elle oit, l'oie !

Ce que nous oyons, l'oie l'oit-elle ?

Si au lieu de dire « l'oreille », on dit « l'ouïe », alors :

— L'ouïe de l'oie a ouï.

Pour peu que l'oie appartienne à Louis :

— L'ouïe de l'oie de Louis a ouï.

— Ah oui ?

Et qu'a ouï l'ouïe de l'oie de Louis ?

— Elle a ouï ce que toute oie oit...

— Et qu'oit toute oie ?

— Toute oie oit, quand mon chien aboie

le soir au fond des bois, toute oie oit :

ouah ! ouah !

Qu'elle oit, l'oie !...

Au passé, ça fait :

J'ouïs...

J'ouïs !

Il n'y a vraiment pas de quoi !

Extrait du livre *Matière à rire*, de Raymond Devos, Paris, éd. Orban, 1991, pp. 81-82

rimes sont suivies quant à leur position et riches ou suffisantes en ce qui concerne leur qualité.

Étudier du Paul Valéry ou du Saint-John Perse, dont les exquises rhétoriques n'ont d'égale que la divine virtuosité de leur technique énonciatrice, fut chose aisée, tant l'ambition que représentait la volonté d'être plus comique que le voisin avait élevé leur niveau d'analyse linguistique.

L'humour chasse la violence

Disons également que nous avons réfléchi sur la notion même d'humour en se servant du devoir dit de "réflexion" qui constitue en Troisième une introduction au principe de l'inévitable dissertation de rigueur au lycée. Les

adolescents saisirent progressivement son immense et inexploré pouvoir.

Nous réfléchîmes par conséquent sur certaines citations ; Rabelais écrivant que « le rire est le propre de l'homme »¹⁰ ou bien encore la maxime d'Alain expliquant que « le sourire est la perfection du rire [...]. Comme la défiance éveille la défiance, le sourire appelle le sourire ; il rassure l'autre sur soi et toutes choses autour. »¹¹

Il en résulte essentiellement que les enfants tenaient à distinguer humour et critique ironique. On s'efforça donc de lister les aspects positifs d'un humour respectueusement utilisé mais aussi le mal qu'il était capable de susciter.

Les élèves eurent, lors d'un brevet "blanc", à réfléchir sur la violence et le moyen d'y remédier par l'humour. Le

sujet qui avait été traité au brevet des collèges de Rouen en 1993¹² se profilait à travers un extrait de *Si le grain ne meurt* d'André Gide où il était question de la rivalité opposant deux adolescents. L'un était un « *grand sacré rouquin au front bas* » alors que le narrateur demeurait frêle et peu attiré par le bellicisme. Le texte relate comment le narrateur, dont la fureur décuplait par les sarcasmes de l'autre, en vint à le cogner, puis à prendre de manière inattendue le dessus sur son adversaire tout en étant « *dégoûté de sa victoire* ».

Le libellé du sujet de réflexion se formulait de la façon suivante : « *Pensez-vous qu'on puisse parfois résoudre certains problèmes par la violence ? Quels sont les dangers d'un tel choix ? Dans un devoir organisé, vous développerez vos réflexions en vous appuyant sur des exemples tirés de votre expérience personnelle et de votre connaissance de l'histoire et de l'actualité.* »

Pour être tout à fait honnête, je dois bien reconnaître que cette problématique m'intéressait à plus d'un titre. J'étais tout d'abord désireux de savoir si les adolescents étaient en mesure d'établir une corrélation entre le thème abordé par le sujet et l'humour, ce que quelques-uns firent. Ils me démontrèrent par exemple que l'humour pouvait constituer un moyen de défense plus percutant qu'une rixe inutile. Ils comprirent surtout que de plaisanter intelligemment d'une situation épineuse pouvait contribuer à l'apaiser.

Le sujet était également opportun lorsque l'on sait qu'une énigmatique rivalité opposait nos élèves de 3^{ème} à ceux du collège le plus proche. La situation était devenue telle que nous devions fréquemment intervenir à l'orée du collège dans l'espoir de séparer deux adolescents en train de se battre. Après corrections et maintes discussions, les enfants reconnurent que la solution nécessitait d'autres "outils" que les poings. Pourquoi ne pas exprimer son désaccord à travers le rire ?

À l'issue de cette prise de conscience collective, j'ai donc proposé à la classe de passer une heure à mettre à jour toutes nos différences sur un mode humoristique. Il était possible de signaler en plaisantant une incohérence comportementale chez un camarade sans avoir recours à l'humiliation et à la dérision. La séquence s'avéra cocasse mais parfaitement efficace. J'appris pour ma part, et de manière fort risible, que j'avais certains tics me rendant aisément imitable.

Au secours, mes élèves lisent !

Ma stratégie d'apprentissage par le rire s'appliqua par la suite à la littérature française et étrangère. Quelques lecteurs se mirent à apprécier Cocteau¹³, Kerouac¹⁴, Auster¹⁵, Barjavel¹⁶ ou Magnan¹⁷, pour ne citer qu'eux, car leurs satires historiques et sociales passaient par l'humour. J'eus alors peu de mal à leur faire lire des piliers de notre patrimoine romanesque comme le préconisent à juste titre les instructions officielles. Les élèves apprécièrent la dérision narrative de Diderot dans quelques extraits choisis de *Jacques le fataliste et son Maître* :

« *Que cette aventure ne deviendrait-elle pas entre mes mains, s'il me prenait en fantaisie de vous désespérer ! Je donnerais de l'importance à cette femme ; j'en ferais la nièce d'un curé du village voisin ; j'ameuterais les paysans de ce village ; je me préparerais des combats et des amours ; car enfin cette paysanne était belle sous le linge [...]. Revenons à nos deux voyageurs...* »¹⁸ Les intrusions déroutantes du narrateur virtuel de ce récit intriguèrent et amusèrent beaucoup les élèves.

Quelques pré-adolescentes de 3^{ème}, attirées par ce que nous faisions en lettres, décidèrent de se mettre à la lecture. Apparemment, elles étaient surtout soucieuses de parcourir de belles histoires romantiques mais qualifiaient les préposés du XIX^e siècle de « *trop difficiles à lire* ». Je les ai donc aiguillées sur Alexandre Jardin¹⁹ puis sur des textes plus fouillés encore comme *Un amour* de Dino Buzzati.

Nous eûmes droit à d'excellentes fiches de lecture. La frénésie de lire se propagea rapidement, si bien que certains finirent par lire pour ne pas passer pour des idiots. On me demanda aussi d'aborder des « *histoires vraies* ». Des exposés furent alors réalisés avec brio sur des autobiographies variées comme *Les Mots* de Sartre ou *Enfance* de Nathalie Sarraute.

Nous travaillâmes aussi sur un extrait des *Confessions* de Rousseau qui avouait par le biais de l'humour que les petites tapes que lui infligeait sa nourrice n'étaient pas désagréables, en particulier lorsqu'elle lui donnait une « *délicate* » fessée. Les garçons, plus sélectifs dans leurs attentes livresques, voulaient lire des romans de science-fiction ou des polars. Boileau-Narcejac²⁰ et Barjavel²¹ les rassasièrent un bon trimestre.

Même la grammaire et l'orthographe plaisaient

L'humour n'est donc pas une fin en soi, mais un tremplin pour accéder à la réflexion et à la connaissance. Je n'hésite pas non plus à concevoir des textes à leur intention dans lesquels j'explicite un point de grammaire ou d'orthographe en parodiant un auteur étudié, un film, une publicité ou un enfant de la classe. Exemple :

« Il revient.

Il est là.

Plus impitoyable qu'il ne l'a jamais été.

Plus dévastateur encore...

Il sera bientôt dans votre prochaine dictée :

L'accord du participe passé II : les verbes pronominaux.

Cette fois-ci, nul ne lui échappera. »

La parodie d'une bande-annonce d'un film commercial américain, comme *Terminator*, est suivie d'un texte comportant de nombreux participes passés de verbes pronominaux par nature ou par construction.

Après le repérage, on définit comment ils s'accordent puis on cristallise nos pensées à travers une règle orthographique. Le pastiche filmique me permet, en tant qu'enseignant, d'introduire un cours assez technique, voire difficile, dans la bonne humeur et non dans les précoces « *je n'y comprends rien !...* »

Une classe de quatrième a même eu l'occasion de rédiger la dictée suivante qui portait sur les règles élémentaires d'accord du participe passé dans une forme verbale : « *Ne soyez pas affolés car cette dictée est critériée ; ainsi seuls les participes passés des formes verbales sont évalués et j'en ai placé vingt. Quand vous avez révisé, vous avez revu la règle du complément d'objet direct qui est placé avant et après la forme verbale, laquelle est pourvue de l'auxiliaire "avoir".* »

Ces deux aspects ont été travaillés en classe et vous avez rédigé des exercices d'application et de création. Ces exercices, vous les avez sans doute reformulés à la maison ou vous les avez tout simplement refaits. Je pense qu'ils sont maintenant acquis et que vous les avez englobés.

Parents, courage !

• Que fait réellement l'enfant à l'école ?

Tout le monde se le demande et personne n'en sait rien. Il est vrai que l'enfant ne s'étend pas sur le sujet, et que ses explications sont particulièrement embrouillées. De trop rares indices nous permettent toutefois de nous représenter quelques-unes de ses activités. Il est probable, par exemple, à en juger d'après les taches sur ses vêtements, que l'enfant mange, ou tout au moins qu'il se trouve à un moment de la journée en contact avec des aliments (choux de Bruxelles, longe de porc, riz au gras et autres délices classiques de la restauration scolaire ou carcérale). Les traces de coups que les garçons ont sur le visage démontrent par ailleurs qu'ils jouent avec des copains. Enfin, certaines réflexions, certaines attitudes, une certaine lueur dans le regard, laissent parfois penser que les enfants pourraient bien apprendre des choses en classe. Lire, compter, écrire, des trucs comme ça.

• Ces choses qu'on leur apprend sont-elles utiles ?

Oui. Savoir compter est essentiel si l'enfant ne veut pas se faire trop arnaquer quand il partira plus tard en vacances sur la Côte d'Azur. Et s'il est capable d'écrire, il pourra remplir sa déclaration d'impôts ! Et s'il sait lire, quelle merveille, il se jettera sur ce livre, et peut-être sur quelques autres ! Évidemment, en contrepartie, vous ne pourrez plus lui raconter n'importe quoi. Plus question, par exemple, de lui dire que le guignol est fermé s'il peut lire le contraire. Ou de lui faire gober qu'il n'y a pas de barbe à papa dans le parc s'il déchiffre un écriteau annonçant « *Barbe à papa très bonne et pas chère à 150 mètres* ». Ah, c'est certain, l'apprentissage de la lecture tue un peu la magie de l'enfance.

• En cas d'échec scolaire, faut-il désespérer ?

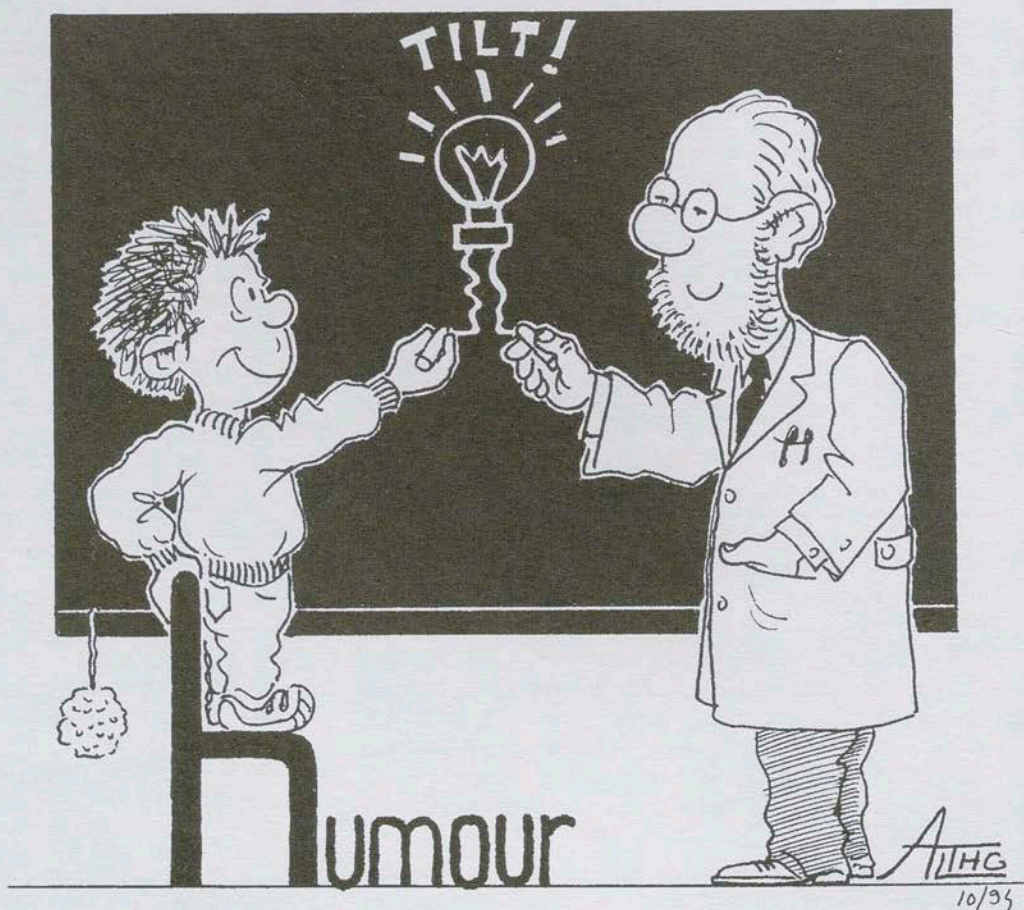
En aucun cas. Le monde a toujours été bourré de gens célèbres et remarquables qui avaient pourtant été de vrais cancre à l'école : Einstein, bien sûr, mais aussi Landru, Jacques Mesrine, Bokassa, Pépé le Moko, Ravillac, Roger Hanin, Frankenstein, et tellement d'autres qu'on n'en finirait pas de les citer. Alors, pas de panique !

Extrait du merveilleux livre de P. Antilogus et J.L. Festjens, *Guide de survie à l'usage des parents*, Paris, Presses de la Cité, 1991, pp. 144-145

Avez-vous jeté un coup d'œil aux participes passés qui sont utilisés avec l'auxiliaire "être" ? Espérons que vous avez également décidé d'apprendre à les déceler car j'en ai introduit pas mal.

Vous les avez repérés ? Vous les avez correctement accordés ? Je peux alors ramasser les copies. »

Le concept d'apprentissage rime ainsi avec une situation burlesque et l'ancrage s'opère davantage. Convenons que nous mémorisons un trait d'esprit ou une histoire drôle plus facilement qu'une règle de grammaire... à moins que les deux s'entremêlent et aillent de pair pour alors former un moyen mnémotechnique comme un autre !



1) Balzac (Honoré de), *La maison Nucingen*, "Scènes de la vie parisienne", vol. III.

2) *Ibid.*

3) Bergson, *Le rire*.

4) Chamfort, *Maximes et pensées I*.

5) Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, acte I, sc. III.

6) Vian (Boris), essentiellement dans *L'écume des jours*, *L'herbe rouge et L'arrache-cœur*.

7) *Ibid.*, *L'écume des jours*.

8) Valéry (Paul), *Poésie*.

9) Saint-John Perse, *Vents*, III, 6.

10) Rabelais, *Gargantua*, "Aux lecteurs".

11) Alain, *Éléments de philosophie*.

12) *Anabrevet 1994*, "Français", éd. Hatier.

13) Cocteau (Jean), *Les enfants terribles*.

14) Kerouac (Jack), *Les souterrains*.

15) Auster (Paul), *La musique du hasard* ; *M. Vertigo*.

16) Barjavel (René), *Tempête*.

17) Magnan (Pierre), *Le commissaire dans la Truffière*.

18) Diderot (René), *Jacques le fataliste*, G.F. Flammarion, Paris, rééd. 1970, pp. 28-29.

19) Jardin (Alexandre), *Le Zèbre*.

20) Boileau-Narcejac, *Le contrat*.

21) Barjavel, *Ravage* ; *Le voyageur imprudent* ; *La nuit des temps*.

Les fonctions de l'humour dans l'éducation

BERNADETTE BAYADA*

* Institutrice spécialisée en région parisienne, animatrice de la Commission éducation et non-violence du Mouvement pour une alternative non-violente (MAN), coordinatrice de l'ouvrage collectif *L'éducation à la paix*, Paris, éd. CNDP, 1993

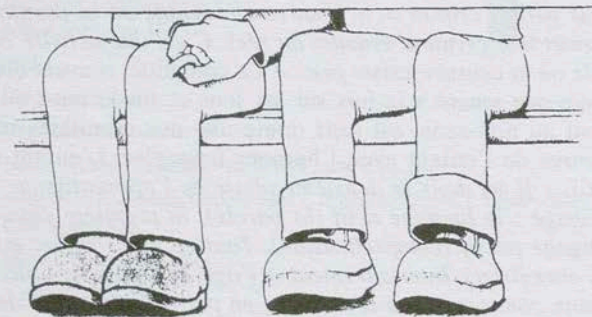
L'humour permet à l'enfant de relativiser les situations difficiles et de libérer ses émotions.



Bernadette
Bayada

Une phrase amusante, un mot qui sonne bien, une consonance nouvelle, un mot étrange et inhabituel, des associations illogiques... C'est tout un programme pour le petit enfant qui les entend pour la première fois et se les répète pour s'amuser, pour étonner les autres. Les enfants sont attirés par les mots qui ressemblent à des "gros mots" comme *Caramouchisaperlotte* ! mais aussi le droit de dire sans restriction « *je le mets dans ma culotte, il y fait trois petites crottes* ». « *L'univers magique de la comptine permet une certaine évasion du réel. C'est une activité verbale où la censure existe peu.* »¹ La comptine, souvent drôle parce que jouant à la fois sur les sons et sur le sens, ou le droit au non-sens, est sans doute une des premières rencontres de l'enfant avec l'humour langagier. L'enfant est actif. « *Il est dans la deuxième phase de l'apprentissage du langage : le langage actif (la parole), la première étant le langage passif (compréhension). Tout ce que l'enfant aura pu enregistrer intérieurement à l'âge des premiers pas et avant, commencera à se traduire en paroles autour de deux ans.* »² L'humour peut aussi être involontaire. Thomas, 3 ans et 1 mois, a entendu sa maman se plaindre d'une douleur au pied due à une ampoule. Quelques jours plus tard, il demande : « *Maman, t'es toujours mal à ta lampe ?* » Hugo,

3 ans, l'air soucieux : « Maman, c'est bien ça, tout le monde est des garçons sauf les filles ? »³ Qui d'entre nous, adulte en contact avec des enfants, ne s'est déjà esclaffé — extérieurement ou intérieurement — devant les "mots pour rire" des deux-cinq ans ? Ces jeux de mots spontanés s'expliquent par la phase de structuration du langage dans laquelle ils sont. L'enfant de cet âge procède par images mentales et associations d'idées. Qu'est-ce qu'une ampoule si ce n'est la symbolisation d'une lampe ? D'autre part, ils s'essayaient à une démarche logique.



Il est interdit de pincer son camarade

Extrait de *Interdit/Toléré*, Alain Le Saux, éd. Rivages, 1988

L'humour: un pouvoir et un code

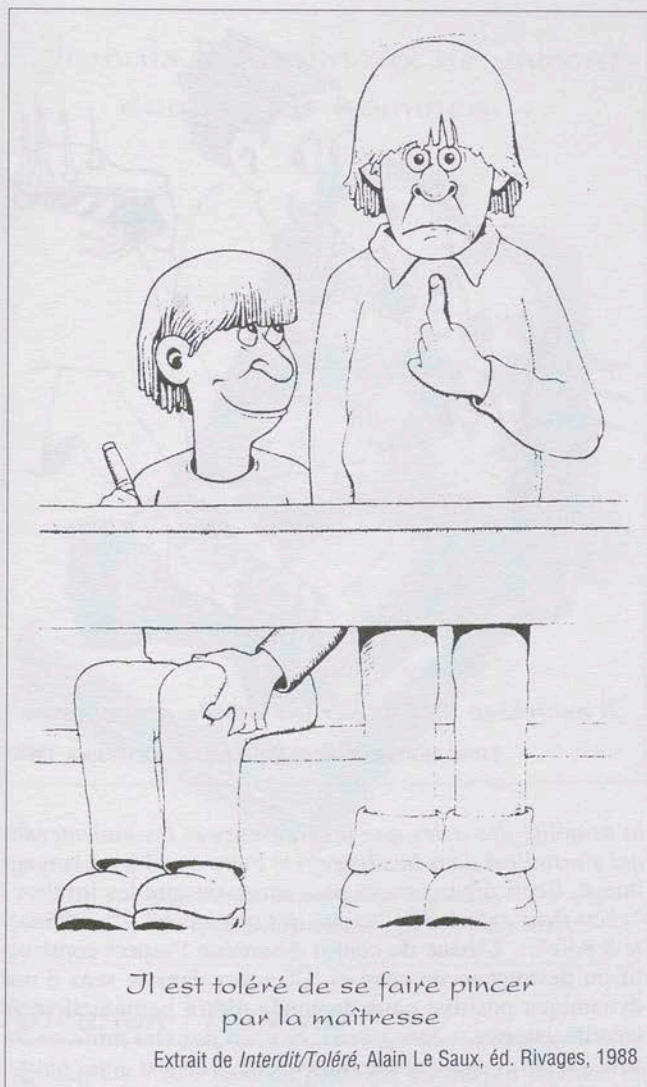
L'enfant de trois à six ans est au cœur de la période du jeu symbolique. Dans les jeux qu'il construit, l'enfant met tout son sérieux et pourtant il ne se prend pas au sérieux, il rit, il relativise une situation difficile, il a le droit de se tromper. L'humour est humour parce que l'idée, les mots ou l'histoire sont drôles mais aussi parce que l'enfant se permet de les dire pour risquer de faire rire les autres. « C'est pour cela qu'ils deviennent drôles parce que les autres les reçoivent et qu'ils ont un "pouvoir". Ce n'est pas l'histoire en soi qui est drôle, c'est la force qu'elle donne quand, en trois secondes, elle fait écho et éveille au plus profond des autres l'envie d'y participer. »⁴ Bien avant le langage, l'enfant découvre qu'il a le pouvoir de faire rire : « Là où l'on rit, là où il y a sourire, il y a humour. »⁵ A six mois, il fait des moues à sa mère qui le change, à neuf mois il fait brr avec la bouche pleine de compote, à treize mois il se coiffe avec sa cuillère de purée, à quinze mois il essaie d'enfiler la casquette de son père... Le bébé tente d'imiter ce qu'il voit faire par les plus grands : les différences de taille, d'habileté, l'inadéquation d'un objet rendent ses essais souvent drôles. Si les fou-rires des plus grands arrivent avant les remontrances ou la répression, l'enfant comprend vite son pouvoir. Plus tard, advient "l'âge de l'humour". L'enfant de sept-huit ans, qui atteint "l'âge de raison", entre dans le début de l'abstraction. Capable de lire, d'écrire, il est capable de décrypter à plusieurs niveaux ; il commence à distinguer le mot de la chose. Il ressent le besoin de jouer avec les mots, de ne pas se prendre au sérieux et ne pas prendre les situations trop au sérieux.

« — Arthur, ça suffit maintenant, je vais me fâcher, c'est clair ?

— Oui c'est clair, j'ai vu l'éclair ! »

Éclairs des yeux de l'adulte ? Plaisir de la rime ?

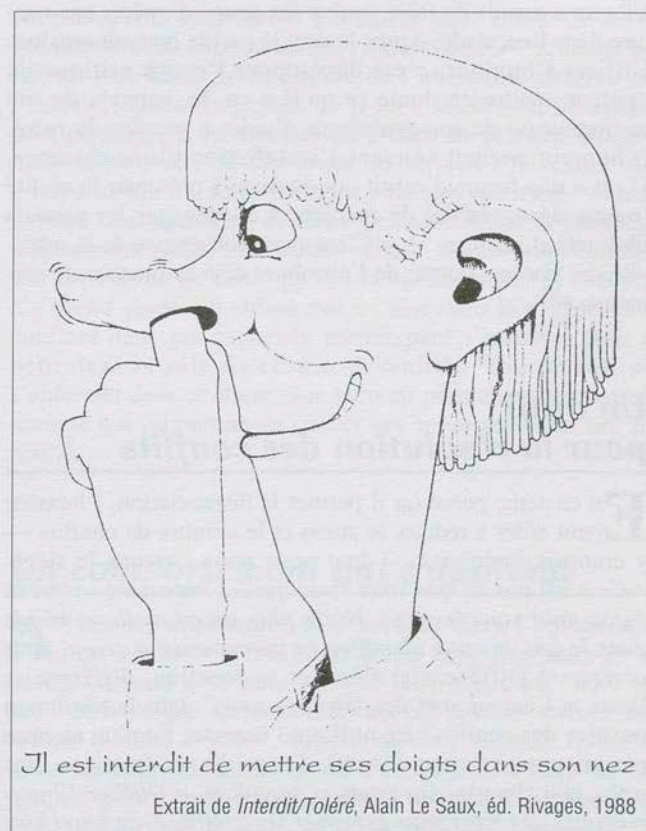
« Monsieur Simon, c'est lui que je préférais, il avait de l'humour. » L'humour est souvent un moyen d'accrocher les jeunes, de détendre l'atmosphère, de dédramatiser. Les jeunes y sont très sensibles. Dire à un enfant qui vous parle à table et dont la voix est à peine audible : « Ne parle pas dans tes chaussettes ! », prête plus à rire qu'à se moquer. Accepter de jouer le jeu quand, le premier avril, petits et grands vous accrochent des poissons dans le dos et que vos déplacements



dans la cour provoquent l'hilarité, c'est accepter d'entrer dans un code. L'humour est un code de communication, une mise en relation. L'humoriste a toujours besoin d'un interlocuteur, d'un public. C'est aussi instaurer une connivence entre l'adulte et l'enfant, donc casser les hiérarchies.

Prendre des distances

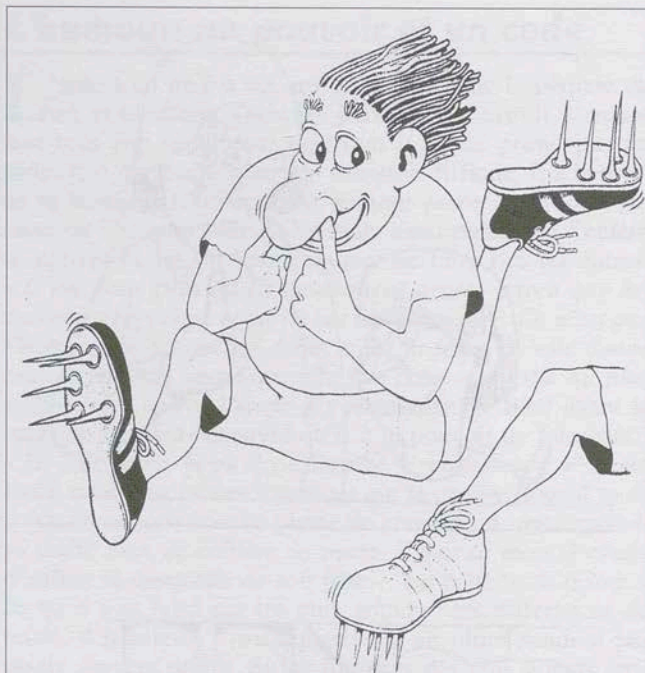
L'humour peut être un élément de rupture dans un engrenage de tensions : autoritarisme de l'adulte, provocation de l'enfant. Là où l'autre attend une attitude dure qui justifiera et renforcera la sienne, une parole, un geste, un comportement humoristique sont une respiration. Le sourire, le rire permettent de diminuer le stress et de libérer nos émotions. Affirmer l'humour, le rire comme un besoin, c'est refuser d'avoir un rôle à tenir, de n'être qu'une fonction, refuser d'être "un adulte comme il faut". Jour de fatigue, de fin de semaine. Je prétends, en "bonne institutrice" boucler mon programme de la semaine. Je pressure les enfants, rouspète, harcèle, réprime la moindre échappée. Prisonnière de



mes peurs, des tensions que j'ai créées ou laissées s'accumuler, je suis au bord du gouffre, prête à basculer dans la violence. Et d'un seul coup, la pression est trop forte, le bouchon saute : je tape du pied, la bouche grande ouverte j'articule toutes les insultes que je connais, j'attrape un enfant, je lui botte les fesses, en saisit un autre, le secoue comme un prunier, me déplace à grand pas d'un côté à l'autre de la classe... Les enfants sont pétrifiés. Chacun s'est arrêté de respirer. Le temps est suspendu... Un premier enfant saisit toute la finesse de cette soupape et risque un sourire ; il ose me lâcher du regard pour chercher son voisin. Un murmure enflé, les sourires se multiplient, le rire, enfin, se saisit de la classe : insultes oui, mais j'avais coupé le son, elles n'étaient qu'intérieures ! Des coups oui : mon mime était très réaliste ; l'expression de mes tensions sans passage à l'acte a permis de faire tomber les peurs, d'opérer une rupture dans l'escalade. Après le rire, la parole pouvait renaître. Utiliser l'humour, c'est développer l'esprit critique de l'enfant, mettre en doute ce qu'il a vu, lu, entendu de son instituteur ou de son professeur, l'aider à prendre du recul. L'humour permet souvent l'installation d'une distance. C'est « une forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité (même désagréable) de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites »⁶. « C'est avoir conscience de la relativité des choses, douter de l'absolu et déjà se moquer de soi-même. »⁷

Un outil pour la résolution des conflits

En ce sens, parce qu'il permet la distanciation, l'humour peut aider à réduire le stress et le nombre de conflits — y compris intérieurs — dont nous nous croyons le siège. « *Ce n'est pas ce que vous vivez qui est important : c'est la façon dont vous le vivez. Notre plus grand malheur réside dans le fait de nous identifier en permanence à ce qui nous arrive.* »⁸ Différencier l'être et sa fonction, différencier l'acte et l'auteur sont des "maîtres-mots" dans la résolution positive des conflits.⁹ En utilisant l'humour, l'enfant ne reste pas prisonnier de son ressenti, il exprime ses émotions : ses joies, son chagrin, ses peurs et sa colère. « *Utiliser l'intermédiaire des mots pour exprimer les conflits évite aussi bien*



Il est toléré de gagner les doigts dans le nez

Extrait de *Interdit/Toléré*, Alain Le Saux, éd. Rivages, 1988

la brutalité des actes que les rancœurs et les malentendus qui s'installent dans le silence. »¹⁰ Faire appel à un langage imagé, fleuri désarçonnera plus sûrement que les insultes : "chou-fleur enfariné" ; "cerise des tropiques" ; "cacahouète à pois"... L'issue du conflit détermine l'aspect constructif ou destructeur de celui-ci. Chercher dans le sens d'une dynamique positive nous demande d'être perpétuellement créatifs, ouverts. « *Etre joyeux, ce n'est pas être futile ou frivole, ou agir comme si les conséquences de nos actes importaient peu. Au contraire, quand nous sommes joyeux, nous nous relions aux autres en tant qu'êtres libres, et la relation est ouverte à toute éventualité : tout ce qui arrive a de l'importance. C'est plutôt quand on est sérieux qu'on se ferme à l'avenir car être sérieux, c'est avoir peur de l'issue imprévisible de toute possibilité. Etre sérieux, c'est vouloir rapidement aboutir à une conclusion spécifique.* »¹¹

Jamais les animaux ne vivront
comme les hommes...



parce que pour un panda,
ce serait ridicule...

Attention ! Humour !

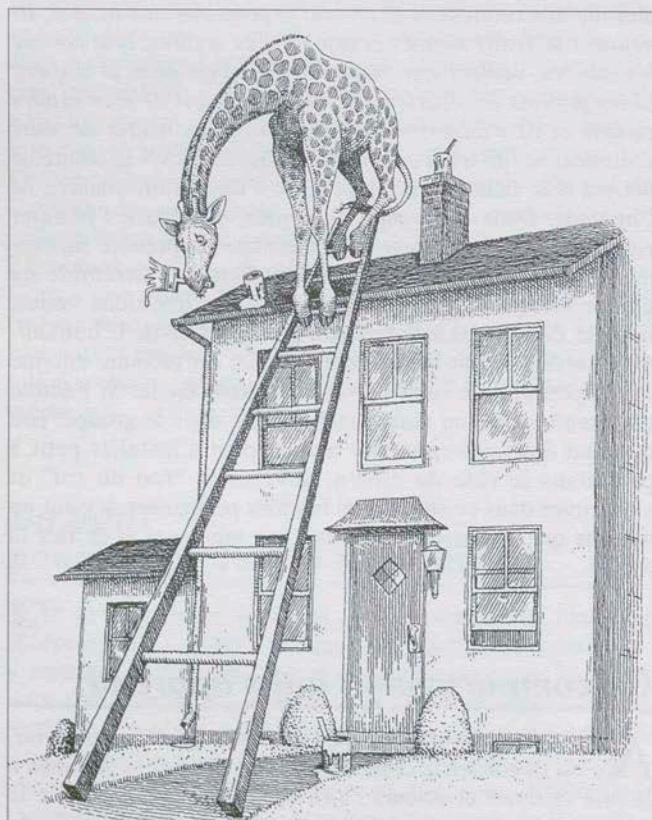
Attention ! Si l'humour peut être un moyen efficace de faire baisser les tensions et de résoudre certains conflits, il n'en reste pas moins, comme tout moyen, utilisable à des fins négatives. Notre culture assimile trop souvent l'humour et l'ironie, extrêmement violente puisqu'elle se fait aux dépens d'une personne. Histoires racistes, sexistes : il ne s'agit pas d'humour. Il faut apprendre aux enfants à faire la distinction et à ne pas cautionner la violence. « Dans la

B.D., le cliché aide à désigner tel personnage en une seule image. Cela évite les discours superflus ou des images supplémentaires. C'est la recherche d'une plus grande efficacité en très peu d'images. »¹² Tous les raccourcis, les clichés sont dangereux. Efficaces, ils déforment la vision du monde. Il ne s'agit plus ici de distance mais de l'installation d'un écran entre la réalité et l'enfant. Quelquefois, l'adulte utilise l'humour pour renforcer son pouvoir exclusif, ridiculiser l'enfant et pour le moins, ne pas l'écouter. Lorsqu'ils éprouvent le besoin de parler de quelque chose, les enfants démontrent généralement une grande détermination et une attitude très sérieuse. « Si on leur répond par une blague, ils peuvent se sentir blessés et rejetés. Les enfants, tout comme les adultes, veulent être écoutés et compris dans le respect. Si les parents les écartent, ils auront tôt fait de s'en rendre compte et ils s'adresseront à d'autres pour traiter de leurs sentiments et de leurs problèmes importants. »¹³ L'adulte ne détient pas, hélas, le monopole de l'utilisation abusive de l'humour. Dans un groupe de jeunes, d'enfants, l'humour peut permettre à un membre du groupe de prendre injustement le pouvoir, de détourner du sérieux l'ensemble du groupe lorsqu'un autre membre pose des questions vraies, nomme des injustices, dénonce des agressions. L'humour, trop souvent réduit à sa forme verbale, est reconnu comme une supériorité de ceux qui ont la parole facile. Si l'adulte n'y prend garde, un enfant mal à l'aise dans le groupe, peu confiant dans ses capacités autres, peut s'installer petit à petit dans le rôle du clown, devenir le "fou du roi" et s'enfermer dans ce statut. Son humour permanent devient un masque qui lui permet de cacher ses angoisses et de fuir la réalité.

Un comportement qui s'apprend

Affirmer l'importance de l'humour dans l'éducation, c'est dénoncer le conditionnement dont nous sommes à la fois victimes et acteurs : rire et faire rire, c'est "faire le fou", ce n'est pas sérieux. L'enfant est aussitôt sommé de "cesser de faire le pitre", de se comporter "comme il faut". Nous lui apprenons plus à "faire ce qu'il doit faire" qu'à faire ce qu'il a envie de faire, plus à obéir qu'à écouter son rire intérieur, ses besoins, sa spontanéité. L'humour n'est

pas inné. Cela s'apprend. Pour le bébé, le sourire est synonyme d'accueil, de communication, de reconnaissance, de tendresse. Le rire a une fonction essentielle. Il est tout à la fois le moteur et l'expression d'une dynamique de vie. Il permet de « vivre sa vie plutôt que de la subir »¹⁴. Pour familiariser l'enfant jeune avec l'humour, il est possible de le faire profiter d'un bain culturel, de créer les conditions, un contexte favorable au développement de ses facultés de poésie, de créativité, de distanciation tout en lui proposant d'agir sur le monde. Comptines, chansons, histoires, dessins



et pour une girafe, vertigineux

D'après le livre de Judi Barrett, *Non jamais les animaux ne vivront comme les hommes*, éd. L'école des loisirs, 1981

animés..., les supports sont multiples qui, par les mots ou l'illustration, entraînent au rire, au "pas sérieux" dans le sérieux, c'est-à-dire dans le quotidien. Citons les chansons d'Anne Sylvestre, de Pierre Perret, Pierre Louki ou Boby Lapointe. Des livres tels *Le Prince Olivier ne veut pas se laver*, *Trognon et Pépin*, *La planète du fou-rire*, les albums de gags de *Boule et Bill...* Avec les plus grands, outre le bain culturel et l'utilisation des jeux de rôles, l'école pourrait proposer l'étude de certains textes, l'apprentissage de techniques tels les calembours, les contrepétories, les lipogrammes, les allitérations et autres loufoqueries. L'humour comporte des dangers. Mais les comportements qu'il éveille : le sourire, le rire, la gaieté, l'expression des peurs ouvre des portes vers une meilleure régulation des relations et des possibilités de résolution des conflits.

La force de l'humour me semble concentrée dans cette petite phrase que des infirmières portent attachée à leur blouse, dans un service où l'humour et le rire sont utilisés pour leur pouvoir de guérison : « Attention, rire peut être dangereux pour votre maladie. »

- 1) *Cent comptines pour un jour d'école*, éd. Fleurus, 1985.
- 2) F. Dodson, *Tout se joue avant 6 ans*, Laffont, 1970.
- 3) Bulletin parents de la revue *Toupie*, n° 102 de mars 1994 et n° 109 d'octobre 1994.
- 4) Michèle Carlier, *La limace bleue*, La Découverte, 1984.
- 5) J. L'anselme, *L'humour raconté aux grands enfants*, coll. Enfance heureuse, Les éditions ouvrières, 1988.
- 6) Définition de l'humour dans le *Micro-Robert*, 1971.
- 7) *L'humour raconté aux grands enfants*, op. cit., p. 57.
- 8) Dr C. Tal Schaller et Kinou-le-clown, *Rire pour gai-rire*, éd. Vivez Soleil, 1994.
- 9) J. Sémelin, *Pour sortir de la violence*, Les éditions ouvrières, 1983.
- 10) M.C. Boisbourdain, *Comment la violence vient aux enfants*, Casterman, 1983.
- 11) Dale N. Lefevre, *James Carse dans Jeux Nouveaux*, 1988.
- 12) C. Duneton et J.P. Pagliano, *Anti-manuel de français*, Seuil, 1978.
- 13) Gordon, *Parents efficaces*, Marabout, 1970.
- 14) *Rire pour gai-rire*, op. cit.

Henri Guillemain

aux éditions Utovie

Napoléon. Légende et vérité **Henri Guillemain**

« Il était parfaitement vrai que je n'aime pas Napoléon Bonaparte », nous prévient Henri Guillemain, avouant qu'il a « dû faire à son égard un sérieux redressement personnel » tant il avait été mis en condition sur son compte, comme tous les élèves français.

Celui qu'il appelle « le petit chacal » se révèle être au fil des pages un personnage particulièrement antipathique animé d'instincts pour le moins intéressés : l'argent en premier lieu. D'Ajaccio à Sainte-Hélène, nous bénéficions ici d'une leçon d'histoire particulièrement saine, nécessaire.

« Un livre que je vous recommande particulièrement » avait dit Michel Polac au cours d'un de ses fameux "Droit de réponse".

« Ce livre est à placer entre toutes les mains. Sa présence dans toutes les bibliothèques et les écoles sera le signe que les éducateurs et les citoyens gardent les yeux grands ouverts sur leur histoire » (Griffon).

« Un livre mordant qui ne passe rien à la famille Bonaparte et au plus illustre de ses fils ! Ligne après ligne, la statue napoléonienne est déboulonnée avec efficacité. Une biographie sévèrement critique qui détruit le mythe créé, diffusé et entretenu par des historiens hagiographes » (Livres Service Jeunesse).

3^e édition, 152 p., 90 F.

Cahiers Henri Guillemain n° 1 "Soixante ans de travail"

Bibliographie établie par Patrick Berthier

« Une vie de travail, d'intelligence humaine, de talent, de passion, comme celle-là, quelle leçon ! Nous sommes de petits garçons en comparaison » (Henri Mitterrand).



« L'impressionnant catalogue d'une œuvre impressionnante, et le n° 1 des Cahiers Henri Guillemain, à l'initiative d'un éditeur plein d'enthousiasme » (Témoignage Chrétien).

120 p., 90 F.

La liberté, la tolérance et la paix racontées **aux enfants par Henri Guillemain**

Rappelle-toi, petit

« Le coup d'État de Napoléon III raconté aux enfants par un vieil homme qui l'a vécu dans un petit village mâconnais. »

4^e édition, 48 p., 20 F.

L'histoire du Français

« Un homme est rejeté par la méfiance et les préjugés racistes. Mais cette fois, il s'agit d'un Français exilé. Seul un enfant lui sourira. »

3^e édition, 44 p., 20 F.

Une histoire de l'autre monde

Une "sale histoire" vécue "à l'arrière", pendant la guerre de 14-18. Avec en toile de fond le récit de l'amitié qui se crée entre un petit Français et un prisonnier Allemand.

88 p., 36 F.

Reste avec nous

Jésus au Temple, qui vient en chasser les marchands : racontée avec la verve de Guillemain, l'histoire prend une sacrée dimension !

32 p., 36 F.

A commander aux éditions Utovie, 40320 Bats

Règlement par chèque à la commande : CCP, Utovie, 4 854 75 J, Bordeaux. Frais de port forfaitaire : + 22 F.

Extrait de l'album *Encore Malfada* n° 2, de Quino, éd. Glénat

Parlons des amis...

Le Comité de rédaction d'ANV s'est bien amusé en pensant ce numéro sur l'humour. Mais il a aussi reçu l'aide de plusieurs revues amies à qui ce numéro d'ANV a repris des encadrés ou des dessins, parfois seulement de l'inspiration.

Aspaches, journal du Comité Somport de la vallée d'Aspe, La goutte d'eau, 64490 Cette-Eygun

Golias, 6 n° par an, 280 F., B.P. 4034, 69615 Villeurbanne Cedex, vente en kiosque sur Lyon.

Greenpeace, revue trimestrielle, vente en kiosque, 28 rue des Petites-Écuries, 75010 Paris

Jésus, revue trimestrielle (ab. ordinaire : 120 F. ; jeunes : 100 F.), 27240 Damville

La Petite revue de l'indiscipline, trimestriel (ab. 20 F.), B.P. 1066, 69202 Lyon Cedex 1

Le Canard enchaîné, hebdomadaire paraissant chaque mercredi, vente en kiosque (ANV n'en est pas encore là !)

Les Réalités de l'écologie, mensuel, 25 F. vente en kiosque.

Non-Violence Actualité, mensuel (ab. ordinaire : 200 F., petit budget : 160 F.) B.P. 241, 45202 Montargis Cedex

Résistance à l'agression publicitaire, trimestriel, (ab. 30 F.), 61 rue Victor-Hugo, 93500 Pantin

Silence, mensuel (ab. 220 F.), 4 rue Bodin, 69001 Lyon

Union pacifiste, mensuel (ab. 120 F.), 4 rue Lazare-Hoche, 92100 Boulogne

Erratum

Non, le thème de l'humour n'avait pas été retenu dans ANV n° 92, page 67, où l'on pouvait lire : « L'IFMAN organise cet automne de nombreux otages sur éducation et non-violence. » Chacun aura rectifié en remplaçant "otages" par "stages". Que celui qui n'a jamais fait de coquille, jette le premier œuf !

Le supplément

revue d'éthique et de théologie morale

n° 191 - décembre 94 - 208 pages - 65 F. TTC

éditions du Cerf

29 boulevard La Tour-Maubourg 75340 Paris Cedex 07

Abonnement 1993 : France 210 F. TTC - Étranger 260 F. HT.

Dignité humaine des souffrants

- | | |
|---------------|---|
| J-P. DURAND | Liminaire |
| B. CADORE | La notion de dignité :
Introduction |
| P. WALLEZ | La dignité, un concept à
construire |
| B. LEGROS | La dignité dans les projets de
lois relatifs à l'éthique
biomédicale |
| B. CADORE | L'argument de la dignité
humaine en éthique
biomédicale |
| P. BONDUELLE | La notion de dignité humaine
dans le champ philosophique |
| J-M. BREUVART | Le concept philosophique de
dignité humaine |
| M-L. LAMAU | Le recours à la notion de
dignité dans les questions
soulevées par la fin de la vie |

TRIBUNE

- | | |
|-----------|---------------------------|
| L. SENTIS | L'attention et le respect |
|-----------|---------------------------|

CHRONIQUE

- | | |
|----------|--|
| É. FUCHS | L'éthique chrétienne dans la
perspective de la théologie
protestante |
|----------|--|

Jésus

Les cahiers du libre avenir

Cette revue paraît quatre fois par an. En 1995, seront reprises des questions inspirées par les livres d'Eugen Drewermann : l'angoisse contemporaine et les réponses qu'on lui propose, l'institution et la fonction, la guérison et le salut, l'identité chrétienne...

La revue possède des rubriques permanentes. Tout est écrit avec sérieux, humour et liberté, ce qui n'est pas si fréquent par les temps qui courent !

Jacques Gaillot soutient *Jésus, les cahiers du libre avenir*, qui publient régulièrement des articles de lui, et qui ont analysé, depuis douze ans, le courrier qu'il a reçu lors de ses prises de position successives

.....

Bulletin d'abonnement

(à découper ou à recopier)

Pris de l'abonnement :

France 120 F. - Étranger 130 F. - Jeunes 100 F.

Nom, Prénom :

Adresse complète :

.....

Règlement par chèques bancaires ou postaux,

au nom de *Les amis de Crespiat*,

CCP 2 931 15 G Rouen.

Bulletin d'abonnement à envoyer avec le règlement
à *Revue Jésus*, 27240 Damville

Le clown

Les trompettes du vieil orchestre ont lancé l'ouverture accoutumée. Accroché par la tache blanche du projecteur, il bondit en piste en tournant sur lui-même, marionnette ivre, les deux bras levés sous la menace armée de quelque ennemi invisible.

Sa face de craie et son unique sourcil en point d'interrogation : dès l'entrée, il a cette expression naïve et étonnée de l'enfant devant le monde. Il n'a pas de traits, pas de visage ; il est sans passé, sans avenir. Il n'est personne — prêt à être chacun, et tous. C'est vous, c'est moi. Regardez-le. C'est miracle : pour une fois je vais me regarder. Mais pourquoi cet énorme bégonia à la boutonnière ?

Une culbute, une chute. Par la plus invraisemblable des chances, une cabriole, et il est toujours sur pieds. L'univers l'aurait-il pris en faveur ? Mais non, dans un grand éclair de roulements et de bangs il est à terre dans la sciure, bras en croix, fesses aux ampoules qui clignotent. Il a été trahi, c'est son ami qui lui a fait un croc-en-jambe. Les gens sont méchants et le monde hostile.

La lame déferlante du rire a soulevé les gradins. Nous sommes désormais prisonniers, il nous tient. Entre lui et nous, la connivence du ridicule. Nous pouffons de ses infortunes, ses catastrophes font nos esclaffements, ses malheurs nos larmes à gorge déployée. Défense de respirer.

Dans de gigantesques savates dont l'une baille à se décrocher la semelle, il traîne bruyamment les pieds, avec cette félicité revancharde des gosses qui avouent leurs nostalgies par leurs déguisements. De mes souliers vernis, j'ai soudain honte. Ses savates, elles, claquent comme un drapeau noir, la révolte des écrasés contre les nantis.

Il porte des bretelles de féerie et s'y accroche comme un noyé.

On tiendrait à trois dans son pantalon. Que voulez-vous, on voit bien que le monde n'est pas à sa taille — à moins que ce ne soit l'inverse. Une brève explication avec un roublard comme-il-faut : il ne porte bientôt plus que des caleçons. Humilié. A perdre haleine nous rions. Mais de qui ? A la Cour, c'était du roi, sans qu'il s'en doute, que le fou se moquait...

Rassurons-nous : il n'est pas sans ressources. Il cache toujours des talents infinis. Débrouillard comme un poulbot. D'une ficelle et d'une boîte à camembert il a fait un violon, et son chant s'élève. Orphée fait venir la musique cachée des choses. Notre rire tu, la gorge se noue. D'autres larmes peut-être...

Pas le temps. La pudeur est son royaume et les grands sentiments font la pirouette. Des cintres, le mince croissant de lune lui est tombé sur la tête, et la dernière note du violon est un couac. Au vestiaire les poètes ! Soulagé de la gravité naissante, le rire de connivence nous délivre. Quand les larmes sont imminentes, le rire n'est pas très loin.

Qu'est-il, sinon un acteur qui ne joue pas son rôle, un acrobate qui ne fait pas de numéro, un virtuose sans concert, un bouffon triste ou un pierrot qui prête à rire ? Baladin aux trente-six métiers, il est l'affirmation subversive d'une vérité au-delà de tous les rôles. Ainsi, en se jouant, arrache-t-il tous les masques par lesquels je croyais exprimer mon importance. Je suis purgé de mes pitoyables fatuités. Me voici sauvé de la tentation d'être quelqu'un... Son minuscule accordéon hexagonal hoquète une symphonie à la liberté.

On le dit triste et malheureux, accablé par le sort, victime : quelle méprise ! Certes les beaux rôles ne sont jamais pour lui. Les claques en série, oui, sonores. Pour lui tous les

malheurs, les pièges, les humiliations. Réduit à une humilité de catastrophe. Ridicule, risible, dérisoire. Mais il ne subit pas, il domine ; il domine par ricochet, par surcroît. Ses grands yeux tendres me fixent : en leur fond danse une sublime insolence. Parce que lui boit jusqu'à la lie la coupe des douleurs, me voici libéré, me voici sauvé. Si toute la misère du monde s'abat sur lui, c'est qu'il la piège pour mieux l'anéantir. O mort, où est ta victoire ? De la fatalité, il triomphe dans un éclat de rire.

Nous l'avons toujours su : son idylle avec l'écuyère acrobate n'est qu'un avatar des amours interdites. Il aura beau, du milieu de la piste, lui jeter un serpent in alors qu'elle passe droite comme un « i », sur sa jument blanche ; il aura beau, acrobate *in excelsis* touché par la grâce, réussir sous ses yeux ce double saut périlleux qui fait battre le

cœur à grands coups de foudre ; dans sa candeur, il aura beau lui tendre son immense bégonia : l'écuyère n'est pas pour lui, il restera seul, coupable de ce crime capital d'avoir eu le cœur sur la main. Passe le temps des couronnes de ronce, vienne le temps d'aimer...

Mais pourquoi, du milieu du bégonia piétiné, voyons-nous soudain poindre un petit bouton d'or ?

Extrait du livre de P. Jacquemont, J-P. Jossua et B. Quelquejeu, *Une foi exposée*, Paris, Cerf, 1983, p. 72-74.

Ils ont dit de l'humour et du rire...

« Les sots croient que plaisanter c'est ne pas être sérieux et qu'un jeu de mots n'est pas une réponse. »

Paul Valéry

« Où il n'y a pas d'humour, il n'y a pas d'humanité. »

Eugène Ionesco

« Tout écrivain complet aboutit à un humoriste. »

Stéphane Mallarmé

« La gravité est le bonheur des sots. »

Montesquieu

« L'humour est la politesse du désespoir. »

Chris Marker

« Faire rire d'une absurdité, d'un raisonnement ridicule, c'est déjà les combattre d'une façon non-violente. »

Desmond Tutu

Un endroit pour se dé-tendre

A la "Moquette"¹, il est quatre heures du matin. Nous sommes cinq ou six à écouter Charles nous raconter ses malheurs en nous faisant rire. C'est Coluche chez Kafka. Impossible d'ouvrir un compte en banque pour pouvoir toucher le chèque (1 000 F) qu'il a perçu de son ancien patron.

— Votre nom ?

— Charles Dupont.

— Votre adresse ?

— Pas d'adresse. Je suis sans domicile fixe (SDF).

— Impossible, Monsieur, d'ouvrir un compte chez nous. Il nous faut un domicile.

— Mais j'ai besoin de mon argent !

— Impossible...

Il a fait sept ou huit banques. Il n'en sait rien. Enfin, à la Poste, il peut ouvrir un Livret A.

— Il était temps ! Je commençais à désespérer de toucher mon argent ! Gardez 50 ou 100 francs et donnez-moi le reste.

— Impossible, Monsieur.

— Mais pourquoi ? C'est mon argent ! J'en ai besoin...

— Impossible Monsieur, il faut attendre quinze jours. C'est un livret d'épargne.

— Mais, j'en ai besoin tout de suite. Je ne veux pas épargner, moi !

Les gestes, les mimiques, les expressions de son visage nous font rire. Il est heureux de nous faire rire avec les difficultés à toucher les mille francs de son chèque.

Il continue de nous faire rire avec ses mésaventures au métro. Depuis quatre ans qu'il est sans papiers d'identité, il voyage toujours gratis. Pas de contrôle, pas d'amende : « J'ai eu mes papiers il y a dix jours. Eh bien en une semaine 4 contrôles : 4 amendes. Je connais le prix des amendes... que je ne paierai pas bien sûr ! Ils n'ont qu'à envoyer les amendes à mon domicile... SDF ! »

Charles a suffisamment de ressources pour faire rire avec ses malheurs. Il nous donne de la joie au milieu des déboires.

Jules, à ma gauche, rit aux éclats parce qu'il a été le témoin de ces démarches et de ces amendes. Je lui demande :

— Jules est-ce que la Moquette sert à quelque chose ?

— Oui... Tu vois c'était ma troisième nuit blanche. J'ai dormi deux heures assis dans le fauteuil les jambes allongées en toute tranquillité, sans avoir besoin de garder un œil ouvert pour surveiller mes affaires. Et maintenant je ris depuis un bon moment. Ça me suffit pour repartir de bon pied pour une nouvelle journée à la rue...

Des cœurs réglés sur la météo

Il arrive (ce n'est pas chaque année pareil ?) que l'hiver il fasse froid. Très froid même. Et cela surprend beaucoup de monde. Le gouvernement surtout. Et on voit un, deux, trois ministres à la TV faisant leur numéro auprès de quelques SDF ramenés aux hébergements ouverts en urgence à cause du froid... Les journalistes vont de leur commentaire oral et écrit, et tout le monde compatit à la souffrance de ceux qui dorment dehors, qui vivent dehors, qui sont dehors. Dehors de quoi ? De qui ? Dehors, pourquoi ?

1) Lieu d'accueil nocturne (21 h-5 h du matin) pour les gens... qui ne dorment pas.

Adresse : Compagnons de la Nuit, 15 rue Gay-Lussac. 75005 Paris. Tél. 1/43 54 72 07.

Ouvert : lundi, mercredi, vendredi, de 15 à 19 h ; mardi, jeudi, vendredi, samedi : de 21 h à 5 h.

Pedro Meca (auteur du livre *La Vie la nuit*, Paris, Cerf, 1989). Extrait d'un article paru dans le n° 76 de la revue *Jésus*, intitulé "La rue".

Petite glane de "bons mots"

« Les canons, ça ouvre sa gueule et ça ferme les yeux. » Jean Giono.



Dessin paru dans Les Réalités de l'écologie, n° 57

Catherine Nay a signé dans le *Figaro magazine* (du 08/10/94) un article consacré aux affaires, sous le titre : « *Maintenant la justice est la même pour tous.* » Prière de ne pas ricaner ! Elle n'avait certainement pas lu le n° 90 d'ANV "Regards sur la justice".

« *Le renard est si rusé que lorsqu'un chasseur s'approche, il imite le cri du manteau pour faire croire qu'il est déjà mort* » (entendu sur Radio-Vipère des Bouches-du-Rhône).

Le pape Pie X avait demandé qu'on ne l'ovationne plus dans Saint-Pierre de Rome, « *car, expliqua-t-il, on n'applaudit pas un domestique dans la maison de son patron* » (lu dans ARM, n° 118).

Un journaliste demanda un jour au pape Jean XXIII combien de gens travaillaient au Vatican. Il répondit : « *La moitié* » (lu dans ARM, n° 118).

« *C'est 100 dollars pour traverser la lac de Tibériade en bateau.* »

« *C'est très cher, répond le touriste, je comprends maintenant pourquoi Jésus l'a traversé à pied.* »

Mai 68

Mai 68 ne saurait se limiter aux seuls événements de ce mois printanier. Une nouvelle façon de voir et de comprendre les choses naissait. Il y eut les barricades, les affrontements violents avec les forces de l'ordre qui, rappelons-le, n'ont fait qu'un mort civil (un de trop certes !). Il y a surtout eu l'imagination au pouvoir et la rencontre de couches sociales qui auparavant ne se rencontraient guère. Ces phénomènes étaient lisibles sur les murs, comme en témoignent ces graffitis...

Exagérer, c'est commencer d'inventer (Censier).

Notre espoir ne peut venir que des sans-espoirs (hall Sciences-Po).

Pacifistes de tous les pays, faites échec à toutes les entreprises guerrières en devenant citoyen du monde (Sorbonne).

L'amour, ça se fait autant que ça se dit (Bordeaux).

Les gens qui ont peut seront avec nous si nous restons forts (bd. Saint-Germain à Paris).

Etre libre en 1968, c'est participer (escalier Sciences-Po).

La politique se passe dans la rue (1^{er} étage Sciences-Po).

Vive la cité-unie-vers-Cithère (cité U, Nanterre).

L'ennui transpire (Sorbonne).

Ne prenez plus l'ascenseur, prenez le pouvoir (av. de Choisy, Paris).

Les motions tuent l'émotion (Censier).

L'acte institue la conscience (Nanterre).

Si vous avez le cœur à gauche, n'ayez pas le portefeuille à droite (Pharmacie).

Une pensée qui stagne est une pensée qui pourrit (Sorbonne).

Mêlez-vous des affaires de l'État. Mao Tsé Toung (Conservatoire de musique).

Jém ékir en fonétik (Censier).

L'État a une longue histoire, elle est pleine de sang. Clémenceau (cour Sorbonne).

Seuls, nous ne pouvons rien faire (Pharmacie).

Céder un peu, c'est capituler beaucoup (Beaux-Arts).

Quand l'Assemblée nationale devient un théâtre bourgeois, tous les théâtres bourgeois doivent devenir des Assemblées nationales (hall d'entrée, Odéon).

Travailleurs : tu as 25 ans mais ton syndicat est de l'autre siècle (Odéon).

L'âge d'or étaient l'âge où l'on ne régnait pas (Odéon).

Les armes de la critique passent par la critique des armes (rue Rotrou, Paris).

Dans les facultés, 6 % de fils d'ouvriers (Ile Saint-Louis).

Manquer d'imagination, c'est ne pas imaginer le manque (Nanterre).

Claudiel, c'est du music-hall pour archevêque (Nanterre).

Sers-toi de ton cortex (Censier).

AFRIQUE DU SUD

Sortir de l'apartheid

Le calendrier 1995 de NVA est paru !

Treize superbes clichés couleurs du photographe Stéphane Jean-Baptiste nous emmènent dans la nouvelle Afrique du Sud, celle des premières élections démocratiques (en avril dernier). NVA célèbre ainsi cette victoire considérable des droits de l'Homme et de la démocratie. Le calendrier comporte également une chronologie des principaux événements de ce pays, de 1652 à nos jours.

50 F l'ex., 220 F les 5, 380 F les 10 (port compris)

BON DE COMMANDE

Nom

Adresse

Code postal, Ville

Je commande calendriers NVA 95.

Ci-joint mon règlement.

Bon de commande à retourner à :

NON-VIOLENCE ACTUALITÉ

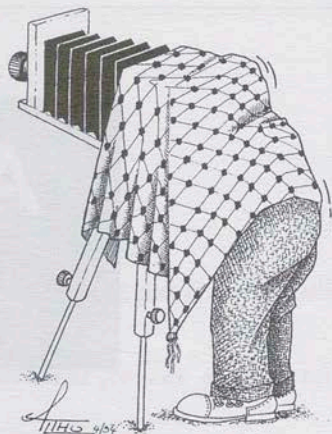
B.P. 241

45202 MONTARGIS CEDEX

Tél. 38 93 67 22

Télécopie : 38 93 74 72

Nous avons lu...



grave pour être laissé entre les mains irresponsables de rieurs » (p. 254).

Cette étude, fort bien menée, révèle au lecteur les procédés humoristiques de nombreux clercs et hommes de lettres du Moyen Age, qui, sans l'avoir cherché, nous ont laissé, à travers des histoires événementielles, de précieuses lucarnes pour observer le mode de vie médiéval.

François VAILLANT



Charles TAYLOR

Le malaise de la modernité

Paris, Cerf, 1994, 125 p., 59 F.

La modernité véhicule ses tares : l'individualisme, la raison instrumentale démesurée, et l'avènement d'un « *despotisme doux* », selon l'expression de Tocqueville. Comment penser ces problématiques ? Comment lutter contre la raison instrumentale élevée au rang de mode de vie ? Comment vaincre l'atomisme ?

**Jeannine Horowitz
Sophia Menache**



L'humour en chaire

Le rire dans l'Église médiévale

LABOR ET FIDES

histoire et société

**Jeannine HOROWITZ
et Sophia MENACHE**

L'humour en chaire

Le rire dans l'Église médiévale

Genève, Labor et Fides, 1994, 288 p., 150 F.
(Ouvrage diffusé en France par Le Cerf)

La recherche historique a longtemps privilégié une vision du Moyen Age où la peur régnait dans les châteaux, les églises et les chaumières. Ce triste paysage est profondément remis en question dans cet ouvrage qui est avant tout une étude très sérieuse sur l'humour et le rire dans la société médiévale occidentale, plus particuliè-

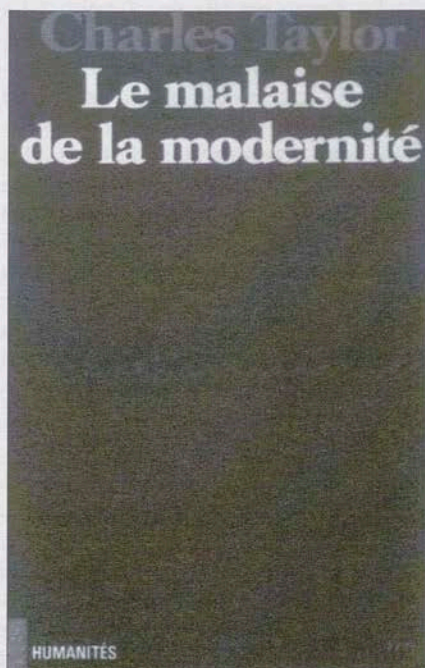
rement au sein de l'Église. Le premier chapitre consiste en une approche de l'humour et du rire dans les Écritures, la culture païenne et chez les Pères de l'Église. La Bible n'apprécie guère ceux qui rient. Les Pères de l'Église emboîtent le pas, d'autant plus que nulle part il n'est mentionné dans l'Évangile que Jésus aurait ri.

Le deuxième chapitre rend compte avec finesse du bouillonnement marchand et intellectuel des XII^e et XIII^e siècles, avec leur nouvelle donne du rire. Grâce à Hugues de Saint-Victor, puis avec Thomas d'Aquin, le Moyen Age réhabilite le "rire honnête" qui découle d'une sensibilité à des situations drôles et de la joie de vivre. Les trois derniers chapitres s'intéressent à l'humour qu'utilisent les prédicateurs à l'endroit de l'ordre ecclésiastique lui-même, puis à l'humour dans la vie quotidienne, pour se terminer sur l'image humoristique de la femme. La conclusion est que le "faire rire" constitue dans la prédication un pendant du "faire peur" relatif au Jugement dernier.

Le Moyen Age a beaucoup ri des *exempla* des prédicateurs. Ceux-ci ont déployé une grande énergie pour inventer des anecdotes humoristiques où sont campés des personnages les plus divers. Ce procédé leur a permis de flétrir la vénalité de certains juges, l'outrecuidance de certains guerriers, l'honorabilité de certains marchands en réalité malhonnêtes, etc. « *Tout se passe*, écrivent les auteurs, *comme si la prédication avait fait sienne un adage déclarant que le rire est chose trop*

L'auteur nous convie à réfléchir à la prétendue pertinence du projet de construction d'un soi en autarcie. Les concepts d'authenticité et de liberté auto-déterminée se déploient au fil d'investigations historiques et socio-politiques. Il propose la thèse selon laquelle chacun ne peut se réaliser qu'à travers une incessante communication avec son environnement. Etre, c'est se différencier d'autrui. Puis, il postule que, seule, une réalité qui nous échappe peut dimensionner notre action et la rendre cohérente.

Ce brillant exposé d'un esprit dont la vaste culture est utilement servie par un savoir-faire en la matière, s'adresse



au lecteur du fait des questions actuelles. En ce sens, l'interrogation du philosophe circonscrit les limites du retentissement que cette réflexion peut attendre. Il reste une question : pourquoi publier un ouvrage qui est la retranscription d'exposés antérieurs, où l'auteur affirmait le caractère inachevé ?

Michel ISNARD



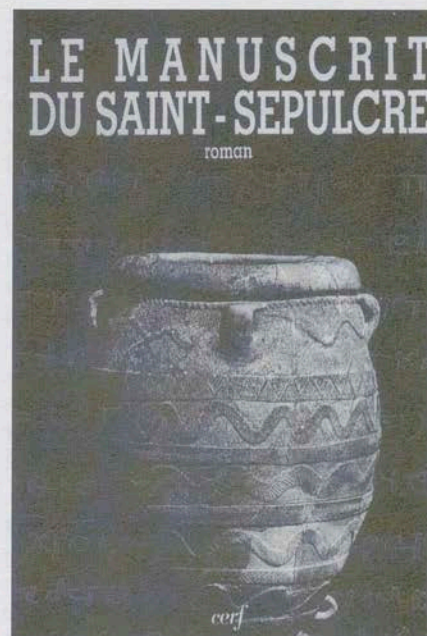
Jacques NEIRYNCK

Le manuscrit du Saint Sépulcre

Cerf, 321 p., 85 F.

Le miracle n'est pas tant celui décrit dans le livre, mais réside dans le livre lui-même. Voici en effet un ouvrage à la fois sérieux et drôle, érudit et distrayant, aux qualités littéraires certaines, bien qu'écrit par un scientifique. Autant de paradoxes qui enchantent encore plus qu'ils ne surprennent.

Le roman se joue de la fiction avec tant de subtilité qu'on serait tout prêt avec lui à ré-interpréter le suaire de Turin, à découvrir le véritable tombeau de Jésus, ou à rénover l'institution ecclésiale toute entière. Car, sous couvert d'un humour tout rocambolesque, c'est bien de cela qu'il s'agit ! L'auteur, fort d'une argumentation bien documentée, propose au passage le dépoussiérage de quelques dogmes un peu trop fermement établis, et une critique toute aussi ironique que piquante du monde ecclésiastique.



Tout commence par un "challenge" (pardon, Monsieur le ministre de la Culture !) un peu fou engagé par un trio de brillants intellectuels suisses : deux frères et une sœur, l'un Prix Nobel de physique, l'autre évêque à la Curie romaine, et la dernière célèbre médecin en soins palliatifs. Le lecteur se laisse alors embarquer avec régal tout à la fois dans une énigme à suspens aux multiples rebondissements, et dans une réflexion plus fondamentale sur l'Église catholique, son mode de fonctionnement et son éthique. Les rendez-vous du trio dans les plus délicieux bistrot de Rome mettent tout autant l'eau à la bouche par l'énoncé des menus que par les joutes oratoires

qui s'y déroulent. Car les trois personnages se soutiennent et se relaient dans cette aventure sans restriction, mais aussi sans complaisance, surtout pas intellectuelle. Ils savent renouveler leurs rapports d'enfance avec le recul de l'âge et leur expérience propre.

Et dans ce "grand jeu", même Dieu a de l'humour ! Il ne permet à l'évêque de ne survivre d'une longue maladie que par un traitement à base de cellules de fœtus résultant d'IVG ! On découvre sous l'esplanade du Saint-Sépulcre une tombe portant l'inscription « J..., fils de Joseph ». Dernier clin d'œil, le nouveau pape — Suisse ! — s'appelle Jean XXIV !

Et lorsqu'arrive au dernier chapitre une conclusion magistrale en forme de point d'orgue (mais sur une note humoristique), on a bien envie de recommander à certains personnages en violet, en rouge ou en blanc cette saine lecture — et, pourquoi pas, de s'en inspirer !

Sylvie BLÉTRY

Bruno RONFARD

*Vaclav Havel,
la patience de la vérité*

Paris, Desclée De Brouwer, 1994,
126 p., 60 F.

Vaclav Havel, l'homme de théâtre, a connu la clandestinité, la prison, les manifestations, avant de devenir prési-



dent de la République tchécoslovaque, en 1989. « Il faut avoir le sens de l'humour et de la dérision, écrit-il. Quand on les perd, notre activité perd paradoxalement de son sérieux. » Élu à la tête de l'État, celui qui a choisi d'inviter le Dalaï Lama puis Jean-Paul II affirmait déjà le primat de l'éthique dans la Charte 77.

Ce livre retrace le parcours politique d'un penseur à « la gravité mystérieuse de cette entreprise incertaine qu'est l'existence, et sur sa signification transcendante ». Nous sommes les contemporains de ceux qui ont tué Gandhi et Martin Luther King. La

menace existe toujours, que ce livre peut nous aider à percevoir.

La vie de Vaclav Havel est un cours d'éducation civique en temps réel.

Michel ISNARD

**Mathieu ARNOUX
et Isabelle JEAN**

Les idées en revue : la guerre

Paris, Les Éditions Ouvrières, 1993,
108 p., 65 F.

La guerre est-elle une fatalité ? La paix est-elle le contraire de la guerre, ou seulement son absence ? Ce fascicule, d'une centaine de pages, rassemble des témoignages, des données chiffrées, un glossaire, des citations, des anecdotes et une approche conceptuelle de la question. La mise en page a fait l'objet de soins attentifs, l'iconographie est attractive. Le ton et le contenu destinent ce livre au public adolescent. Mais à trop vouloir simplifier, il en devient brumeux. Les auteurs affirment que les pacifistes demeurent impuissants à infléchir la marche du monde. On aurait aimé quelques explications.

Quant aux lignes qui concluent le chapitre intitulé "La paix éternelle", chacun en appréciera la radicale ellipse : « Si la personne toujours contente, qui vit sans inquiétude et sans colère existait, nous n'aurions nulle envie de faire sa connaissance... Paix éternelle veut

dire indifférence totale..., oui, nous avons besoin de la guerre. » !!!

A vouloir faire trop concis, on en devient trop confus ! Il n'en demeure pas moins que les jeunes lecteurs pourront puiser dans cet ouvrage un second niveau de réflexion.

Michel ISNARD



Alfred BÉRENGUER

Prêtre algérien, en toute liberté

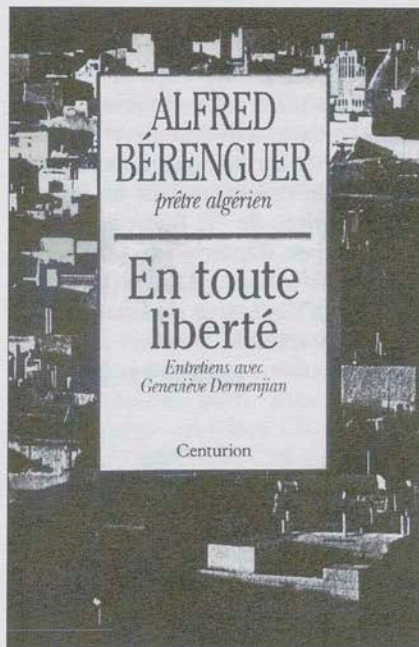
Entretiens avec Geneviève Dermenjian

Paris, Centurion, 1994, 110 F.

Alfred Bérenguer, d'origine andalouse, est né en Algérie en 1915. Il fut ordonné prêtre en mars 1940, dans le diocèse d'Oran. Dès sa jeunesse, il eut un immense amour pour le peuple algérien. Si son action pendant la guerre d'Algérie a été bien connue par les "pieds noirs", celle-ci a été très peu évoquée en France.

Ce livre retrace la vie d'un homme entier, passionné, vrai patriote, épris de justice et de liberté. Il a lutté toute sa vie contre l'incompréhension des autorités gouvernementales et des responsables de l'Église.

Pendant la guerre de 40 il traverse l'Italie et la France comme aumônier à l'armée du "Rhin et Danube". Mais le plus intéressant du livre est relatif à son action pour l'indépendance de l'Algérie.



Il n'a jamais adhéré au FLN. Il était du côté de l'Algérie et de son peuple. Il a toujours refusé de fournir des armes aux Algériens qui luttèrent pour leur liberté. Il soignait les blessés, apportait des médicaments, nourrissait les populations... Il s'opposait à la ligne politique de France ; il a été expulsé d'Algérie. Il a placé toute sa vie sous le signe de l'amour et de la liberté. « *Un chrétien doit vivre dans l'amour de la vérité et dans la vérité de l'Amour.* » Ouvert au dialogue, il publia en 1955 *Regards chrétiens sur l'Algérie*. S'il ne se dit jamais "non-violent", il nous montre comment, dans une guerre, rester solidaire d'un peuple qui veut se libérer par les armes.

En ce quarantième anniversaire du début de l'insurrection algérienne, il est bon de se souvenir de ces "hommes libres" comme Alfred Bérenguer, témoins de la solidarité entre deux peuples. D'autres aujourd'hui, en Algérie, la manifestent d'une autre manière.

Bernard BOUDOURESQUES



Marie-Louise LAMAU

Soins palliatifs

Origine, inspiration, enjeux éthiques

Paris, Centurion, 1994, 286 p., 130 F.

Marie-Louise Lamau est professeur de théologie, directrice du Centre d'éthique de l'Université catholique de Lille. Elle nous propose un ouvrage bien documenté et facile à lire sur un thème d'actualité. Elle nous introduit dans le monde de l'accompagnement de la fin de vie en nous en retraçant l'histoire. Les repères sont précieux, la bibliographie abondante. Nous y apprenons entre autres que les soins palliatifs sont nés en France en 1846 ! (avec l'ouverture des maisons des dames du calvaire à Lyon). L'auteur nous fait ensuite voyager dans tout l'Occident. Nous pénétrons avec elle dans le fameux St Christopher's Hospice de Londres où œuvre une grande pionnière des soins palliatifs : Cicely Saunders. Puis elle nous entraîne au Québec, pays en pointe en ce domaine.

N'oublions pas un passage par les États-Unis avec l'incontournable Elisabeth Kubler-Ross... Et nous voici revenus en Europe... La Belgique, la Suisse... En France l'auteur fait l'état des lieux. Un point sur les textes de loi, les noms des quelques médecins conscients et engagés, Salamagne, Sebag-Lanoë, Tavernier, Vanier, Vespieren (dont quatre femmes !), quelques lignes sur l'association JALMAV, "Jusqu'à la mort accompagner la vie". Mais où sont donc les noms d'Anne-Marie Filliozat, Ginette Raimbault, Marie de Hennezel... ? Les deux premières accompagnent des enfants au seuil de la mort depuis plus de trente ans (!), toutes trois forment des soignants à l'accompagnement du deuil depuis une bonne dizaine d'années. Invitées dans les congrès internationaux à partager leurs apports spécifiques, elle ont échappé à la vigilance de Marie-Louise Lamau.

Psychanalystes ou psychologues sont absents de sa recherche en France. Et il règne dans ses pages une confusion certaine entre psychologie et spiritualité... Le chapitre consacré au spirituel parle davantage de psychologie que de foi, évoque les besoins du moi plutôt que ceux liés à la transcendance, les exigences de la personnalité davantage que celles de l'être. J'ai regretté que cette théologienne aborde si peu les dimensions spirituelles et religieuses du sens de la vie, du sens de la mort. On aurait pu attendre d'un tel ouvrage qu'il permette de se sentir moins démuni face à cette épreuve humaine qu'est l'approche de la mort.

L'auteur rapporte ce que d'autres ont fait, senti, pensé, fidèlement certes, mais le lecteur reste déçu du manque de substance vive... Marie-Louise Lamau est une universitaire et non une praticienne. Le manque d'expérience personnelle s'exprime dans un langage aux sonorités de "il faut/on doit" et transmet peu d'intériorité. C'est donc un livre informatif, plutôt riche sur ce plan, mais davantage de vécu l'aurait rendu plus crédible.

Isabelle FILLIOZAT



Azouz BEGAG et Christian DELORME

Quartiers sensibles

Paris, Point Virgule, 1994, 209 p.

Christian Delorme et Azouz Begag nous proposent un voyage au cœur des banlieues et autres quartiers dits "sensibles", dans la collection de poche Point Virgule.

En octobre 1990, le quartier du Mas du Taureau à Vaulx-en-Velin flambe. Les émeutes au cours desquelles des jeunes affrontent des policiers vont durer plusieurs jours. Ailleurs, dans le quartier des Flamants au nord de Marseille, des mères de familles décident de se dresser contre le développement de la toxicomanie et créent l'association « *Les amies de l'espoir* ». En avril 1993, dans la cité des 4000 à la Courneuve, deux jeunes drogués



séropositifs tabassent à mort un libraire pour le voler. En 1993, dans le quartier des Biscottes à Lille des jeunes se mobilisent contre les dealers de drogue. Dans la cité de l'Epinette à Reims en février 1989, la « *boulangère de Reims* » tue Ali Rafa, 23 ans, pour une banale affaire de vol de croissants ; la cour d'assises de Reims l'acquitte le 14 novembre 1992...

La presse et la télévision relatent périodiquement des faits significatifs du mal-être des banlieues françaises. 80 % de la population française est urbaine et aujourd'hui trois millions de personnes vivent dans les quartiers « *en difficulté* » avec une forte proportion de jeunes.

Le livre d'Azouz Begag et de Christian Delorme décrit cette dégradation de la situation dans ces quartiers de nos villes, notamment depuis la

marche des Beurs de 1983 qui avait tant marqué l'opinion publique à l'époque. Azouz est chercheur au CNRS et romancier. Christian, prêtre, militant antiraciste et directeur de publication d'ANV.

Ils décrivent les frondes ouvertes entre des groupes de jeunes et des policiers, les « caillassages » des bus, les rodéos avec des voitures volées par des jeunes qui deviennent des « princes de banlieue ». Ils nous confirment qu'aujourd'hui s'est généralisée l'installation d'une économie parallèle basée sur la drogue comme palliatif à l'exclusion socio-économique dans nos villes.

Les auteurs nous alertent. Il ne faudrait surtout pas croire que les maux proviennent d'une minorité de jeunes délinquants. C'est l'ensemble du corps social qui est touché. « *Des centaines de jeunes sont capables d'affronter les forces de l'ordre pendant trois jours sans discontinuer. Voilà qui suggère un examen sérieux des violences collectives dans les quartiers. Quelle consistance donner aux politiques d'intégration si les ghettos des centres-villes protégés par vidéo-surveillance ne s'ouvrent pas aux ghettos des périphéries ?* », constatent-ils. De fait la France se barricade et aujourd'hui, les citoyens dépensent plus pour leur sécurité privée que l'État ne le fait au titre de la sécurité publique !

Un rapide aperçu historique évoque les moments forts des luttes pour le respect des droits des immigrés, notamment dans les années 70 : grèves de la faim, grèves dans les entreprises,

grèves des loyers dans les foyers immigrés, premières grandes marches de protestation contre les agressions et les meurtres de jeunes, apparition des jeunes issus de l'immigration dans tous ces mouvements, jeunes auxquels le marché du travail est devenu hermétique.

D'autres aspects, plus constructifs sont évoqués : citons ces démarches des responsables de la RATP envoyant dès la fin de 1989 des émissaires dans les collèges, des correspondants sécurité-prévention, pour prévenir les « caillassages » des bus. Citons ce que les auteurs appellent « *la discrimination positive* » : favoriser la carrière des enseignants qui accepteront d'aller travailler dans les collèges de banlieues, apparition d'emplois de gardiennage, d'animation sociale, d'agents d'ambiance, vigiles de supermarché confiés à des Arabes ou à des Noirs. L'activité commerciale elle aussi se colore.

Vincent ROUSSEL



Jean VAN LIERDE

Carnets de prison

Bruxelles, éd. Vie ouvrière, 1994, 263 p., 645 FB.

Jean Van Lierde est un grand bonhomme, un très grand bonhomme, je veux dire un homme d'une grande humanité, d'une très grande humanité.

Il a le verbe fort, mais sa parole est toujours chaleureuse et il possède au plus haut point la vertu d'humour. Il a la non-violence chevillée



au corps et aucun événement ne semble capable de venir ébranler sa conviction. Non pas parce qu'il fuit l'événement, mais, au contraire, parce qu'il lui fait face et qu'il est bien décidé à ne pas s'en laisser conter. Et, le plus souvent, l'événement lui-même finit par lui donner raison.

Né en Belgique le 15 février 1926, il rejoint en 1943 son frère dans les réseaux de résistance. Plus précisément, il entre au Mouvement national belge et il diffuse la presse clandestine. En 1949, lorsqu'il se trouvera en prison pour délit d'objection de conscience, il sera officiellement « *félicité et remercié* » par la Sûreté d'État « *pour l'aide apportée, au cours des hostilités, aux Services de renseignements et d'action* ».

Le 26 septembre 1949, alors qu'il vient de recevoir sa feuille d'appel au service militaire, il écrit une lettre ouverte au ministre de la Défense pour lui « *faire part de [son] refus d'accomplir ce service qui rend obligatoire l'apprentissage du crime* ». « *Mon christianisme, écrit-il, m'enseigne que la fin ne justifie pas les moyens. En refusant ce "permis de tuer" que les gouvernements des États accordent si facilement à leurs jeunes, je ne cherche pas une attitude de neutralité. [...]*

N'acceptant pas l'oisiveté des casernes, je suis prêt à servir volontairement les communautés humaines en détresse. » La Belgique n'ayant pas reconnu le droit à l'objection de conscience, il sait parfaitement que, par ce refus, il se condamne à passer de longs mois en prison.

Le 10 octobre 1949, Jean Van Lierde se rend à la caserne de Namur, bien décidé à refuser son incorporation. C'est à partir de cette date qu'il commence à écrire ses *Carnets de prison* qu'il rédigera jusqu'à sa libération définitive qui ne surviendra que le 25 janvier 1952. Alors que les officiers le somment de se soumettre au règlement militaire, il leur rétorque qu'il est un civil et qu'en conséquence aucun règlement militaire ne saurait s'appliquer à lui. Lorsqu'on lui demande s'il sait écrire, il répond : *« Vous le saurez quand je raconterai ceci plus tard par écrit. »* Le soir, il s'apprête à passer sa *« première nuit sous cloche »*.

Le 25 novembre 1949, après 45 jours d'emprisonnement, un officier lui apprend qu'il est libre. Jean Van Lierde proteste vivement en faisant valoir qu'il est tout à fait contraire aux lois en vigueur qu'il soit libéré sans avoir été jugé. Mais il doit obtempérer et se retrouve sur le trottoir avec ses paquets. Cette libération illégale montre à quel point les autorités sont embarrassées par ce qui est devenu "l'affaire Jean Van Lierde" qui commence à faire grand bruit dans les journaux.

Le 20 novembre 1950, Jean Van Lierde reçoit un nouvel ordre de rejoindre l'armée. Le 28 novembre

1950, il passe sa deuxième première nuit au cachot. Le 27 février 1951, il est traduit devant le Conseil de guerre ou il doit répondre de l'accusation *« d'insubordination et d'outrages à ses supérieurs »*. Il est condamné à neuf mois d'emprisonnement, trois mois pour outrages et six mois pour refus d'obéissance. Le 13 juillet 1951, il est libéré, mais il a l'ordre de rejoindre le 30 juillet la caserne du Petit Château à Bruxelles.

La détermination de Jean Van Lierde n'a pas faibli et *« l'engrenage judiciaire recommence à grincer à [ses] oreilles »*. Le 30 juillet, il commence sa troisième première nuit en prison. Le 3 octobre 1951, il est traduit devant le Conseil de guerre de Bruxelles. Lorsqu'il entre, il s'assied aussitôt. Le président l'interpelle et lui fait remarquer que nul ne lui a donné l'autorisation de s'asseoir, mais Van Lierde lui répond que lui-même n'a pas cru bon de se lever lorsqu'il est entré...

Il fait ensuite une longue déclaration dans laquelle il expose clairement les raisons pour lesquelles il refuse d'être soldat. *« Il faut que vous sachiez, dit-il à ses juges avec l'impertinence dont il ne se départira jamais, afin de dissiper toute confusion, que vous n'avez sur moi aucune autorité. Je suis civil et ne reconnais pas la hiérarchie militaire. Je nie votre droit à me juger comme soldat. [...] Je n'ai nulle animosité contre qui que ce soit, tous les hommes sont mes frères. Si mes paroles sont dures, n'y voyez que l'intensité de mes convictions. »* Et le prévenu annonce qu'il entend *« renverser les*

rôles » et substituer l'accusation à la défense. Il accuse donc le Conseil de guerre de vouloir le faire fléchir au terme de longues détentions et l'obliger ainsi à revêtir *« l'uniforme des tueurs légaux »*. Il cite alors Bernanos : *« J'aime encore mieux voir le monde risquer son âme que la renier. »* Cette parole lui semble résumer *« le pari pour l'Esprit contenu dans la non-violence »*. Il affirme haut et fort sa foi dans l'Évangile des Béatitudes, *« cette foi contre laquelle se brisent toutes les violences des Empires »*. Il affirme également son espérance d'un *« socialisme personnaliste »*, tout en prenant bien soin de récuser le socialisme totalitaire qui prévaut en URSS. Il oppose son *« veto moral et social à la folie de l'homicide collectif »*, car la guerre est *« le tombeau de la liberté, le refus de la révolution socialiste, la négation de l'Esprit et de la vie »*.

S'il refuse le service militaire, c'est parce qu'il considère l'armée *« comme une école de servitude et d'automatisme dégradant, comme l'apprentissage du meurtre, comme un centre de prostitution intellectuelle et morale, comme un laboratoire qui anesthésie les consciences en cultivant la perte du sentiment de culpabilité chez les hommes, permettent ainsi les sanglantes hécatombes de millions d'êtres »*. *« Seule la non-violence révolutionnaire, conclut-il, peut empêcher le suicide collectif de l'humanité. Vous pouvez m'accuser d'erreur. Eh bien, même alors, je préfère me tromper dans cette utopie sans assassiner personne, que d'avoir raison au milieu des cimetières*



A Medellin, en février 1974, de droite à gauche :
Jean Van Lierde, M^r Frago et Jean-Marie Muller

et des ruines. » Les juges lui feront savoir qu'en dépit de ses bons sentiments force doit rester à la loi et le condamneront à six mois de prison.

Le 24 décembre 1951, Jean Van Lierde passe le réveillon de Noël avec les autres prisonniers politiques qui se trouvent être d'anciens collaborateurs. Le 24 janvier 1952 est son dernier jour de détention. Il écrit les derniers mots de ses *Carnets de prison* : « *Demain à 8 heures 30, je serai sorti. Je serai avec ma petite Claire sur un chemin de liberté. Un nouveau chantier rude va s'ouvrir dans la force et la joie du foyer.* » Tous ces longs mois de prison, en effet, ont été illuminés sinon par la présence du moins par l'existence de Claire Audenaerde avec laquelle il s'était marié civilement le 4 novembre 1950, quelques jours avant son second emprisonnement.

Mais une fois libéré, Jean Van Lierde n'est pas encore quitte avec le ministre de la Défense.

Dans une lettre du 8 février 1952, celui-ci fait savoir à son avocat que sa situation militaire sera régularisée s'il produit avant le 1^{er} mars « une attestation par laquelle il s'engage à travailler au fond

de la mine d'un charbonnage jusqu'au 31 décembre de l'année au cours de laquelle il atteindra l'âge de 28 ans », c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 1954. En dépit de la mesquinerie dont fait preuve l'État, Jean accepte ce "compromis" dans la mesure où il considère ce travail à la mine comme un précédent qui institue une première forme de service civil. Si, dans quelques mois, le projet de statut des objecteurs de conscience n'a pas fait de progrès substantiels, il se verra obligé de rompre son contrat avec les charbonnages, de se solidariser avec ses camarades emprisonnés et de « reprendre ainsi, par l'action directe non-violente des prisons, la lutte pour l'obtention d'un statut. ». Cependant aucun patron charbonnier n'est prêt à embaucher un ouvrier aussi encombrant. Ce n'est que le 8 avril qu'il trou-

ve du travail. Il découvre alors les dures conditions des mineurs de fond et, là encore, il n'est pas homme à se résigner et à se taire. Il dénoncera publiquement la violence faite à ces « *pauvres êtres mutilés par les Césars et les bourgeois cupides et qui ont rarement la force de la révolte nécessaire* ». Finalement, la direction du charbonnage le licencie le 1^{er} octobre 1952. Tous les patrons le trouvant indésirable, Jean Van Lierde ne retournera plus à la mine. Après l'avoir menacé de le mettre de nouveau en prison, le ministre de la Défense renoncera finalement à l'inquiéter. Le 20 février 1956, il est libéré de toute obligation militaire, mais ce n'est qu'après le vote de la loi accordant un statut aux objecteurs de conscience, le 3 juin 1964, que sa situation sera régularisée. Le 4 mars 1965, Jean Van Lierde est amnistié par le Conseil de l'objection de conscience, après seize ans d'un rude combat.

L'objection de conscience, cependant, n'est que l'un des combats de Jean Van Lierde. Il sera présent sur bien d'autres fronts de la résistance non-violente, notamment sur le front de la lutte anticolonialiste. Et, chaque fois, il saura faire preuve de la même détermination et du même courage. Oui, décidément, Jean Van Lierde est un grand bonhomme, un très grand bonhomme. Pour le découvrir, il faut lire ses *Carnets de prison*.

Jean-Marie MULLER

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

dossiers, recherches, documents
sur la non-violence

revue associée à l'Institut de Recherches sur la Résolution Non-violente des Conflits (IRNC)

Ecrivez, à ANV,
B.P. 27,
13122 VENTABREN,
pour recevoir gratuitement
10, 20 ou 50 dépliant, selon votre choix.
L'équipe d'ANV vous en remercie
chaleureusement.

ANV édite un joli dépliant qui présente la revue, indique les numéros disponibles et propose un abonnement.

Aidez-nous à le distribuer !

**Offrez le numéro d'Alternatives non-violentes
que vous venez de lire sur "Faites l'humour, pas la guerre"**

1 exemplaire : **50 F** au lieu de 57 F.

3 exemplaires : **140 F** au lieu de 168 F.

5 exemplaires : **220 F** au lieu de 280 F.

**PRIX
REDUITS**

Tous ces tarifs s'entendent port compris.

A retourner à ANV, B.P. 27, 13122 Ventabren

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Je commande ... exemplaire(s) du n° 93 d'ANV pour le prix de ...

Joindre le chèque à la commande à l'ordre de ANV, CCP 2915 21 U Lyon



Le prochain numéro
d'*Alternatives Non-Violentes*
portera sur les religions
face à la violence

Abonnez-vous, Abonnez vos amis

Bulletin d'abonnement

à envoyer à: A.N.V.

B.P. 27

13122 Ventabren

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros),
à partir du numéro

Je commande dépliant de présentation de la revue
(gratuits).

Tarif minimum : 180 FF.

Soutien, à partir de : 250 FF.

Etranger : 230 FF.

Chômeurs, étudiants, objecteurs... : 140 FF.

Si vous en avez les moyens, considérez le tarif "soutien"
comme le tarif normal pour vous : vous nous aiderez ainsi à
maintenir le tarif minimum assez bas, pour que personne ne
soit empêché de nous lire pour raison financière... Un
immense merci.

Je désire recevoir les numéros suivants :

.....
.....
.....

envoi d'1 numéro : plus 5 FF de port
envoi de 2 numéros : plus 9 FF de port
envoi de 3 numéros : plus 12,50 FF de port
envoi de 4 numéros : plus 15 FF de port

Je verse donc la somme de
à l'ordre de A.N.V., CCP 2915-21 U LYON



*Voici les noms et adresses de personnes qui
pourraient être intéressées par A.N.V. :*

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....



*Voici l'adresse d'une librairie qui accepterait peut-
être de vendre régulièrement A.N.V. :*

.....
.....
.....

N° 63 : PHILIPPINES :

NON-VIOLENCE CONTRE DICTATURE (40 F)

Un dossier, unique en français, sur les événements de février 1986. Récit et analyse de la révolution non-violente qui a chassé Marcos. Nombreux témoignages des acteurs directs de ces événements. Dossier illustré de nombreuses photos.

N° 68 : LEXIQUE DE LA NON-VIOLENCE (50 F)

Jean-Marie Muller propose les définitions d'une soixantaine de mots couramment utilisés dans la recherche sur la non-violence. Toutes les formes d'action sont passées en revue ainsi que quelques notions-clé. Un outil pratique et éclairant.

N° 69 : LES DÉFIS DES TERRORISMES (40 F)

Le terrorisme : comment se distingue-t-il des autres formes de violence ? Comment le juger ? Comment lui résister ? Des questions vitales pour la démocratie. Avec Olivier Mongin, Michel Wierioroka, Edwy Plenel.

N° 72 : STRATÉGIES NON-VIOLENTES :

OÙ EN EST LA RECHERCHE ? (40 F)

Cinq ans après la création de l'Institut pour la résolution non-violente des conflits (IRNC), un premier bilan des recherches qu'il a menées : sur l'énergie, sur les collectivités locales, sur les associations, sur la défense européenne.

N° 73 : REPÈRES POUR LA NON-VIOLENCE (40 F)

Ce numéro d'archives vous propose une série d'articles parus dans A.N.V. entre 1973 et 1983. Des repères pour la réflexion et l'action sur les grands thèmes qui intéressent la non-violence.

N° 74 : LES SANCTIONS ÉCONOMIQUES (40 F)

Les boycotts et les embargos sont-ils efficaces ? Analyse des sanctions économiques établies dernièrement contre Israël, l'Afrique du Sud..., ou contre les entreprises telles que Nestlé. Le boycott des consommateurs en France.

N° 75 : POUR VAINCRE LA MISÈRE ICI ET LÀ-BAS (40 F)

La misère est une forme de violence qui a ses lois et ses victimes. Diverses initiatives sont prises ici et là-bas pour la combattre, avec le caractère inventif et exigeant de la non-violence. Économistes et militants ont laparole. Interview de l'abbé Pierre.

N° 77 : VIOLENCES, LES ENFANTS AUSSI (40 F)

Quolibets et brimades, délinquance et suicide, d'où vient la violence des enfants et des adolescents ? Ce numéro montre avant tout que les violences sournaises subies durant la petite enfance ressortent plus tard chez le sujet. Psychologues, psychanalystes, pédiatre et avocat expliquent le pourquoi et le comment des violences chez l'enfant.

**N° 78 : AMÉRIQUE LATINE :
LE COMBAT DES FEMMES (40 F)**

Le combat des femmes a pris ces dernières années une nouvelle ampleur en Amérique latine. Elles luttent contre la misère et les autres violences, dont le "machisme". Témoignages de militantes ; analyses par des femmes sociologues, anthropologues...

**N° 79 : SPÉCIAL PROCHE-ORIENT
LA GUERRE... ET APRÈS (40 F)**

L'embargo aurait marché si on l'avait poursuivi : propos d'un économiste. Le pétrole et les ventes d'armes. La guerre n'a fait qu'accentuer les problèmes au Proche-Orient. Interviews exclusives de Georges Corm et de Ilan Halévi.

N° 80 : POUR UNE ÉTHIQUE DU COMPROMIS (40 F)

La dynamique non-violente invite parfois à faire des compromis, non des compromissions. Le compromis dans le couple, dans l'entreprise, en politique... jusqu'où aller ? La médiation, par J-F. Six. Interview exclusive de Paul Ricœur.

**N° 81 : ÉCOLOGIE, NON-VIOLENCE :
LES CONVERGENCES (40 F)**

La démarche écologique inclut dans son éthique les principes de la non-violence. Énergies et civilisation. Où en est le Droit international pour l'Environnement ? Paroles du chef indien Seattle, etc.

N° 82 : AUX QUATRE COINS DU MONDE (40 F)

Actualités de la non-violence : des bouleversements récents ont montré la force de la non-violence, comme parfois ses limites : ex-URSS, Yougoslavie, Liban, Bénin, Madagascar, Tibet... Analyses et commentaires.

N° 83 : VIOLENCE ET NON-VIOLENCE EN ISLAM (40 F)

Le Coran légitime la guerre sous certaines conditions. Perceptions de l'Occident, de la démocratie et des droits de l'Homme dans le monde musulman. Le soufisme et la non-violence. Avec Arkoun, Etienne, Triaud...

N° 84 : LES VICTIMES DES VIOLENCES (40 F)

A partir de témoignages de personnes violentées dans leur famille ou agressées dans la rue, ce numéro aborde la question de la justice et du pardon. Avec O. Abel, E. Granger, J. Sommet...

**N° 85 : DÉSARME CITOYEN ! DÉSARMEMENT
ET RECONVERSION : LE TOURNANT (48 F)**

Les dépenses militaires des pays industrialisés sont partout à la baisse. Est-ce pour autant que le désarmement et la reconversion sont correctement engagés ? Les armées continuent à dégrader l'environnement. Avec J-P. Hébert, Ben Cramer, J-M. Lavieille...

N° 86 : L'ÉTAT, ENTRE VIOLENCE ET DROIT (48 F)

Il existe un rapport entre l'Etat, la guerre et la violence. L'Etat de droit peut aller dans le sens de la non-violence, mais à quel prix ? Regard sur la philosophie politique d'Eric Weil et de Hannah Arendt. Avec Bernard Quelquejeu, Hervé Ott... Interview de Blandine Kriegel.

N° 87 : DÉFENSE ET CITOYENNETÉ EN EUROPE (48 F)

Après l'effondrement du bloc de l'Est, les menaces pour la démocratie ont changé. Les stratégies civiles non-violentes sont-elles adaptées pour lutter contre la xénophobie, les nationalismes purificateurs ? Le cas de l'ex-Yougoslavie. ANV publie ici les Actes du colloque organisé par l'IRNC à l'Arche de la Défense (9/01/93). Avec S. Cerovic, A. Michnick, J-M. Muller, J. Sémelin...

N° 88 : FACE AUX VIOLENCES SEXUELLES (52 F)

Viols, prostitutions, harcèlements sexuels... La non-violence offre des possibilités pour lutter contre ce qui défigure la relation homme-femme. Témoignages et analyses. Avec J. Dillenseger, I. Filiozat...

N° 89 : DU NOUVEAU SUR TOLSTOI (52 F)

Le grand écrivain russe a été un pionnier éblouissant de la non-violence, face à l'armée, l'État et l'Église, ce qui est méconnu. Un numéro d'ANV exceptionnel, illustré, avec la correspondance complète entre le jeune Gandhi et Tolstoï. Interview du docteur Serge Tolstoï, petit-fils de Léon Tolstoï.

N° 90 : REGARDS SUR LA JUSTICE (52 F)

La justice, chacun la ressent, la réclame. Le juge est un témoin de la violence sociale à une époque de crise. Des magistrats s'expriment. La médiation en justice. Glossaire.

N° 91 : LA "PAIX DES BRAVES"

QUAND LA VIOLENCE S'ÉPUISE (52 F)

Quand un conflit s'exacerbe cruellement durant des années, le temps de la "paix des braves" vient parfois. Réflexions et analyses à partir des cas de l'Afrique du Sud, Israël/Palestine, El Salvador, Irlande du Nord. Avec M. Barth, H. Ménudier, J. Sémelin...

N° 92 : EMBARGO : QUELLE EFFICACITÉ ? (52 F)

Pourquoi des embargos réussissent-ils et d'autres échouent-ils ? Réflexions éthique et politique sur les sanctions économiques. Les cas de l'Afrique du Sud, de l'Irak et d'Haïti. Interview de René Dumont.

N° 93 : FAITES L'HUMOUR, PAS LA GUERRE (52 F)

L'humour ne blesse pas, à la différence de l'ironie ou de la méchanceté. Il est depuis longtemps un instrument de résistance à l'oppression et à la bêtise. Ce numéro, abondamment illustré, rapporte de nombreux exemples, tout en décortiquant joyeusement le phénomène de l'humour. A lire absolument !

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

B.P. 27
13122 VENTABREN
Tél. (16) 42.28.72.25

*Revue associée à l'Institut
de recherche sur la résolution
non-violente des conflits
(I.R.N.C.)*

COMITÉ D'ORIENTATION

Sylvie BLÉTRY
Bernard BOUDOURESQUES
Patrice COULON
Isabelle FILLIOZAT
Etienne GODINOT
Anne LE HUÉROU
François MARCHAND
Christian MELLON
Jean-Marie MULLER
Bernard QUELQUEJEU
Ina RANSON
Alain REFALO
Jacques SEMELIN
Jean VAN LIERDE

Directeur de publication :

Christian DELORME

Rédacteur en chef :

François VAILLANT

sommaire

Éditorial	1
<i>Faites l'humour, pas la guerre</i>	
L'HUMOUR DES MANIFESTATIONS NON-VIOLENTES	
Exemples	3
LA DÉMOCRATIE AVEC PLANTU	
François Vaillant	16
L'ARME DE L'HUMOUR CHEZ PAUL ALINSKY	
Thierry Quinqueton	22
LES PARADOXES DE L'HUMOUR TÉLÉVISUEL	
Jacques-Yves Bellay	25
L'HUMOUR DE VACLAV HAVEL INTERPRÉTÉ PAR SIGMUND FREUD	
Jean-Marie Muller	30
LA CARICATURE POLITIQUE EN ANGLETERRE AU XIX ^e SIECLE	
Bernard Quelquejeu	33
LE LABEUR DE L'HUMORISTE	
Étienne Lécroart	39
L'HUMOUR COMME OUTIL PÉDAGOGIQUE	
Jean-Paul Taïeb	43
LES FONCTIONS DE L'HUMOUR DANS L'ÉDUCATION	
Bernadette Bayada	51
Nous avons lu	66

HIVER 1994